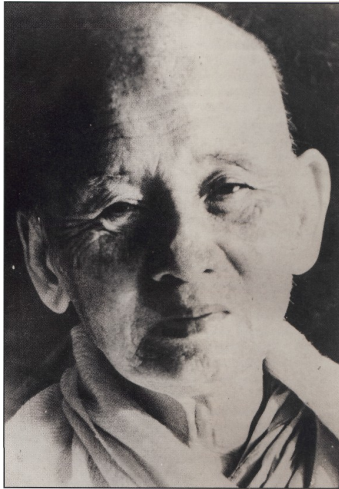


Autobiographie d'un moine de forêt



Ajahn Tate

Traduction française de Jeanne Schut

Titre original anglais : *The Autobiography of a Forest Monk*

© Monastère Wat Hin Mark Peng,
province de Nongkhai, Thaïlande

Le Dhamma de la Forêt

<http://www.dhammadelaforet.org>

Pour diffusion non commerciale exclusivement

Sommaire

Préface à la Première Edition.....	6
Préface à la Douzième Edition.....	7
Autobiographie d'un moine de forêt.....	8
Histoire de la Vie de mes Parents.....	11
Rêve prémonitoire et juste perception de ma jeunesse.....	18
1. Moments d'oppression et conséquences sur les hommes.....	23
2. Rencontre avec le Vénérable Ajahn Singh Khantayagamo.....	26
3. Loin de chez moi pour la deuxième fois.....	28
4. Mes débuts de novice.....	29
5. Un novice devient « le millionnaire du gouvernement ».....	31
6. Ordination à Wat Sutat-narahm.....	33
7. Dangers de la sentimentalité.....	35
8. Un groupe de moines tudong quitte Ubon.....	37
9. Première rencontre avec le Vénérable Ajahn Mun.....	40
10. Seconde Retraite des Pluies à Nong Laht - 1924.....	42
11. Troisième Retraite des Pluies à Nah Chang Nam.....	45
11.1 Retour au pays pour soutenir ma famille.....	47
12. Quatrième Retraite des Pluies - 1926.....	49
12.1 Formule pour dormir ou ne pas dormir.....	53
13. Cinquième Retraite des Pluies - 1927.....	60
14. Sixième Retraite des Pluies - 1928.....	61
14.1 L'affaire Luang Dtah Mun.....	64
14.2 A propos de Luang Dtee-a Tong In.....	66
14.3 Séjour auprès du Vénérable Ajahn Sao.....	69
15. Septième Retraite des Pluies - 1929.....	72
16. Huitième Retraite des Pluies - 1930.....	74
17. Neuvième Retraite des Pluies - 1931.....	76
18. Dixième Retraite des Pluies à Korat - 1932.....	79
18.1 Réflexions et incertitudes qui nerelèvent pas du Dhamma... 80	
19. Onzième Retraite des Pluies - 1933.....	84
19.1 Risques de la vie de moine.....	86
19.2 A la suite du Vénérable Ajahn Mun en Birmanie.....	94
19.3 Mauvais présage pour les voyageurs.....	97
20. Douzième Retraite des Pluies - 1934.....	103
20.1 Une vision déformée surgit.....	105
21. Treizième Retraite des Pluies - 1935.....	106
22. Quatorzième Retraite des Pluies - 1936.....	111
22.1 Les gens de la forêt dans le village.....	112

22.2 Tendances latentes et souillures du cœur.....	118
23. Quinzième Retraite des Pluies - 1937.....	125
24. Seizième Retraite des Pluies - 1938.....	129
25. Dix-septième à vingt-cinquième Retraites des Pluies – 1939-1947.....	131
26. Vingt-sixième et vingt-septième Retraites des Pluies –1948-49.....	138
26.1 Soucis pour un inquiet.....	139
26.2 Première visite à l’île de Phuket etrencontre aventureuse.....	141
27. Vingt-huitième Retraite des Pluies - 1950.....	143
28. Vingt-neuvième à quarante-et-unième Retraites des Pluies 1951 - 1963.....	146
28.1 Mes appréhensions semblent se justifier.....	150
29. Quarante-deuxième Retraite des Pluies - 1964.....	154
30. Quarante-troisième à cinquantième Retraites des Pluies - 1965-1972.....	156
31. Cinquante-et-unième et cinquante-deuxième Retraites des Pluies - 1973-74.....	163
32. Cinquante-troisième Retraite des Pluies – 1975	164
33. Cinquante-quatrième Retraite desPluies - 1976 -77	165
33.1 Singapour – Première Etape.....	170
33.2 Vers l’Australie.....	175
Conversation avec un maître hindou.....	175
Les priorités fondamentales.....	178
Quelques suggestions à l’attention du Vénérable Maha Samai.....	179
Quelques réflexions sur l’Australie.....	182
33.3 Visite en Indonésie.....	183
Quelques-unes de mes observations.....	183
33.4 Mes impressions sur ces voyages outre-mer.....	185
34. Cinquante-cinquième et cinquante-sixième Retraites des Pluies – 1977-1978	189
35. Cinquante-septième Retraite des Pluies à ce jour 1979-1991	190
Vertus et mérites du bouddhisme.....	191
36. En résumé.....	195
36.1 Bénédiction et bienfaits des parents.....	196
36.2 Ce qu’il ne faudrait pas faire. Kamma qui ne devrait pas être engendré.....	199
36.3 Naissance et mort.....	200
Appendice A.....	202
Appendice B.....	204
Glossaire.....	205

PRÉFACE À LA PREMIÈRE ÉDITION

La plupart des biographies sont écrites par des étrangers ou lorsque la personne en question est déjà morte. La tendance, dans ce cas, consiste à se mettre au diapason des sensibilités conventionnelles de l'écriture ; lesquelles consistent à glorifier le sujet, de la même manière que dans les élégies funéraires. Même si l'on sait que le décédé s'est aussi rendu coupable d'actions peu honnêtes, l'étiquette et le décorum dictent ce qui doit être retenu après la mort.

Il y a quatre façons de faire preuve de bon ton :

1. Une personne a de nombreux défauts. Lorsqu'on vous interroge sur elle, soit vous ne répondez pas du tout, soit vous ne dites que quelques mots.
2. Une personne a peu de qualités. Lorsqu'on vous interroge sur elle, vous décrivez ses qualités en long et en large.
3. Vos propres défauts sont peu nombreux. Lorsqu'on vous interroge à ce propos, vous les décrivez en long et en large.
4. Même si vos qualités sont nombreuses, si personne ne vous interroge à leur propos, vous n'en dites rien et si on vous interroge, vous restez discret.

Je suis en faveur d'une approche directe de la vérité ; c'est pourquoi je ne souhaite pas que ce type de biographie soit publié après ma mort. Je me connais, c'est donc à moi que revient cette tâche. Après ma mort, on pourra écrire ce que l'on voudra à mon sujet. Si les gens ne m'aiment pas, cela influencera leur récit au point, peut-être, que la cause minime de leur antipathie sera grossie au-delà de la vérité. D'un autre côté, s'ils m'aiment, ils exagéreront mes qualités avec excès.

En vérité, j'ai commencé à écrire cette autobiographie pour moi-même, en témoignage du bonheur d'une vie consacrée à porter la robe safran. Je n'avais pas du tout envisagé de la publier, cela m'aurait plutôt intimidé, en fait, car cette autobiographie est flatteuse. Même

lorsque certaines personnes m'ont demandé la permission de l'imprimer, l'idée ne m'enchantait guère.

Lorsque des fidèles laïcs organisèrent la cérémonie de mon soixante-douzième anniversaire, le 26 Avril 1974, ils en profitèrent pour me demander la permission d'imprimer et de distribuer mon autobiographie à cette occasion. Je compris que si je n'acceptais pas, un écrit paraîtrait de toute façon après ma mort. J'ai donc rapidement terminé ce livre pour qu'il soit prêt à temps pour la cérémonie ...

Que les lecteurs me pardonnent si cette Autobiographie semble parfois trop flatteuse et offense ainsi le bon goût. Mais si l'on n'écrit pas ce qui s'est réellement passé, alors de quoi peut-on parler ?

AJAHN TATE (*Phra Desarangsee*)
Wat Hin Mark Peng - 31 mars 1974

PRÉFACE À LA DOUZIÈME ÉDITION

... Bien que j'aie mis à jour cette Autobiographie, vous comprendrez que l'essentiel n'a pas été modifié car le sujet réel du livre est toujours présent

AJAHN TATE (*Phra Rajanirodharangsee*),
le 26 avril 1991.

AUTOBIOGRAPHIE D'UN MOINE DE FORÊT

Mon prénom est Tate et mon nom de famille Ree-o-rahng. Je suis né un samedi, vers neuf heures du matin, le 26 avril 1902 (B.E. 2445), le quatrième jour de la lune descendante, l'année du Tigre. J'ai vu le jour dans le village de Nah Seedah, sous-district de Glahng Yai, district de Bahn Peur, dans la province de Udorn-thani.

Mon père s'appelait Usah et ma mère Krang. Simples cultivateurs de riz, ils avaient tous deux grandi orphelins de père ; ils venaient de régions différentes et s'étaient rencontrés et mariés dans le village de Nah Seedah. Mon père était originaire de Dahn Sai dans la province de Loei, tandis que ma mère venait de Muang-fang (à présent sous-district) dans le district de Lup-lae, province d'Uttaradit. Ils s'établirent dans le village de Nah Seedah où ils vécurent et eurent dix enfants :

M. Kumdee Ree-o rahng (à présent décédé)
Mme Ahn Prahphahn (à présent décédée)
Kaen (un garçon qui mourut enfant)
Krai (une fille qui mourut enfant)
Mme Naen Chiang-tong (à présent décédée)
M. Plian Ree-o rahng (à présent décédé)
Mme Noo-an Glah Kaeng (à présent décédée)
Vénérable Gate Khantiko (à présent décédé)
Vénérable Tate Desarangsee¹ (moi-même)
Mme Thoop Dee-man (à présent décédée)

A l'âge de neuf ans, j'allai, ainsi que tous mes amis, au monastère du village pour y étudier la langue thaïe officielle ainsi que le dialecte local et les alphabets traditionnels *Dhamma* et *Korm*² et leur écriture.

¹ Je porte actuellement le titre ecclésiastique de Vénérable Rajanirodharangsee.

² Les textes bouddhistes étaient traditionnellement écrits dans ces caractères d'origine indo-cambodgienne.

Les moines et novices étaient nombreux et mon frère aîné – qui s’était fait ordonner moine – était notre instituteur. Il enseignait selon le *Mullabot Bapakit*, vieil abécédaire de l’époque. J’étudiai là pendant trois ans, mais je n’étais pas très bon élève car je préférais le jeu à l’étude.

En ce temps-là, les écoles d’état n’étaient pas encore répandues dans tout le pays. Mon frère aîné avait profité de son statut de moine pour voyager et élargir son expérience. Il avait la chance d’avoir une bonne mémoire, ce qui lui permit d’apprendre rapidement le thaï³ et, à son retour, il put nous l’enseigner. Nous étions nombreux à étudier sous sa tutelle – moines et novices, aussi bien qu’enfants – tant et si bien que certains crurent que le monastère était devenu une école officielle. Nous ne nous contentions pas d’étudier l’écriture thaïe, nous apprenions également des chants sacrés ainsi que la lecture des textes en *Dhamma* et en *Korm*. Ces leçons durèrent trois ans, puis mon frère aîné quitta la communauté des moines. Comme la plupart de mes camarades, je dus cesser de fréquenter le monastère car personne n’était en mesure de prendre la suite de son enseignement.

Bien que j’eusse quitté le monastère, ma vie continuait à être essentiellement liée à celle des moines et des novices. Lorsque mon frère se retira, nul ne put reprendre la charge d’abbé. Cependant, lorsque des moines de passage traversaient le village, j’assumais spontanément le rôle d’intermédiaire entre ces moines et les villageois. Je proposais toujours mes services : le matin j’allais leur offrir de la nourriture, le soir je cherchais de l’eau et la filtrais pour eux ; et puis je cueillais des fleurs que les moines pouvaient utiliser pour leur *puja* (offrandes dévotionnelles). Il m’incombait d’informer rapidement les villageois du nombre de moines qui arrivaient et de m’assurer qu’il y aurait assez de nourriture pour tous. Je m’acquittai consciencieusement de ces devoirs pendant six ans, sans la moindre défaillance. Mes parents me soutenaient pleinement et m’encourageaient à me mettre ainsi au service des moines. Du fait de cette fonction, ils me témoignaient encore plus d’amour et d’affection ; s’il m’arrivait d’être lent ou en retard, ils me remettaient immanquablement dans le droit chemin. Mes parents n’étaient d’ailleurs pas les seuls à considérer que je servais bien les moines ; en effet tous les villageois semblaient éprouver pour moi une affection,

³ Langue officielle, différente du dialecte local du nord-est de la Thaïlande.

une amitié particulière car, quand quelque chose se produisait concernant des moines ou le monastère, on faisait systématiquement appel à moi.

Vers cette époque, je commençai à réfléchir avec un intérêt croissant au bien et au mal, aux actions vertueuses et aux mauvaises actions. Si le doute s'élevait en moi ou si j'avais des questions à poser, je ne manquais jamais d'en parler à mon père – et c'est ainsi qu'il commença à s'intéresser davantage à moi. Le soir, lorsqu'il était libre, il aimait m'expliquer les choses du monde et parler du Dhamma. Je me souviens encore de certaines de ses leçons. Il me disait : « Etant un fils, ne sois pas le fils d'une famille dont tous les membres sont incinérés dans le même cimetière ». Ce qui signifie qu'un fils devrait partir à la recherche de l'expérience et de la connaissance, loin de son village natal. S'il faut mourir un jour, que ce ne soit pas dans son lieu de naissance. Ce conseil me ravissait car il allait dans le sens de mes aspirations personnelles.

Un jour, je lui demandai : « Si deux hommes acquièrent du mérite grâce à leurs bonnes actions et leur générosité, et que l'un est moine et l'autre ne l'est pas, lequel d'entre eux aura le plus de mérite ? » Il répondit : « Si un moine fait ça de mérite » – en montrant son pouce – « il gagnera ça en retour » – et il levait deux pleines poignées avec emphase. « Tandis que celui qui n'est pas ordonné pourrait faire ça – deux poignées – de mérite, il n'en retirerait que la valeur d'un pouce.»

Même si je ne compris probablement pas complètement son explication, je me sentis parfaitement heureux en entendant cela, peut-être parce que, de par ma nature, j'aspirais déjà à la vie monastique. Je n'avais pas oublié ce jour, à l'époque de mes débuts au monastère, où j'étais allé, avec mon frère aîné, visiter un autre monastère. Il y avait là un novice dont la tenue et la conduite étaient exemplaires. Il me fit une si forte impression, il éveilla un moi une telle inspiration, une telle admiration, que je me pris d'une sympathie particulière pour lui. Je me surpris à suivre chacun de ses mouvements, qu'il marche, soit assis ou vaque à ses occupations. Plus je l'observais, plus ma foi et mon admiration grandissaient. De retour à notre monastère, je ne pus effacer son image de mon esprit ; je ne pensais qu'à une chose : « Oh ! Quand pourrai-je enfin être ordonné et devenir un novice tel que lui ? » C'était mon unique et constante préoccupation.

HISTOIRE DE LA VIE DE MES PARENTS

Il me semble, à présent, que je me dois de raconter l'histoire de la vie de mes parents. C'est très important pour moi car je me souviens de leur amour et de leur tendresse envers moi avec une immense gratitude ; notamment le temps qu'ils ont passé à m'enseigner toutes sortes de choses et, en particulier, la vertu et les valeurs religieuses. Il semble qu'ils aient éprouvé pour moi un amour et un intérêt très particuliers. Il leur arrivait souvent de me raconter leur jeunesse de manière si détaillée que, en écoutant le récit de leurs épreuves et tribulations, j'éprouvais beaucoup de tristesse et de compassion pour eux.

Comme je l'ai déjà dit, mon père et ma mère étaient des réfugiés orphelins de père. Mon père était originaire des hautes terres du district Darn Sai, dans la province de Loéi. Il émigra pour échapper à la famine et arriva dans les basses terres plus fertiles. Il avait entendu dire que les environs de la ville de Nongkhai étaient fertiles et abondaient en riz et nourritures de toutes sortes ; tandis que, dans sa région natale, bien que tout le monde passât sa vie à cultiver le riz, il ne semblait jamais y en avoir assez pour se nourrir. La région était essentiellement montagneuse, avec peu de terres disponibles pour des rizières traditionnelles, de sorte qu'il fallait planter des champs sur le versant des montagnes – ce qui signifiait cultiver sur des étendues infinies si l'on voulait obtenir des quantités suffisantes.

Mon père me raconta que, à la mort de son père, la responsabilité de nourrir ses quatre frères et sœurs ainsi que sa mère lui incombait. Ils avaient des champs à perte de vue et y travaillaient tous ensemble. Lorsqu'ils s'arrêtaient pour déjeuner, ils ne prenaient pas la peine de rechercher un abri et mangeaient tout simplement sur place, parce que mon père craignait que ses jeunes frères et sœurs, une fois l'estomac plein, ne se sentent d'humeur paresseuse et préférèrent se reposer que poursuivre le travail. Mais, malgré tous ses efforts, les années où la pluie était rare, il n'y avait pas assez à manger. Certaines familles

n'avaient pas de riz du tout et en étaient réduites à manger des *magors*⁴. Il arrivait que les gens ne vivent que de cela pendant plusieurs semaines.

Il prit donc la route des basses terres avec sa mère, sa sœur Boonmah, ses frères Gunhah et Chiang-in et sa sœur Dtaeng-orn. Le groupe s'agrandit lorsque certains de leurs parents ainsi que d'autres personnes du village décidèrent de les accompagner. Leur route passait par plusieurs cols de montagne – tels le Poo Fah et le Poo Luang – et des sentiers de jungle dense. Ceux qui possédaient un éléphant ou des animaux de bât pour transporter leurs possessions avaient un avantage sur ceux qui devaient tout porter sur leurs épaules et dont la force physique était l'unique véhicule.

Il leur fallut plus d'une semaine pour atteindre le village de Nah Ngiew. Ils montèrent d'abord un campement provisoire sur la berge d'un grand lac – Nong Pla ou le lac des Poissons – à Nong Dtao. Plus tard ils reprirent la route pour s'installer enfin de façon permanente dans le village de Nah Ngiew, lequel existe toujours aujourd'hui.

La famille de ma mère appartenait au clan Lao Puan. Sous le règne de Rama III l'armée thaïlandaise les avait chassés du Laos et poussés dans la région d'Uttaradit. Plus tard, ils s'installèrent dans l'actuel sous-district de Muang Fahng, district de Lup Lae, dans la province d'Uttaradit. Ma mère me dit que sa mère lui avait raconté les événements de cette migration depuis la ville de Chiang Kwahng : ma grand-mère était encore trop jeune pour marcher, aussi les adultes l'avaient-ils installée dans un panier de bambou tressé suspendu au bout d'une perche, tandis qu'à l'autre bout se balançaient leurs maigres possessions. C'est ainsi qu'ils traversèrent à toute allure la jungle épaisse, des fleuves et des cols de montagnes jusqu'à Muang Fahng.

Lorsque ma grand-mère grandit, elle se maria et eut deux enfants : ma mère et son jeune frère. Puis son époux mourut et elle se retrouva seule avec ses deux enfants. A cette époque la région était infestée de bandits et de voleurs que les autorités semblaient incapables d'arrêter. Dans de telles conditions, même les personnes normalement honnêtes étaient corrompues et devenaient des criminels. Ce fut le cas de Chiang Tong. Cet homme avait fait partie du groupe d'émigrants. Il se

⁴ Fruit de la forêt abondant dans le nord-est de la Thaïlande.

joignit aux bandits et fit d'incessantes allées et venues. Finalement il dut s'enfuir sous peine d'être arrêté et se réfugia aux alentours de Glahng Yai, district de Bahn Peur. Tandis qu'il s'y cachait, il remarqua le bon caractère des habitants, leur attitude tranquille, leur vie abondante et prospère. Il décida de retourner à Muang Fahng raconter ce qu'il avait vu et essayer de persuader sa famille et ses amis d'aller vivre à Glahng Yai.

Ma mère me dit que des dizaines de personnes décidèrent de se joindre au groupe qui se préparait à partir. Ils traversèrent à pied Phetchaboon puis la province de Loei et s'arrêtèrent pour se reposer au monastère du village de Hooay Port. C'est là que nombre d'entre eux furent atteints de la variole et moururent. Les habitants du village de Hooay Port se montrèrent si prévenants et si bons dans l'aide qu'ils apportèrent aux nécessiteux, à ce moment-là, que plusieurs personnes décidèrent de rester s'installer sur place.

Les autres continuèrent leur route et arrivèrent enfin au village de Glahng Yai. Ma grand-mère, avec son jeune frère et ses deux enfants – c'est-à-dire ma mère et mon oncle – étaient nécessairement dépendants de leurs amis plus âgés du groupe. Quand vient pour nous le moment de connaître la souffrance, des choses étranges peuvent se produire : le jeune frère de ma grand-mère rencontra par hasard un groupe de commerçants voyageurs birmans et décida brusquement de se joindre à eux. Il n'y avait eu aucune dispute, aucun motif qui justifiait ce départ : il partit simplement et on n'entendit plus jamais parler de lui.

En arrivant à Glahng Yai, quelques personnes se séparèrent du groupe et allèrent s'installer dans le village de Nah Bong Poopet, dans le district de Pon-pisai. Un des oncles paternels de ma mère partit avec ce groupe, laissant ma grand-mère et ses deux enfants orphelins de père sous la totale dépendance de ses compagnons de voyage plus âgés.

Plus tard, lorsque ma mère grandit elle rencontra mon père et en tomba amoureuse. Ils se marièrent et s'installèrent dans le village de Nah Seedah où ils eurent dix enfants, comme je l'ai dit plus haut.

Ma grand-mère finit par se remarier et elle épousa le fameux Chiang Tong qui les avait guidés dans ce voyage. Ils vécurent ensemble quelques années jusqu'à ce que le malheur les frappât : une

branche d'arbre tomba sur la tête de ma grand-mère et la blessa mortellement. Chiang Tong était coupable de nombreux méfaits et la rétribution karmique ne tarda pas à le rattraper. Après la mort de ma grand-mère il épousa une autre femme du groupe d'émigrants mais celle-ci se pendit peu de temps après. Il comprit qu'il avait beaucoup de mauvais *kamma* et décida d'entrer dans un monastère.

Chiang Tong prit les Huit Préceptes⁵ et porta l'habit blanc du disciple laïc bouddhiste. Il vécut près de cent ans mais il ne resta pas au monastère tout ce temps, préférant vivre dans la maison de ses petits-enfants, au village. Mais lorsqu'il récitait ses hommages quotidiens au Triple Joyau (le Bouddha, le Dhamma et le Sangha), il dérangeait et ses petits-enfants le grondaient. Il était très vieux et n'avait nulle part où aller ; de plus il devenait sénile, oubliant, par exemple, s'il avait mangé ou pas. Ses petits-enfants étaient de plus en plus fâchés contre lui, le maudissaient et l'insultaient. Pas un jour ne passait sans qu'ils lui disent combien ils souhaitaient le voir mort. Il retournait les insultes et les maudissait à son tour interminablement, leur souhaitant de vivre la même chose plus tard. La situation était lamentable.

Les gens qui ont commis de mauvaises actions constateront que les conséquences de leurs actes risquent de les rattraper avant leur mort. Vivre parmi des personnes mauvaises - sans principes, vertu ou moralité - tend à contaminer et à corrompre la plupart d'entre nous.

Notre souffrance n'a pas de limite. Nous abandonnons une chose pour nous raccrocher à une autre, et cela continue tout au long de notre vie. C'est pourquoi le sage se lasse de la souffrance inhérente à ce monde et cherche une voie qui lui permette de la dépasser.

Lorsque sa mère mourut, ma mère savait que, grâce à son mari et à ses enfants, les besoins quotidiens étaient désormais assurés. Même s'ils ne possédaient guère d'argent, cela ne les préoccupait pas trop. La nourriture et le riz étaient abondants et l'argent n'était pas tellement nécessaire à cette époque. La culture du riz, à elle seule, produisait assez de nourriture pour toute l'année, tandis que cultiver des surfaces plus grandes eut nécessité un espace de stockage de grain dont nous ne disposions pas. La culture d'une petite superficie suffisait à produire du riz en abondance.

⁵ Voir Annexe A.

Au bout de quelques années, leur troisième enfant mourut. Mon père lui avait été tout particulièrement attaché et le chagrin de cette perte faillit lui coûter la raison. L'enfant était adorable et intelligent, il s'exprimait bien, apprenait facilement ; il était obéissant, aimait ses parents et les écoutait toujours. Bien qu'il restât à mon père six enfants et son épouse, il lui sembla avoir tout perdu. Il ne pouvait voir au-delà de la mort de cet enfant tant aimé, son désespoir obscurcissait tout le reste. Avec le temps, les sombres nuages du chagrin se dissipèrent progressivement et la lumière du Dhamma – telle qu'on la trouve dans les enseignements bouddhistes – commença à illuminer son cœur, lui permettant de voir poindre le bout du tunnel. Il en vint à penser que, s'il pouvait s'éloigner de toute préoccupation en devenant moine, son chagrin pourrait se tarir quelque peu – sans compter qu'il pourrait partager avec son fils décédé le mérite gagné par une ordination et lui permettre ainsi d'avoir une renaissance heureuse. C'est ainsi que mon père quitta son épouse et ses enfants pour se faire ordonner et resta moine le temps de deux Retraites des Pluies.

Devenir moine dans la religion du Bouddha ne met pas automatiquement fin à toute détresse. La souffrance n'apparaît qu'en dépendance avec les *kilesa*⁶ accumulés depuis notre naissance. Ce processus dure depuis de nombreuses vies et morts, aussi est-il inutile d'essayer de découvrir et d'énumérer tous ces *kilesa*. Une personne de peu de sagesse ne peut espérer déterrer toutes ces couches, déjà installées et accumulées à l'infini, pour les étaler et les étudier au grand jour. C'est pour cette raison qu'elle ne peut y mettre fin. Cependant l'ordination reste une aide car elle indique la voie à suivre.

Au fil du temps, mon père constata que ses six enfants innocents et son épouse abandonnée lui manquaient. Ils étaient sans père, sans amis ni parents ; ceci le décida à quitter l'habit de moine pour redevenir père de famille⁷. Ce fut une chance pour ceux d'entre nous qui n'étaient pas encore nés. Ma jeune sœur et moi naquîmes plus tard dans ce foyer, de parents qui avaient fait, de la bonté, le fondement de leur vie (c'est dire combien ils étaient dotés des raffinements et de la grâce inhérents à la moralité et à la vertu). Je suis fier de dire que ce foyer où je suis né se compare favorablement à n'importe quel autre

⁶ *Kilesa* : impuretés qui obscurcissent le cœur et l'esprit.

⁷ Les vœux des moines bouddhistes n'engagent pas obligatoirement pour une vie entière.

lieu au monde car, dès ma naissance, j'ai toujours été en contact avec la vertu et le Dhamma. J'ai pu grandir et mûrir à l'ombre fraîche de la robe ocre du bouddhisme et ce, jusqu'à ce jour.

Je me réjouis particulièrement d'avoir pris soin de mes parents, non à la manière laïque habituelle, mais en soutenant et en renforçant leur bonne volonté et leur bon cœur, grâce à la vie de moine que j'ai menée. J'ai également pu les aider à travailler progressivement sur leur cœur et leur esprit jusqu'aux derniers jours de leur vie. Mes parents ont toujours paru très satisfaits de la manière dont j'avais évolué et n'ont jamais regretté de m'avoir élevé. En effet, j'avais rempli mes obligations filiales en leur transmettant le Dhamma et en leur donnant des enseignements concernant la pratique de la morale et de la vertu qui leur ont permis d'avancer toujours plus loin dans la connaissance. Je suis particulièrement heureux d'avoir pu aider mon père, jusqu'à son dernier jour, dans sa pratique de la méditation. Il était très ouvert et totalement disposé à entendre mes méthodes d'enseignement et à les mettre en pratique jusqu'à ce qu'il puisse en constater les résultats dans son propre cœur. Avant de s'éteindre, il déclara qu'en soixante-quinze années de vie, il n'avait jamais connu autant de paix et de bonheur.

Ce fut également pour moi une grande joie de dispenser un enseignement à ma mère jusqu'à son dernier jour. J'étais à ses côtés pour prendre soin d'elle et lui rappeler le Dhamma. Au moment où elle expira, elle était parfaitement consciente et accueillit mes conseils de tout son cœur, au point que, dans ses derniers instants, son visage s'illumina. Il y a une phrase du Bouddha – si ma mémoire est bonne – qui décrit comment devrait agir un fils de bonne famille désireux de rendre à son père et sa mère leur bonté et leur vertu :

« S'il pourvoyait à leurs moindres désirs jusqu'à un point inimaginable en ce monde ; s'il leur apportait en offrande le trésor d'un monarque régnant sur le monde - cela ne suffirait pas, ne pourrait récompenser pleinement la bonté et l'excellence de ses parents. En effet, toutes ces choses ne peuvent apporter le plaisir et le bonheur qu'au cours de la vie terrestre. Après la mort, ils ne pourront en aucun cas emporter ces choses-là avec eux. Mais si un fils de bonne famille instruit sa mère et son père, qui manquent de moralité et de vertu, pour les établir dans ces saines et nobles qualités ; ou s'ils y sont déjà établis, qu'il les encourage et aide à leur

développement, alors ce fils peut considérer avoir véritablement payé sa dette. »

La richesse du Noble Trésor (le Dhamma) est infinie et tout individu peut l'emporter avec lui où qu'il aille. En conséquence il n'est pas faux de dire que j'ai réussi à suivre les instructions du Bouddha – l'accomplissement total de toutes mes obligations filiales – même si aucun contrat en bonne et due forme n'a jamais été signé.

RÊVE PRÉMONITOIRE

ET JUSTE PERCEPTION DE MA JEUNESSE

Lorsque j'eus dix ans, mon père commença à me témoigner un nouvel intérêt. Vers dix-neuf heures, après le dîner, il abordait souvent un sujet, matériel ou spirituel, qu'il illustrait d'exemples. C'est ainsi qu'il procédait.

Parfois il me posait des questions ou demandait mon opinion. Un soir, il me demanda : « Tu aimes bien les filles ? Quand tu te marieras, quelle sorte de fille épouseras-tu ? ». Je me souviens encore de ma réponse : « J'aime les filles qui ont la peau claire, lisse et lumineuse, les filles qui sont polies et qui ont de bonnes manières en pensée, en parole et en action. Le milieu familial ne poserait pas de problème, mais j'aimerais autant qu'elle vienne d'une bonne famille respectable».

Une nuit, je fis un rêve prémonitoire :

Nous étions un groupe d'amis et nous venions de quitter la maison pour aller jouer dans les champs – c'était chose courante pour nous à l'époque. Tout à coup, deux moines de la forêt⁸ apparurent, se dirigeant vers nous, leur bol et leur krot (parapluie) en bandoulière. A ma vue, l'un des moines se précipita vers moi et j'eus si peur que je m'enfuis comme si ma vie en dépendait. Pourtant tous mes amis restaient là, indifférents, comme si de rien n'était. En dernier recours, je cherchai refuge à la maison auprès de mes parents, mais là encore, alors que j'entraî en criant au secours, mon père et ma mère restèrent impassibles et indifférents. Pendant ce temps, le moine de la forêt, qui n'avait cessé de me poursuivre, me talonnait. Je me précipitai dans ma chambre et plongeai sous la moustiquaire. Le moine courut

⁸ Terme utilisé pour décrire les moines de méditation dont la tradition d'ascètes itinérants et le style de vie remontent au Bouddha et à ses disciples.

derrière moi et arracha la moustiquaire. Puis, armé d'un fouet, il me frappa de toutes ses forces. J'étais si terrifié que je me réveillai.

Lorsque je repris conscience, je découvris que j'étais tout tremblant et trempé de sueur des pieds à la tête. Mon cœur battait violemment et je sentais encore la douleur là où le fouet avait frappé. Persuadé qu'il ne s'agissait pas d'un simple rêve, je cherchai fébrilement à le vérifier de mes mains. Les sensations étaient si fortes que tout cela paraissait bien réel. Puis je me forçai à me reprendre et revécus consciemment tout ce qui s'était passé ; après un soigneux examen des faits, je finis par me calmer et ma peur disparut.

Cet épisode s'estompa peu à peu de ma mémoire et je l'oubliai. Ce n'est que plusieurs années plus tard, tandis que je marchais dans la jungle en tant que moine de forêt novice avec mon maître de méditation, que tout cela me revint à l'esprit. Ce rêve visionnaire de mon lointain passé semblait vraiment avoir annoncé, sans erreur, les événements futurs.

A cette époque, un autre incident se produisit qui n'était ni rêve ni vision. Il m'arrivait souvent de ne m'endormir que très tard la nuit, envahi de réminiscences d'exemples de la grande bonté de mes parents. Je me laissais aller à y réfléchir longuement, considérant la manière dont ils avaient élevé et nourri leurs dix enfants, au prix de grands sacrifices et d'un dur labeur qui se poursuivraient jusqu'à ce que nous ayons atteint l'âge mûr. Mais le jour viendrait où leurs enfants grandis, mariés, ayant leur propre famille à entretenir, se disperseraient, suivant leur propre chemin. Là s'arrêtaient mes pensées. Puis j'analysais longuement la situation dans laquelle se trouveraient alors mes parents. Qui prendrait soin d'eux et pourvoierait à leurs besoins ? J'envisageais cela avec la sensibilité d'un enfant, sans pouvoir réellement imaginer l'avenir, mais ces pensées m'attristaient et me décourageaient ; je m'affligeais d'avance de l'état de pauvreté et d'abandon dans lequel se trouveraient mes parents. Cela me peinait si profondément que je sanglotais jusqu'à tremper l'oreiller de mes larmes. Plus j'y pensais, plus je m'affligeais et c'est ainsi qu'une nuit, je pris la décision de ne pas me marier comme les autres, quand je serais adulte ; lorsque mes frères et sœurs auraient quitté la maison, j'assumerais seul la responsabilité de prendre soin de ma mère et de mon père au mieux de mes capacités. Mon cœur

s'apaisa lorsque j'arrivai à cette résolution et ce ne fut que très tard dans la nuit que je m'endormis.

Tous les *dhamma*⁹ existent ici-bas, en chacun de nous, et ce qui connaît le Dhamma, c'est le cœur et l'esprit. Qu'il en sache beaucoup ou peu, qu'il le sache de manière grossière ou subtile, tout dépend de la compétence actuelle de l'individu, de son aptitude, de sa maturité¹⁰ et de l'entraînement qu'il a reçu.

La résolution que je pris alors était due à ma gratitude et à ma reconnaissance envers mes parents pour leur bonté et leur vertu.

Une autre nuit, quelque chose de semblable se produisit. J'étais couché là, à réfléchir aux conditions de vie des fermiers du village et à la routine de leur travail.

Le cycle annuel commence en mars ou avril, lorsque la forêt a besoin d'être éclaircie pour faire place à de nouveaux champs. L'aire est brûlée, les souches et les racines restantes sont déterrées et l'on élève des haies. Lorsque les pluies de la mousson arrivent, les différentes moissons doivent être préparées et plantées, selon un plan déterminé. Les familles peu nombreuses, notamment, doivent décider comment diviser leur temps entre les différentes tâches.

Il y a le labour général à faire, les semences et la préparation des jeunes pousses de riz. Cela représente un travail continu jusqu'à ce que les pousses soient prêtes à être transplantées¹¹. Puis vient le moment où chaque jeune plant de riz doit être replanté dans les champs fraîchement labourés. Je parle là, bien entendu, d'une année où la pluie tombe en quantité adéquate et au bon moment. Une année de sécheresse anéantit tous ces efforts et engendre la misère.

Le rôle de la femme est de prévoir d'avance les rations alimentaires nécessaires pour cette période. Cela consiste, par exemple, en riz, chili, sel, poisson conservé dans du vinaigre¹² et

⁹ *dhamma* : phénomènes de la vie (au pluriel) mais aussi le *Dhamma* : la Vérité de la nature révélée par le Bouddha.

¹⁰ *Boon-parami* (thaï).

¹¹ Les jeunes pousses doivent être séparées et plantées une par une dans des champs plus vastes préparés à cet effet. Tout cela est fait à la main et le dos courbé, chaque pousse étant enfoncée dans un champ de riz à moitié inondé.

¹² Ces aliments constituaient le régime de base quotidien.

tabac. Ainsi, lorsque tout le monde descend travailler dans les champs, il n'y a plus de souci à se faire pour les repas. Normalement, si les pluies sont favorables, le riz est finalement planté en août ou, au plus tard, en septembre. Tout le monde s'active donc à préparer des provisions pour la saison des moissons. Il faut également réparer et remettre en état l'attirail de pêche pour la saison sèche qui approche. Lorsque les moines terminent leur Retraite des Pluies, les villageois commencent généralement la récolte du riz – excepté le riz des collines qui doit être moissonné plus tôt. Tout au long de la saison des moissons s'ajoute la récolte des autres cultures et des légumes qui ont mûri dans les champs : piments, coton et haricots. A cette époque, lorsque la récolte de riz était abondante, la moisson pouvait se poursuivre jusqu'à fin janvier. Il fallait ensuite transporter le riz battu vers les greniers de stockage, ce qui menait au mois de février.

Même lorsqu'il fallait moissonner de jour, la nuit on fabriquait les bandes de bambou¹³ qui permettaient d'attacher les gerbes de riz. La moisson finie, il fallait trouver du petit bois pour faire bouillir le sucre de canne et en extraire le sirop.

Voici comment on préparait le sucre de canne : le processus commençait tôt dans l'après-midi. On allait dans la plantation de canne à sucre où l'on coupait suffisamment de canne pour l'opération de cuisson du lendemain matin. La canne coupée était sortie du champ puis transportée sur une charrette – pour ceux qui avaient la chance d'en avoir une – et entassée sous l'abri réservé à la cuisson. Dès l'aube, on allait presser le jus de canne jusque tard dans la matinée. Si la main -d'œuvre était insuffisante on prenait du retard, de sorte que quelqu'un devait aller préparer le repas. Dès que le sucre de canne était pressé, tout le monde se retrouvait autour d'un repas pris en commun ; après quoi on se séparait, chacun allant vers sa propre tâche, tandis qu'une personne restait veiller sur le chaudron dans lequel bouillait le jus de canne à sucre. Certains fermiers avaient tant de canne à sucre qu'ils ne finissaient pas avant le mois de mars ; il était alors temps de commencer à éclaircir la forêt pour créer de nouveaux champs.

¹³ Il s'agit de fendre habilement le bambou et de l'affiner en minces bandes de raphia. La récolte commençait généralement à l'aube, à l'heure où l'humidité rend les feuilles de bambou assez souples pour pouvoir les entourer autour des gerbes de riz.

Mais qu'est-ce qui me poussa, ce soir-là, à passer en revue, de manière si détaillée, les différentes étapes de l'année de travail des adultes ? Où voulais-je en venir ? J'étais empli de tristesse et de compassion en considérant ce mode de vie d'où étaient exclus toute opportunité et tout loisir. Après notre naissance, il semble qu'il n'y ait qu'une longue succession de choses à faire, d'obligations à remplir. Les différences apparentes n'existent que dans le type de tâches, le rang et le statut social. L'avenir mène inévitablement à une série d'actions continues, à moins d'être plongé dans le sommeil ou la mort.

Cette façon de penser était en totale contradiction avec ma vision d'enfant, ma perception de la réalité d'alors. En effet, j'étais absolument persuadé que le monde était drôle et passionnant. Souvenez-vous qu'à cette époque les enfants n'étaient pas obligés d'aller à l'école et n'avaient aucune responsabilité à assumer. Après manger, je n'avais qu'à m'amuser et inventer de nouveaux jeux avec mes amis. Si on nous demandait parfois d'emmener paître le troupeau ou les buffles, nous transformions même cela en jeu.

Cette nuit-là, je perçus très clairement tout ce que le fait d'exister en tant qu'être humain, né dans ce monde, pouvait contenir de souffrance. Je découvris cela tout seul, là, dans mon cœur, alors que je n'y avais jamais songé auparavant. Cependant, ma perception se limitait à voir la souffrance inhérente à la nécessité de se remplir l'estomac et donc de n'avoir plus de temps libre, plus aucun espace dans ce processus infini. Je n'étais pas en mesure de voir ce que je devais faire pour surmonter et dépasser cette souffrance. Ce manque de compréhension montre qu'il ne peut s'agir ici de la Noble Vérité de la Souffrance¹⁴, mais simplement d'une souffrance conventionnelle.

¹⁴ *Dukkha Sacca*. Le terme *dukkha* (la souffrance) n'est pas limité aux expériences douloureuses mais se réfère à la nature insatisfaisante et à l'insécurité générale de tous les phénomènes conditionnés, du fait de leur impermanence.

1. MOMENTS D'OPPRESSION ET CONSÉQUENCES SUR LES HOMMES

A la même époque, cette partie du pays fut envahie par des brigands et des voleurs de troupeaux. Les bandits dominaient toute notre région et on comptait parmi eux des femmes et même des enfants de dix ans. Les autorités étaient incapables de les arrêter, de sorte qu'il incombait aux villageois de veiller sur leurs propres biens. Chaque maisonnée avait plusieurs chiens de garde et, la nuit, on veillait à tour de rôle.

Lorsque du bétail était volé, le propriétaire était obligé de payer une rançon ridiculement élevée pour pouvoir le récupérer. Les plus braves poursuivaient les voleurs et les traquaient comme des bêtes sauvages. Il s'ensuivait alors une période de répit et de paix. Cette espèce de vendetta était non seulement approuvée mais encouragée par les autorités.

J'étais encore petit, mais j'avais de grands rêves de gloire. Je ne voulais pas être un voleur ou un bandit célèbre, mais plutôt le héros qui les vaincrait. J'étais obsédé par une unique pensée : « Que puis-je faire pour me rendre invulnérable¹⁵ à toutes les armes ? » Je pourrais alors aller écraser ces hordes de brigands, et les faire disparaître.

A ce moment-là, j'avais pour tâche de veiller sur un moine bavard et prétentieux – je regrette, mais c'est vraiment la description qu'il mérite. Il était originaire du village de Muang Kai, là où le district de Varnorn-nivart rejoint le district Bueng Kahn. Avec une certaine perspicacité, il avait dû deviner mes pensées les plus secrètes, car il ne tarda pas à me suggérer : « Après la Retraite des Pluies, pourquoi ne rentrerais-tu pas avec moi, dans mon village natal ? J'ai là-bas toutes sortes de choses : des potions, des herbes magiques, tout un éventail

¹⁵ Les croyances populaires faisaient état de charmes, d'herbes magiques, etc. qui seraient des « boucliers » contre toute arme.

d'accessoires qui donnent l'invulnérabilité. Si tu les veux, ils seront à toi ».

J'étais ravi. Aussi, dès la fin de la Retraite des Pluies, nous fûmes quatre à raccompagner le moine à son village natal : mon frère aîné, deux de ses amis et moi-même, beaucoup plus jeune que les autres – c'était d'ailleurs la première fois que je quittais la maison. Ce n'est qu'en arrivant à destination que nous découvrimus que le moine s'était moqué de nous, dans le seul but de se faire escorter. Les amis de mon frère le suppliaient de nous enseigner les choses occultes et magiques qu'il nous avait promises, mais il restait toujours évasif et trouvait des excuses pour se tirer d'affaire. Chaque jour, il nous forçait à aller lui chercher des anguilles à manger ; il adorait les anguilles alors qu'il n'aimait aucun autre poisson¹⁶.

C'est en parlant aux autres moines du monastère que nous découvrimus la vérité : cet homme n'avait rien de remarquable hormis le don de se vanter. Aucun des villageois de cette région n'avait de respect pour lui car, à plusieurs reprises, il s'était fait ordonner moine pour ensuite rendre ses vœux. La dernière fois que j'entendis parler de lui, il s'était marié, et sa femme et lui fumaient de l'opium.

Nous passâmes une dizaine de jours auprès du moine avant de nous en retourner, nos espoirs déçus. Il nous fallut trois jours pour retourner chez nous. Je me sentais terriblement humilié et honteux : en quittant la maison j'avais résolu de découvrir le savoir occulte qui conférait « l'invulnérabilité » de sorte qu'aucune arme n'eût pu me blesser. Bien entendu, à mon retour, mes amis profitèrent de toutes les occasions pour se moquer de moi, ce qui m'humilia encore plus. Cependant, cette aventure eut un côté positif : en effet, je perdis à jamais toute croyance dans les charmes et les pouvoirs magiques. Depuis lors et jusqu'à ce jour, si quelqu'un essaie de m'en démontrer les propriétés merveilleuses, mon esprit demeure totalement indifférent. Plus tard, lorsque je fus novice, des amis tentèrent de me persuader d'étudier ces choses ; ils étaient même prêts à soutenir financièrement mon entreprise, mais je restai ferme dans mon refus.

En cela, je me considère particulièrement chanceux : je suis né dans une famille de grande moralité et de conduite vertueuse ; j'ai

¹⁶ Demander à quelqu'un de tuer une créature vivante, quelle qu'elle soit, est une violation de la discipline monastique et de la moralité bouddhiste.

reçu une éducation qui m'a préparé à la vie dans un monastère, au contact de moines que l'on peut véritablement considérer comme de bons moines. Il est arrivé que les conditions extérieures et l'environnement aient fait pression sur mon esprit au point de l'attirer vers le bas et le vil mais, à chaque fois, la situation a fini par évoluer pour le mieux. Dans le cas contraire, qui sait ce qu'il serait advenu de moi ? Il est possible que mon bon *kamma* et les mérites acquis dans le passé m'aient protégé.

C'est pendant notre séjour au village de Muang Kai que nous parvint la nouvelle de la déclaration de la Première Guerre mondiale. Les gens qui venaient au monastère ne parlaient que de cela¹⁷. J'avais une telle nostalgie de la maison que j'en pleurais tous les jours. Il m'arrivait de ne m'endormir que très tard dans la nuit tant je me languissais de mes parents.

De retour à la maison, je recommençai à servir les moines du monastère comme je l'avais toujours fait, mais je n'y dormais pas toujours. J'avais la charge d'économe ou de coursier auprès des moines, étant leur contact et intermédiaire auprès des villageois. Cet arrangement fonctionnait très bien. Tous les villageois semblaient apprécier mes efforts, d'autant que je devenais plus efficace avec le temps. Ils s'intéressaient également davantage à moi, peut-être parce que j'entraais dans l'adolescence ; ils me donnaient des travaux à faire et me taquinaient en même temps.

Cela faisait six ans que j'allais régulièrement au monastère et que j'étais proche des moines et des novices, et pourtant nul ne m'avait jamais parlé des Préceptes. Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est tout de même compréhensible car le *Sangha* (la Communauté des moines) de cette époque manquait terriblement d'instruction.

¹⁷ La Thaïlande envoya même des troupes, en 1918, pour aider les Alliés.

2. RENCONTRE AVEC LE VÉNÉRABLE AJAHN SINGH KHANTAYAGAMO

En 1916, le Vénérable Ajahn Singh Khantayagamo (le futur Phra Nanavisit'samiddhiviracarn) et le Vénérable Ajahn Kham – disciples du maître de méditation, le Vénérable Ajahn Mun Bhuridatta Thera¹⁸ – se mirent en route pour faire *tudong* (marche dans la forêt). Ils furent les premiers moines de forêt à atteindre notre village. Bien que le monastère local abritât alors des moines résidents, c'est chez nous qu'ils vinrent demander asile. Je n'étais pas loin de penser qu'ils étaient spécialement venus dans le but de nous rencontrer, mon père et moi. Nous constatâmes rapidement que leur manière de pratiquer était différente de celle des autres groupes de moines méditants – mon père s'était occupé une fois d' Ajahn Seetut – et nous prîmes soin d'eux avec foi et ferveur.

Nos visiteurs m'instruisirent particulièrement de leurs obligations et devoirs. J'appris ainsi comment offrir un objet¹⁹ à un moine mais aussi comment utiliser le mantra *Buddho* en tant qu'objet de récitation préliminaire à la méditation. Mon esprit put entrer en *samadhi* (concentration sur un point unique) jusqu'à ce que j'en perde tout désir de parler à quiconque. C'est alors que je goûtai pour la première fois au nectar de paix et de tranquillité de la méditation. Je n'ai jamais oublié cette expérience. Plus tard, alors que j'étais novice et que j'étudiais parmi d'autres, il m'arrivait de me glisser subrepticement au-dehors, dans la fraîcheur et la paix de la nuit, pour méditer seul.

¹⁸ Le Vénérable Ajahn Mun (1870-1949), par son exemple irréprochable et son don d'enseignant, a joué un rôle capital dans le renouveau de la tradition de la forêt en Thaïlande. Il forma d'innombrables disciples qui devinrent maîtres de méditation, à leur tour. Par la pureté de leur pratique, et en pointant vers l'essence des enseignements du Bouddha, ils purent éveiller chez beaucoup de disciples le désir de cultiver la Voie bouddhiste.

¹⁹ *Pra-kane* (thaï) : offrande formelle, essentiellement de nourriture ou de médicaments, remise entre les mains du moine.

Les moines de forêt restèrent un peu plus de deux mois parmi nous. Ils avaient l'intention d'y passer aussi la Retraite des Pluies, mais une épidémie de malaria, que nous avons cru enrayée, recommença à sévir. En conséquence, juste avant le début de la Retraite des Pluies, ils nous quittèrent pour se retirer dans un monastère abandonné, dans le village de Nah Bong, sous-district de Nahm Monh dans le district de Tah Bor, et j'eus l'autorisation de les y accompagner.

Les moines souffrirent de la malaria, tout au long des trois mois de la Retraite des Pluies. En dépit de sa maladie, Ajahn Singh eut la bonté de me consacrer un peu de son temps pour m'enseigner à lire et à écrire ; il nous arrivait aussi de faire quelques incursions dans le domaine spirituel. Vers la fin de la Retraite des Pluies, une idée lui traversa l'esprit – j'ignore laquelle – mais il me dit que, après la retraite, il lui faudrait retourner à son village natal et il me demanda si je voulais bien l'accompagner. « Le voyage sera long et difficile », ajouta-t-il. Ma réponse fusa aussitôt : « Vénérable maître, je vous accompagnerai ! »

Quelques jours avant la fin de la Retraite des Pluies, je lui demandai de m'autoriser à aller prendre congé de mes parents. Les deux moines paraissaient contents de savoir que j'allais les accompagner et ils réunirent rapidement des fleurs, de l'encens et des bougies à offrir à mes parents. Telle est la manière traditionnelle de demander pardon et bénédiction. (Ils m'expliquèrent cette tradition dans tous ses détails. En fait, la première fois que j'avais quitté la maison, j'avais suivi la même pratique).

Ce même soir, après avoir demandé pardon et bénédiction à mes parents, je continuai mon tour du village en demandant la même chose aux plus anciens des familles. Mais, comme tous ceux que j'allais voir pleuraient comme si j'allais à la mort, j'en devins moi-même un peu sentimental et finis par ne plus retenir mes larmes. A l'aube, ma mère et ma tante m'accompagnèrent là où résidait le Vénérable Ajahn et nous y passâmes tous la nuit. C'était *Pavarana*, le dernier jour de la Retraite des Pluies. Tôt le lendemain matin, après déjeuner, le Vénérable Ajahn prit la route à note tête. Derrière nous, ma tante et les villageois recommencèrent à pleurer.

3. LOIN DE CHEZ MOI POUR LA DEUXIÈME FOIS

A la suite du Vénérable Ajahn Singh

C'était peut-être la première fois qu'un garçon de cette région et de mon âge s'aventurait loin de chez lui pour un si long périple. Cela signifiait aussi être coupé de ma famille et de mes amis alors qu'ils auraient pu m'apporter un affectueux réconfort. De plus je crois bien avoir été le premier jeune garçon à s'être aventuré – sans soucis ni regrets – à la suite de moines méditants de la forêt. Nous partîmes à pied de Tah Bor, pataugeant dans l'eau et la boue, traversant la forêt d'un pas rapide et régulier, et coupant à travers les champs de riz. Lorsqu'un moine souffrait d'une poussée de fièvre de malaria, il grimpa se reposer dans un abri de champ²⁰ ou bien, s'il n'y avait pas de boue, il s'allongeait sous un arbre qui offrait un peu d'ombre. A l'aube, les moines faisaient encore l'effort d'aller quêter leur nourriture qu'ils partageaient ensuite avec moi.

Nous marchâmes trois jours avant d'atteindre la ville d'Udon-thani où nous séjournâmes dix jours au monastère Wat Majjhimavat, puis nous continuâmes notre chemin, empruntant la route de la province de Khon Kaen et traversant les actuelles provinces de Maharakam, Roi-et et Yaso-torn. Il nous fallut un peu plus d'un mois de voyage pour atteindre le village de Nong Korn, du sous-district de Hua Dtaphan, dans le district de Amnart Charoen. C'est là que vivait la mère du Vénérable Ajahn. Il y resta environ trois mois pour l'instruire et l'aider dans le domaine spirituel.

²⁰ Cabanes utilisées par les villageois lorsqu'ils travaillent dans les champs ; en général un simple toit de chaume et une structure de bambous posée sur pilotis.

4. MES DÉBUTS DE NOVICE

Nouvelles études

Tandis que nous séjournions à Nong Korn, Ajahn Singh m'envoya auprès du Vénérable Upajjhaya Loo-ee du monastère du village de Keng Yai pour lui demander de m'accorder l'ordination²¹ et d'être mon Précepteur. J'allais avoir dix-sept ans.

J'avais fait de bons progrès en lecture et j'avais lu en entier le *Trai-lokavithan*²², livre qui décrit la future dégénérescence et la destruction du monde. Cette lecture m'avait profondément attristé et pendant plusieurs jours j'en versais des larmes. A l'heure du repas, je n'avais aucun appétit car mon esprit était perdu dans les pensées de la dégénérescence et des calamités qui allaient s'abattre sur les êtres humains et toutes les créatures. C'était comme si je m'étais attendu à voir se dérouler la scène sous mes yeux d'un jour à l'autre.

Ajahn Singh m'emmena à Wat Sutat-narahm dans la ville d'Ubon, monastère dans lequel il avait vécu autrefois. J'entrai dans l'école du monastère de See-tong pour poursuivre l'étude du thaï. La Retraite des Pluies terminée, m'ayant installé là, Ajahn Singh décida de reprendre ses pérégrinations dans la forêt en empruntant la route de la province de Sakhon Nakorn car un groupe de moines, menés par le Vénérable Ajahn Mun, voyageait dans cette région. La nuit qui précéda son départ, Ajahn Singh réunit les moines et les novices pour leur faire part de ses intentions. En l'entendant annoncer cela, je sentis un tel déchirement à l'idée d'être séparé de lui que je me mis à sangloter au beau milieu de cette grande assemblée. Honteux et gêné en présence de mes amis, je me retirai rapidement et me précipitai à l'extérieur dans l'espoir de regagner un peu de calme et de me reprendre. Je me

²¹ Lit. « l'entrée », *Pabbaja* en pāli ou « ordination du novice ». L'ordination complète de moine ou *bhikkhu* requiert l'âge minimum de vingt ans.

²² Le *Traibhum* ou Les Trois Mondes, cosmologie avec commentaires.

remémorai l'histoire du Vénérable Ananda qui avait versé des larmes en apprenant que le Bouddha allait quitter son corps. Cette pensée apaisa un peu le chagrin de mon cœur et je pus bientôt regagner l'assemblée.

Tout en étudiant le thaï, je devais mémoriser les récitations rituelles en pāli et suivre un cours d'études générales du Dhamma. Bien que beaucoup plus âgé que les autres élèves, j'étais conscient que j'aurais du mal à être à leur niveau. J'en étais au troisième degré de ce cours mais je ne pouvais passer l'examen de fin d'études car le moine responsable ecclésiastique de cette région avait décrété qu'il fallait avoir au moins vingt ans pour le faire. Ce n'est donc qu'après ma troisième année là-bas que je pus passer cet examen et le réussir.

Je continuai à mémoriser des textes en pāli et j'appris aussi par cœur les règles du *Patimokkha* (règles de discipline des moines). Je m'y appliquai de tout cœur à cause de mon estime et de mon admiration pour la discipline monastique. Mes études de thaï n'allaient pas plus loin que le niveau de fin d'études primaires car les écoles d'état n'enseignaient alors que les trois premières classes.

Ayant terminé cet apprentissage, je tournai toute mon attention vers l'étude du pāli. Cependant, cette année-là, Ajahn Maha Pin Pannabalo, le jeune frère d'Ajahn Singh, rentra de Bangkok et inaugura un cours d'études du Dhamma de niveau deux, le premier de ce type dans la région administrative du nord-est. Je m'inscrivis donc également à ce cours, mais ne pus le finir, non plus que le pāli, parce qu'Ajahn Singh revint passer la Retraite des Pluies à Wat Sutatanarahn et, la retraite finie – et avant que j'aie passé mes examens – il nous emmena, Ajahn Maha Pin Pannabalo et moi-même, en *tudong*.

5. UN NOVICE DEVIENT « LE MILLIONNAIRE DU GOUVERNEMENT »

Ce fut le novice Tate qui devint millionnaire. Je parle du temps où le gouvernement avait eu l'idée de « créer », chaque année, un nouveau millionnaire en Thaïlande. Une loterie annuelle fut lancée dont le premier prix était de cinquante ou soixante mille bahts, ce qui représentait, à cette époque-là, une fortune assez conséquente. Le but de cette loterie était que nous, Thaïlandais, ne nous sentions pas humiliés face à d'autres pays plus riches.

Une nuit le novice Tate ne put trouver le sommeil car il venait de gagner le premier prix à la loterie. Il était temps pour lui de se trouver un lieu sur lequel bâtir un superbe magasin à trois étages qui serait situé au centre du district commercial et aménagé dans un style ultramoderne. Les employés et assistants auraient pour tâche de remplir les étagères de toutes sortes de marchandises. Quant à lui, il serait bien dans son corps et dans sa tête, sans le moindre souci, et il passerait ses jours allongé sur un divan, à admirer les jolies jeunes femmes qui viendraient faire leurs courses. Que quelqu'un regardât dans sa direction et lui sourît, et il recevrait un joyeux sourire en retour. De toute sa vie de dix-huit ou dix-neuf ans, jamais il n'avait connu un tel bonheur.

Il avait effectivement atteint le rang de millionnaire – exactement comme le souhaitait le gouvernement. Et pourtant, en un clin d'œil, alors que toutes ces choses étaient encore fraîches et neuves, *anicca* (l'impermanence) intervint. Ah ! L'impermanence ! Brusquement tout s'estompa et disparut de son cœur, et il le regrettait tant !

Le novice Tate se reprit et réalisa qu'il était déjà très tard : « Il devrait déjà être l'heure de dormir ... Eh ! Mais que se passe-t-il ? Non seulement la loterie n'a pas encore été tirée mais je n'ai même pas acheté de billet ! Comment se fait-il que je sois déjà devenu millionnaire ? Je deviens fou ! » Cette nuit-là il ressentit une mortification et une honte indescriptibles. Si ses maîtres, si intuitifs,

venaient à connaître ses fantasmes, qu'en diraient-ils ? Il finit par s'endormir mais, en se réveillant le matin, il se sentit aussi coupable que la veille. Il n'en dit jamais mot.

Tout le monde peut devenir « millionnaire » comme cela – pas uniquement le novice Tate. Je l'ai appelé « millionnaire » simplement dans la mesure où, par son imagination, il était capable de se voir possédant une abondance de titres et de richesses. Du moins était-il satisfait du produit de son imagination – ce qui vaut mieux que de fantasmer sur de nouvelles richesses alors qu'on en possède déjà beaucoup car ceux-là seront d'éternels insatisfaits, malheureux et soucieux. Qu'apporte la richesse à ces gens-là ? Riches ou pauvres, la véritable question est : sommes-nous heureux ou pas ? Il n'est certainement pas vrai que plus on possède, plus on est heureux. Le Bouddha a enseigné que se contenter de ce que l'on a est la plus grande des richesses.

J'ai continué dans ma voie de moine grâce à ma foi dans les enseignements du Bouddha – le *Dhamma* et le *Vinaya*. Ensuite j'ai pratiqué avec sincérité, voyant clairement la vérité qu'il avait indiquée.

Le Bouddha montra un jour un porte-monnaie au Vénérable Ananda et lui expliqua que c'était un poison, non seulement pour les moines qui s'y intéressaient mais aussi pour les laïcs qui ne savent pas l'utiliser correctement. Pour les laïcs, cependant, l'argent est une nécessité car leur situation et leur mode de vie sont très différents de ceux d'un moine. En allant plus loin, on peut dire que toute personne possédant une grande fortune mais incapable de la gérer correctement, se trouve dans la position de celui qui tient une torche : le feu finira inévitablement par atteindre le bout de la torche et brûlera la main qui la tient.

Je fus novice pendant cinq ans avant de devenir moine. Le fait d'avoir passé de nombreuses années dans un monastère me donnait un avantage considérable sur les autres moines nouvellement ordonnés. J'étais un « vieil habitué » et je connaissais parfaitement le fonctionnement du monastère. J'avais une tête d'avance sur ceux qui furent ordonnés en même temps que moi. Notamment, je savais déjà réciter le *Patimokkha*.

6. ORDINATION À WAT SUTAT-NARAHM

Le 16 mai 1923, à 11h48, je m’avançai, en tant que moine, dans l’espace d’ordination²³ de Wat Sutat. J’allais sur mes vingt-deux ans. Mon précepteur²⁴ était le Vénérable Phra Maharat et Ajahn Maha Pin Pannabalo jouait le rôle de l’Ajahn Annonceur²⁵.

Ce fut cette année-là que mon maître, Ajahn Singh Khantayagamo, conduisit un groupe de six personnes – quatre moines et deux novices – jusqu’à Wat Sutat pour y passer la Retraite des Pluies. C’était la première fois qu’une communauté de moines de la forêt venait passer la Retraite des Pluies dans la ville provinciale d’Ubon.

Ajahn Singh vint parce qu’il avait appris que son jeune frère, Ajahn Maha Pin, y séjournait depuis son retour de Bangkok. En effet, avant d’aller étudier à Bangkok, Ajahn Maha Pin avait promis à Ajahn Mun qu’il reviendrait ensuite reprendre la voie de la pratique. Ajahn Singh avait été enchanté d’apprendre le retour de son jeune frère et décida de venir passer la Retraite des Pluies à Wat Sutat-narahm. Il projetait d’emmener ensuite son frère méditer dans la jungle.

Après la Retraite des Pluies et les fêtes de *kathina*²⁶, Ajahn Singh prit la tête d’un grand groupe en route pour *tudong*²⁷. Ceux d’entre nous qui n’avaient jamais encore fait *tudong*, hormis Ajahn Maha Pin et moi-même, étaient le Vénérable Kam Phoo-ay, le Vénérable Torn et deux novices. Nous étions douze en tout.

Ajahn Maha Pin Pannabalo avait terminé le cinquième niveau de ses études de pāli. On peut donc considérer qu’il fut le premier moine

²³ *Sima* : voir Glossaire.

²⁴ *Upajjhaya* : le moine principal qui préside la cérémonie de l’ordination.

²⁵ Celui qui recommande l’acceptation de l’ordination du candidat dans la communauté des moines.

²⁶ Mois qui suit immédiatement la Retraite des Pluies, au cours duquel on fait des offrandes et on coud les robes.

²⁷ *Tudong* : errance des moines et nonnes de la forêt (voir Glossaire).

érudit de niveau « *Maha* »²⁸ en Thaïlande, à cette époque, à se lancer dans un *tudong*. La plupart des moines érudits des grandes villes considéraient le *tudong* comme quelque chose de dégradant²⁹. Si j'ai pu participer à ce *tudong*, c'est parce qu'Ajahn Singh était notre chef. En effet, c'est par respect pour Ajahn Singh que mon Précepteur m'a laissé partir car, en mon absence, il était obligé de réciter lui-même le *Patimokkha*, ce qui ne l'enchantait guère !

²⁸ Les études des écritures en pāli sont sanctionnées par neuf examens. Après le niveau trois on porte le titre de *Maha* avant son nom.

²⁹ La pratique de *tudong* était encore peu répandue à cette époque et certains la considéraient comme du vagabondage hors de la discipline.

7. DANGERS DE LA SENTIMENTALITÉ

Pendant six ans, je vécus à Wat Sutat, près de la ville d'Ubon, séparé de ma famille et de mes amis. Durant cette période, plusieurs personnes me confièrent la garde de leurs fils ou de leurs petits-fils. Il y avait ainsi quatre garçons – dont deux étaient ordonnés novices – qui vivaient près de moi en tant que « disciples »³⁰, et ce depuis mes premiers jours de noviciat jusqu'à ma pleine ordination de moine. Nous avons quasiment développé une relation père-fils, de sorte que, lorsque vint le moment de la séparation, ils étaient tous en pleurs à la pensée du vide que j'allais laisser derrière moi. Je fus moi-même bien près des larmes, mais, étant leur enseignant, j'aurais eu mauvaise grâce à pleurer devant eux. Je serrai donc les lèvres et contins mon chagrin pour ne pas montrer mes véritables sentiments. Ma voix cependant me trahit car elle était rauque d'émotion contenue.

A ce moment-là pourtant, ces sentiments ne furent pas trop accablants ; ce n'est que plus tard, après notre départ, qu'ils s'insinuèrent en moi jusqu'à me déprimer pendant une période incroyablement longue. En marche, debout, assis ou couché, même en parlant ou en mangeant, j'avais le cœur empli de tristesse, je me languissais de « mes disciples ». Comment allaient-ils se débrouiller sans moi ? Que mangeraient-ils ? Auraient-ils assez à manger ou devraient-ils jeûner ? Qui leur donnerait leurs leçons ? Peut-être seraient-ils traités rudement et bousculés ? C'était la première fois de ma vie que je ressentais un tel abattement.

Il me fallut donc réfléchir clairement à la situation : « Ces garçons ne sont ni mes enfants ni mes petits-enfants ; ils n'ont aucun lien de sang avec moi ; ils avaient simplement besoin de mon soutien à un moment donné. Je les ai guidés et instruits du mieux que j'ai pu. Pourquoi donc me manquent-ils tant ? » C'est alors que je me suis demandé ce que devaient ressentir ceux qui avaient femme et enfants.

³⁰ Jeunes garçons vivant près d'un moine ; ils l'aident dans les corvées tout en recevant soutien et formation de sa part.

Eh bien ! Si ces disciples avaient été mes propres fils, ma chair et mon sang, n'aurais-je pas été encore plus affligé ? Je perçus ainsi l'aspect négatif et le danger contenus dans ces nostalgies, ces manques affectifs. Cette brusque révélation me transperça jusqu'au cœur. Je ne l'ai jamais oubliée.

Les êtres humains ne sont finalement pas différents des jeunes singes qui ne peuvent pas vivre seuls, loin de leur mère. Cette expérience m'apprit à me méfier terriblement de tout attachement sentimental. Ces désirs, ces nostalgies ne mènent qu'à la souffrance, que nous soyons séparés ou réunis. Comment, alors, atteindre la liberté ?

8. UN GROUPE DE MOINES *TUDONG* QUITTE UBON

Notre groupe de douze – huit moines et quatre novices – guidé par Ajahn Singh, quitta la ville d'Ubon en novembre 1923. Nous marchâmes d'un bon pas, sans jamais nous arrêter plus d'une nuit, jusqu'à notre arrivée au village de Hua Dtaphan. Là, nous nous reposâmes pendant un certain temps avant de poursuivre notre route jusqu'au village de Hua Ngoo où nous séjournâmes le temps de réunir ce dont nous aurions besoin³¹ pour notre errance à travers la forêt.

Cette fois le *tudong* ne se prêtait pas à la solitude et à la réclusion, vu le nombre important de participants. Néanmoins l'expérience fut très représentative de ce que signifie marcher et errer à travers jungle et forêts. Ainsi, une nuit, nous avons préparé le lieu où nous allions passer la nuit en accrochant une moustiquaire à notre *krot* (parapluie). Après avoir fait les récitations de la *puja* du soir, une tempête éclata accompagnée d'un vent violent et d'une pluie diluvienne. Il devint impossible de s'allonger ou même de s'asseoir car le sol disparaissait sous les eaux. Nous dûmes réunir rapidement nos affaires et courir demander un abri au monastère du village le plus proche. Mais nous nous perdîmes, tournant en rond autour du village pendant des heures sans le voir.

Lorsque, finalement, nous trouvâmes le monastère, ce fut pour découvrir qu'il était déjà occupé par les six voyageurs qui nous avaient accompagnés pendant une partie du voyage. En voyant s'amonceler les nuages noirs dans le ciel, ils avaient déclaré qu'ils chercheraient un abri au village plutôt que dormir dehors. Bien qu'endormis à notre arrivée, ils nous aidèrent à préparer le peu d'espace restant pour la nuit. Cela fait, nous ressortîmes en courant pour ramener le Vénérable Ajahn ainsi que les sept ou huit de nos compagnons qui étaient restés dehors avec lui. Installés au monastère, nous pûmes mettre un peu d'ordre dans nos affaires puis nous allonger et dormir. Malheureusement la hutte était complètement détrempée et

³¹ Probablement fabrication et réparation de robes, *krot*, support de bol, etc.

il n'y avait ni nattes ni oreillers car le monastère était abandonné. Nous étions si fatigués que nous parvînmes tout de même à dormir un peu, même si tout était imprégné d'eau. Au petit matin, lorsque nous allâmes quêter notre nourriture au village, on ne nous offrit que du riz blanc cuit et une banane à chacun.

Après manger, nous continuâmes notre voyage. Le Vénérable Ajahn nous conduisit tout droit à travers une jungle dense, en direction des villes de Roi-et et Kalasin. Nous traversâmes Dong Ling et retrouvâmes le monde dans le district de Sahassakan, près du district de Koomphavapee de la province d'Udorn-thani. Nous n'entrâmes pas réellement dans la ville, restant plutôt à l'ouest, dans le village de Chiang Pin. C'est là que nous attendîmes l'arrivée de Bangkok du chef ecclésiastique de cette région appelé Chao Kana Monton.

Le Chao Kana Monton nous fit dire de venir l'attendre à Udorn où il avait une résidence, car il souhaitait y amener Ajahn Maha Pin, la ville d'Udorn n'ayant pas encore de moine de la Communauté du *Dhammayut*³². Pourtant les choses ne se passèrent pas comme prévu. Lorsque le Chao Kana Monton arriva de Bangkok, on apprit que Phraya Rachanukoon (qui reçut plus tard le titre de Phraya Mukhamontri) avait demandé à Maha Joom Bandhulo (qui devint plus tard Phra Dhammachedi) de l'accompagner à Udorn pour y prendre résidence au monastère Wat Bodhisomphorn.

Nous allâmes tous présenter nos hommages au Chao Kana Monton dès son arrivée et découvriâmes alors qu'il y avait encore eu un changement de programme. Il voulait à présent envoyer Ajahn Maha Pin séjourner dans la province de Sakhon Nakorn et souhaitait me voir rester avec Maha Joom à Udorn car, selon lui, il n'y avait pas de moines convenables à Udorn. Il pensait également que, étant de la région moi-même et ayant reçu une formation académique, je pourrais participer au travail administratif des moines.

Je lui demandai l'autorisation de partir, au contraire, pratiquer la méditation pour honorer son autorité et sa dignité car les moines de méditation étaient peu nombreux et les vocations dans ce sens très rares, tandis que les moines de formation scolastique et administrative étaient nombreux et ne seraient pas difficiles à trouver. Il m'accorda

³² Voir appendice B.

sa permission en me recommandant de me joindre à Ajahn Maha Pin
et de lui prêter assistance.

9. PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LE VÉNÉRABLE AJAHN MUN

Une fois ces questions réglées, Ajahn Singh guida notre groupe vers le village de Kor, district de Bahn Peur pour que nous puissions présenter nos respects au Vénérable Ajahn Mun qui y séjournait.

Il se trouva que le Vénérable Ajahn Sao³³ était également présent à ce moment-là ; c'est ainsi que j'eus l'occasion de rencontrer les deux Vénérables ajahns et de leur présenter mes respects pour la première fois de ma vie. Ce soir-là, pour marquer cette première rencontre avec nous, Ajahn Mun nous offrit un enseignement sur le Dhamma dans lequel il mit tout son cœur. Il était particulièrement sensible à la présence d'Ajahn Maha Pin. Celui-ci s'était en effet engagé, après avoir entendu les enseignements d'Ajahn Mun et d'Ajahn Singh à Ubon, à revenir pratiquer après ses études académiques à Bangkok. En ce qui me concerne, Ajahn Mun ne savait probablement de moi que ce qu'Ajahn Singh avait bien voulu lui dire.

Ce soir-là, après son discours, Ajahn Mun s'entretint du Dhamma avec nous, de manière moins formelle, puis il conclut en formulant une prédiction sur les nombreuses capacités et qualités d'Ajahn Maha Pin ... et les miennes. Je me sentis terriblement mal à l'aise et gêné : j'étais assis là, au milieu des moines, tout récemment ordonné et de plus parfaitement inconscient de ce qui, en moi, avait pu susciter le moindre intérêt particulier chez Ajahn Mun.

A dire vrai, j'avais commencé à me sentir gêné dès notre arrivée au monastère, en début de soirée – j'ignore si les autres avaient ressenti la même chose. En regardant autour de moi, je m'étais émerveillé de la façon dont vivaient non seulement les moines mais tous les novices et jusqu'aux laïcs se trouvant dans le monastère :

³³ Le Vénérable Ajahn Sao Kantasilo (1860-1942) fut le premier maître du Vénérable Ajahn Mun. Tous deux furent les « pères » du renouveau de la tradition de méditation dans la forêt en Thaïlande.

chacun semblait vaquer efficacement à sa tâche ; comment pouvaient-ils être tous si dignes et disciplinés ? Lorsqu'à cela s'ajoutèrent les prédictions sur Ajahn Maha Pin et moi-même, mon embarras redoubla. Il est probable qu'Ajahn Maha Pin, quant à lui, n'ait pas ressenti les choses ainsi ; il dut simplement faire une rapide introspection pour voir en lui les possibilités qu'Ajahn Mun avait annoncées.

Le lendemain, après déjeuner, Ajahn Singh nous fit prendre la route du village de Nah Seedah où nous passâmes quatre nuits avant de retourner auprès d'Ajahn Mun pour une nuit. Nous repartîmes ensuite pour Udorn et continuâmes notre route vers Sakhon Nakorn, selon les arrangements pris avec le Chao Kana Monton. Cependant, la suite des événements ne nous permit pas de continuer à suivre ses indications : Ajahn Maha Pin tomba malade et se trouva incapable d'assumer les obligations qui lui avaient été confiées. En conséquence, pour cette Retraite des Pluies, Ajahn Singh guida notre groupe de moines vers le monastère de forêt du village de Nong Laht. Cette initiative mécontenta terriblement le Chao Kana Monton, de sorte que nous dûmes envoyer le Vénérable Boon, lequel avait terminé ses études de Dhamma Général, pour qu'il séjourne à Sakhon Nakorn à la place d'Ajahn Maha Pin.

10. SECONDE RETRAITE DES PLUIES À NONG LAHT - 1924

Avant le début de la Retraite des Pluies, je découvris un excellent ami dans le Dhamma en la personne du Vénérable Glom, de la province de Loei. Par deux fois, nous montâmes ensemble à la grotte de Tam Puang, sur la montagne Poo Lek, pour y approfondir notre méditation : quatre nuits la première fois et six nuits la deuxième. Le chef du village, appelé Orn-see (qui devint plus tard l'Officier de Sous-district Khun Prajak puis fut ordonné et mourut moine) s'arrangea pour que quelqu'un monte chaque jour nous offrir de la nourriture. Je n'oublierai jamais sa gentillesse et sa bonne volonté. Ajahn Mun lui-même avait remarqué ce chef intelligent et avisé en tout – depuis sa vivacité d'expression jusqu'à son travail et ses activités sociales en faveur de sa communauté. Il semblait capable de tout gérer parfaitement. En ce qui concerne son aide aux moines, ses talents étaient remarquables car, à la moindre suggestion, il était capable d'organiser efficacement tout ce dont nous pouvions avoir besoin.

Mon compagnon de méditation et moi-même bénéficiâmes donc des quatre éléments qui favorisent la pratique³⁴, ce qui nous permit d'aller plus loin dans nos efforts. Plus nous méditions, plus nous étions reconnaissants au chef du village et aux villageois de leur bonté. Notre repas quotidien consistait en une boule de riz au gluten de la taille d'un bael³⁵ et de poudre de poivron séché. Cela suffisait à nous sustenter pour notre pratique de la méditation, sans effets néfastes. Diminuer la quantité de nourriture journalière lorsque l'on veut augmenter ses efforts de méditation, donne la sensation d'un corps plus léger, facilite l'attention et l'accès au *samadhi*³⁶. Je

³⁴ *Sappaya* : climat, logis, nourriture et nobles compagnons.

³⁵ *Aegle marmeloa* : fruit médicinal à coque dure, de la taille d'une orange.

³⁶ Concentration (voir Glossaire).

méditais avec beaucoup de diligence et ma faculté de concentration s'améliora. J'entraînais mon attention à se maintenir constante, de jour comme de nuit. Je refusais de laisser s'installer la moindre absence qui aurait permis à mon esprit de s'évader vers l'extérieur. Ainsi mon attention s'affermir et s'établit exclusivement dans le corps et l'esprit. J'allais jusqu'à m'assurer de retrouver, au réveil, le même état d'esprit qu'au moment où j'entrais dans le sommeil ; mais il restait parfois encore un peu de distraction au moment du repas.

Approfondir mes efforts me permit d'apprécier d'autant plus la bonté des villageois – comme si l'un était inséparable de l'autre. J'avais une conscience aiguë du fait que, étant moine, mon existence reposait entre leurs mains. Je continuais donc aussi à pratiquer aussi en dédommagement de ma dette et je fis en sorte que, cette fois-là, mes efforts de méditation, compensent totalement mes obligations.

A l'approche de la Retraite des Pluies, nous descendîmes séjourner auprès d'Ajahn Singh, au monastère du village de Nong Lart. En tant que moine nouvellement ordonné, je n'avais que très peu de responsabilités, hormis, bien sûr, celles de veiller aux besoins du doyen des moines³⁷ et de pratiquer consciencieusement la méditation. En cela, le Vénérable Ajahn nous accorda une attention toute spéciale.

Tout au long de la Retraite des Pluies, j'approfondis encore davantage ma méditation, selon les lignes que je m'étais tracées en méditant sur la montagne. J'expérimentais aussi quelques techniques de yoga : c'est ainsi que je réduisis progressivement ma quantité journalière de nourriture en passant de soixante-dix petites boules de riz au gluten jusqu'à trois bouchées, puis remontant progressivement jusqu'à trente bouchées, pour redescendre à cinq. Chaque étape durait trois ou quatre jours et je continuai ainsi tout au long de la Retraite des Pluies, bien qu'il y eût une période plus longue où je mangeai quinze bouchées de nourriture, exclusivement végétarienne, par jour. Déjà très mince de nature, je finis par être si maigre que les villageois s'en aperçurent. Tous ceux qui me voyaient s'inquiétaient à mon sujet, mais j'eus la volonté et la force de poursuivre mes devoirs et ma méditation, comme d'habitude.

³⁷ *Acariya-vat* : ces devoirs constituent une partie de la formation d'un jeune moine (voir Glossaire).

Dès la fin de la Retraite des Pluies, je recommençai à manger de la viande et du poisson, mais comme ils sentaient mauvais à présent ! Nous, êtres humains, consommons la chair des animaux morts et la transformons en chair pour notre propre corps, mais c'est comme voler une chose infecte pour ensuite l'absorber. Il n'est guère surprenant que les *deva* et autres créatures célestes refusent d'approcher les humains – c'est à cause de leur odeur nauséabonde. Pourtant les êtres humains, quant à eux, ne semblent avoir aucune difficulté à embrasser et admirer ces cadavres que nous sommes.

Après la Retraite des Pluies, je remontai sur la montagne, mais cette fois accompagné d'Ajahn Singh lui-même. Au bout de neuf jours, il tomba malade et me demanda de descendre chercher les autres moines de notre groupe. Mais lorsque nous comprîmes qu'il ne serait pas facile de le soigner là-haut, nous descendîmes tous dans la région forestière de Nong Boo-a (aujourd'hui un village).

Ajahn Mun nous fit alors parvenir un message selon lequel il me demandait de le retrouver dans le district de Tah Bor. Je m'inclinai devant ces instructions et pris congé d'Ajahn Singh. Par hasard, je rencontrai Ajahn Mun et Ajahn Sao sur la route. Ils avaient reçu une invitation de Wat Bodhisomphorn, dans la ville de Udorn-thani. C'est à cette époque que « grand-mère »³⁸ Noi (la mère de Phraya Rajanukoon) vint participer à la cérémonie de consécration, pour la pose du mur d'enceinte³⁹ de Wat Bodhisomphorn. Elle y rencontra Ajahn Mun pour la première fois et, en entendant l'un de ses discours, sentit une immense foi naître en elle. Je séjournai là avec Ajahn Mun pendant plusieurs jours, puis nous partîmes tous deux pour Tah Bor.

³⁸ Titre de respect pour une dame âgée.

³⁹ *Sima*.

11. TROISIÈME RETRAITE DES PLUIES À NAH CHANG NAM

Durant cette Retraite des Pluies, en 1925, je résidais près du village de Nah Chang Nam, non loin de Tah Bor où se trouvait Ajahn Mun. Ajahn Oon et moi faisons consciencieusement l'effort d'aller régulièrement le voir et écouter ses enseignements sur le Dhamma. Lors de cette retraite, je me trouvais à nouveau sans aucune responsabilité, en dehors de ma pratique de la méditation ; j'avais délégué toutes les autres tâches – comme l'accueil des visiteurs, par exemple – à Ajahn Oon. Il avait autrefois été professeur puis moine dans le *Maha-nikaya* pendant neuf ans mais n'avait été transféré dans le *Dhammayut Nikaya*⁴⁰ que tout récemment.

Durant cette Retraite des Pluies se produisit un triste événement concernant Ajahn Tah. C'était l'un des plus anciens moines et je ne crois pas me tromper en disant qu'il était également le tout premier disciple d'Ajahn Mun. Il était ordonné depuis seize ou dix-sept ans. Il avait d'abord fait des études à Bangkok mais sans pouvoir les terminer. Ayant entendu le Vénérable Choa Khun Phra Upāli (Chan Siricando) porter fréquemment aux nues Ajahn Mun, il s'était décidé à quitter Bangkok pour le suivre.

Cette année là, Ajahn Tah alla avec Ajahn Khan passer la Retraite des Pluies dans la grotte de Pah Bing, dans la province de Loei. Mais là, son comportement devint très étrange⁴¹ et il finit par s'enfuir, au milieu de la retraite, pour aller voir Ajahn Mun. Il lui raconta qu'il avait commis la pire des entorses à la discipline monastique⁴². Sa détresse était si intense qu'il lui semblait que son vêtement était en feu. Lorsqu'une enquête approfondie fut menée sur les circonstances

⁴⁰ En passant d'une secte à l'autre, le compte des années d'ancienneté repart de zéro.

⁴¹ *Sanna-vipallasa* : dérangement illusoire.

⁴² *Parajika* : signifiant qu'il devrait être défroqué.

et les événements en question, il apparut que tout était absolument faux. Seuls ses doutes exagérés et ses angoisses à propos d'incidents anodins l'avaient propulsé dans ce tourbillon de panique.

L'une des angoisses d'Ajahn Tah se rapportait à un fait déjà ancien, alors qu'il était allé approfondir sa méditation près du village de Pone Sawang. Son *samadhi* s'était affermi et lui avait apporté une grande clarté d'esprit. Quelle que soit la question du Dhamma qu'il évoquât, la réponse lui parvenait, lumineuse, et son cœur et son esprit convergeaient vers la concentration parfaite. Il en vint à croire qu'il avait atteint « le but de la vie sainte »⁴³ et c'est ce qu'il annonça plus tard, au milieu d'une assemblée de moines. Mais lorsque, par la suite, cette clarté d'esprit diminua, il comprit qu'il s'était vanté d'avoir atteint des états supranormaux et avait donc ainsi enfreint la règle des moines de la pire manière.

On lui expliqua qu'il n'était pas réellement coupable, puisqu'il avait proclamé cela par erreur de déduction et d'interprétation mais il ne voulut rien entendre. Il souffrait d'une angoisse doublée de culpabilité depuis de nombreuses années et, au cours de cette Retraite des Pluies, cela lui devint intolérable. Il en conclut qu'il ne lui restait plus qu'à quitter l'habit de moine. Ajahn Mun ne parvint pas à l'apaiser et le laissa donc partir, en l'adressant à Ajahn Sao. Malheureusement, l'année suivante, Ajahn Sao ne put plus le retenir et le résultat fut qu'Ajahn Tah quitta effectivement l'habit. Après quoi, il disparut dans la nature et nul n'entendit plus jamais parler de lui.

Etre témoin de tout cela me chavira le cœur ; j'étais triste et démoralisé. Je me disais que si un moine aussi âgé, aussi avancé dans la méditation, pouvait basculer mentalement, qu'advierait-il de moi ? Que pouvais-je faire pour éviter ce type de déséquilibre ? Ces pensées m'angoissèrent tant et si bien que j'en parlai à Ajahn Mun, lequel me répondit : « Très bien ! Fais attention à toi. Ne reste pas trop loin d'un maître sage et compétent et, si quelque chose se produit, cours lui en parler et le consulter. »

Après la Retraite des Pluies, Ajahn Mun et son groupe s'engagèrent sur la route qui menait à Sakhon Nakorn.

⁴³ C'est-à-dire qu'il prétendit à l'Eveil.

11.1 Retour au pays pour soutenir ma famille

J'avais beaucoup pensé à ma mère et je décidai de rentrer à la maison pour la soutenir. Je crois y être parvenu car je lui recommandai d'observer les Huit Préceptes et de se vêtir de blanc. A cette occasion, ma tante, mon oncle et mon frère aîné furent également enflammés par la foi et prirent la ferme décision de maintenir les Huit Préceptes et de porter du blanc. Cet élan fut encore plus fort chez mon frère aîné, au point qu'il quitta sa femme et son fils, âgé de quelques mois à peine, pour se faire ordonner moine. Je leur recommandai de quitter leur village et de suivre les moines les plus anciens, de façon à rencontrer d'autres compagnons de Dhamma et recevoir l'enseignement de plusieurs maîtres de méditation différents. Je les suivis plus tard, accompagné de mon frère et de mon oncle, et nous les rattrapâmes au village de Plah Lo, district de Phannah Nikom, où Ajahn Singh avait passé la Retraite des Pluies. Il prit la tête de notre groupe, qu'il conduisit près du village d'Ahgaht Amnoy, où nous nous installâmes temporairement. Peu de temps après, Ajahn Mun se joignit à nous et il me demanda de le suivre au village de Sahn Pong où nous préparerions un camp.

Vivre au contact des moines les plus anciens était excellent pour moi. Cela oblige à être sans cesse vigilant et pleinement présent. Un jour, le novice qui veillait sur Ajahn Mun s'absenta et je le remplaçai. Une de ses responsabilités consistait à dormir sur la véranda de la hutte d' Ajahn Mun. Celui-ci se réveillait généralement à trois heures du matin, heure à laquelle il commençait à méditer. Dès son réveil, il tendait la main vers une boîte d'allumettes pour allumer une bougie. J'entendais ce léger bruit de frottement et, très vite, je me sentis obligé de me lever chaque matin avant lui, de façon à être assez rapide pour l'assister dans ce rituel, ce que je fis plusieurs nuits d'affilée jusqu'à ce qu' Ajahn Mun, qui commençait à trouver cela inhabituel, me demandât : « Vénérable Tate, ne dormez-vous donc jamais ? » A quoi je répliquai : « Si, bien sûr ! »

Malheureusement, le climat de Sahn Pong ne semblait pas me convenir. Bien que jouissant toujours d'un bon appétit, je manquais d'énergie et mon corps était comme courbatu, source perpétuelle de douleurs. Par contre, mes efforts de méditation ne diminuaient en rien. Après le repas, j'allais dans la jungle à la recherche d'un coin isolé où

je développais le calme, dans la solitude, pour le reste de la journée. Le soir, je méditais en marchant, puis j'allais assister à l'enseignement d'Ajahn Mun sur le Dhamma, qui durait de vingt heures à vingt-deux heures. Si les moines étaient nombreux, ce discours pouvait durer jusqu'à minuit ou deux heures du matin. Ajahn Mun tenait à maintenir cette technique d'enseignement et d'entraînement, et son cercle de disciples dévoués était continuellement inspiré et plein de zèle dans sa pratique de la méditation.

Lorsqu'Ajahn Mun quitta ce lieu, Ajahn Sao prit sa suite pendant trois ans. J'appris plus tard que de nombreux moines qui avaient séjourné là-bas étaient morts. Quant à Ajahn Bhoo-mee, il y « mourut » mais pour ressusciter⁴⁴ ensuite.

⁴⁴ Il avait en fait cessé de respirer pendant un long moment avant de revenir à lui.

12. QUATRIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1926

Dans un cimetière au nord du district d'Ahgaht Amnoy

A l'approche de la Retraite des Pluies de 1926, je retournai au district d'Ahgaht Amnoy et m'installai juste au nord de la ville, sur un terrain de crémation⁴⁵, tandis qu'Ajahn Singh séjournait au sud de cette même ville. Mon frère aîné, mon oncle, ma mère et ma tante, ainsi qu'une nonne du village de Pon Sawang, m'accompagnaient. J'étais le seul moine du groupe bien qu'il y eût avec nous un novice du nom de Chuen, originaire de Tah Bor. Mon oncle mourut juste avant la retraite et nous nous retrouvâmes six.

Une épidémie de variole se déclara alors dans la ville. Presque toute la population s'enfuit vers les champs et les forêts environnantes pour échapper à la contamination, jusqu'aux moines résidents du monastère local, ce qui ne laissait pratiquement personne pour nous offrir de quoi nous nourrir. Il est vrai que c'était la première fois que les habitants d'Ahgaht Amnoy vivaient une épidémie de variole.

Dans cette ville de plus de mille foyers au départ, seules cinq personnes avaient contracté la variole. Mais, pour éviter d'être mises à l'index, elles se comportèrent comme si de rien n'était et, lorsqu'elles furent repérées, la maladie s'était déjà bien propagée. La procédure, pour les personnes présentant les symptômes de la maladie, consistait à les envoyer dans la forêt. Là, elles étaient mises en quarantaine dans une petite hutte de bambou construite à leur intention, et on leur faisait parvenir de la nourriture.

Ce fut vraiment une chance qu'Ajahn Singh connût bien les plantes de la forêt. Il put ainsi utiliser certaines plantes médicinales pour traiter la maladie et éviter que les citadins n'isolent leurs malades

⁴⁵ Terrain dans la jungle, à l'extérieur de la ville, réservé à la crémation du corps des défunts. Lieu craint des habitants mais apprécié des moines de forêt pour la solitude qu'ils y trouvent.

dans la jungle. Il y eut, finalement, grâce à lui, très peu de morts et, dès que la nouvelle parvint aux autorités, tout le monde put être vacciné.

Nous eûmes aussi beaucoup de chance car les habitants de cette ville avaient un profond respect pour les moines de méditation. Ainsi, même lorsque la ville fut complètement abandonnée, certaines personnes revenaient furtivement, à quatre ou cinq heures du matin, pour faire cuire du riz. Lorsque nous quêtions notre nourriture, elles venaient nous offrir ce riz puis s'enfuyaient à nouveau vers la forêt.

Les gens d'Ahgaht Amnoy avaient plus peur de la variole que des tigres de la jungle environnante ! Ils ne s'adressaient même plus la parole entre eux. Je leur demandai quand ils allaient recommencer à se parler et ils répondirent que ce ne serait pas avant longtemps, après la Retraite des Pluies, en janvier ou février.

Je voudrais profiter de l'occasion qui m'est donnée ici pour exprimer mes sincères remerciements et mon estime aux habitants d'Ahgaht Amnoy pour leur générosité.

Un tel mérite, une telle bonté vont bien au-delà de cette vie ; ils sont un véritable refuge pour les gens qui souffrent dans ce monde et dans l'autre. Si, lorsque nous souffrons, nous ne pouvons nous appuyer sur la vertu et les bonnes actions passées, sur quoi le ferons-nous ?

Au cours de cette Retraite des Pluies, j'allais souvent écouter les enseignements d'Ajahn Singh sur le Dhamma. Cela signifiait qu'il me fallait traverser toute la ville d'Ahgaht Amnoy et faire encore trois kilomètres. (La ville était déserte et il n'y avait pas même un chien en vue). Un soir, Ajahn Singh m'accorda un entretien qui me perturba profondément. Peut-être en fit-il toute une affaire pour me secouer ou peut-être ne me comprenait-il pas ? Difficile à dire. Il déclara que j'étais obstiné de caractère, incapable de souplesse, têtu, et que je refusais d'accepter les autres. Tandis qu'il s'exprimait ainsi, je me concentrai pour observer ce que je ressentais dans mon cœur et dans mon esprit.

J'éprouvais un réel respect et une considération infinie pour Ajahn Singh et j'étais donc prêt à recevoir ses enseignements et ses remarques. Mais pourquoi disait-il cela de moi ? Il y avait certainement du vrai là-dedans comme, par exemple, ma résistance à

accepter les autres. J'avais toujours été ainsi, acceptant difficilement tout ce qui pouvait paraître illogique ou déraisonnable. De la même manière, je mettais scrupuleusement à l'épreuve mes propres opinions et, si elles n'étaient pas suffisamment fondées, rien n'aurait pu me les faire adopter. J'étais ainsi fait. (Je développerai davantage ce trait de caractère plus loin.)

J'étais assis là, à écouter les réprimandes d'Ajahn Singh et à examiner mon état d'esprit lorsque, brusquement, s'éveilla en moi une grande audace comme si, pour éteindre le feu, on avait jeté du combustible dessus. Sur la route du retour au monastère, j'avais l'impression de voler tant je me sentais léger, l'esprit totalement axé sur un point. Je me dis :

« J'ai atteint aujourd'hui un stade dans ma pratique de la méditation, et pourtant je suis incapable d'identifier les défauts qui sont bien là, présents, dans mon propre cœur et dans mon propre esprit, tandis qu'une tierce personne n'a qu'à me regarder pour les voir. C'est vraiment humiliant. Ajahn Singh est un être humain, né d'une mère et d'un père, nourri du lait de sa mère, puis sevré et nourri à la cuiller, tout comme moi, et pourtant il peut percevoir mes défauts mieux que je ne le peux moi-même. Eh bien, en ce jour, si je suis incapable de découvrir mes propres défauts, je peux aussi bien mourir. »

Ce soir-là, je redoublai d'efforts dans ma méditation mais rien de spécial ne se produisit. Par contre, je repensai aux déclarations d'Ajahn Singh et à la façon dont il les avait formulées dans son entretien avec moi et j'en conclus :

« Même si je ne suis pas comme il semble le croire, je ne peux que continuer à me purifier car, en fin de compte, nul ne peut mieux que moi-même savoir où j'en suis ».

Ainsi mon cœur et mon esprit retrouvèrent la sérénité.

Mes efforts intensifs finirent par perturber les « humeurs »⁴⁶ de mon corps et j'éprouvai le besoin de m'allonger et de me reposer. Mais il me fut impossible de m'endormir car, à chaque fois que je m'assoupissais, je faisais l'expérience de ce que l'on appelle communément un *pee-um*. Tout le monde connaît ce phénomène⁴⁷, il n'est donc pas nécessaire de le décrire longuement ici. La question

⁴⁶ *Dhatu-taht* : voir Glossaire.

importante était plutôt : le pee, ou esprit du *pee-um*, existe-t-il réellement ? Cette nuit-là, j'eus l'occasion d'explorer la vérité de nombreuses manières.

Au début, ce fut comme si une immense forme noire s'approchait puis s'asseyait sur ma poitrine jusqu'à m'empêcher de respirer. Mon cœur et mon esprit faillirent lâcher dans la lutte que je menais pour reprendre conscience. Certaines personnes affirment que l'esprit de toutes les créatures que nous avons tuées réside dans nos pouces, de sorte que poser ses mains sur sa poitrine en dormant permet aux esprits de sortir et de nous étouffer. Je retirai donc mes bras de ma poitrine et les plaçai le long de mon corps. Mais la sensation d'étouffement reprit : « Mais que se passe-t-il donc ? Serait-ce parce que je dors sur le dos ? » Je me tournai sur le côté pour voir ce qui se passerait, mais la sensation réapparut, si violente cette fois, que je crus que j'allais étouffer et mourir.

Je me concentrai alors sur la condition de ceux qui sont sur le point de mourir : au début, je dirigeai mon attention de sorte qu'elle reste très consciente de l'esprit, l'observant d'instant en instant pour découvrir ce qui se produit au moment de la mort. Mon attention resta fixée au niveau du cœur, jusqu'au dernier moment, lorsqu'il ne resta plus qu'un mince filet d'attention. J'avais le sentiment que lâcher cet infime degré de présence d'esprit signifierait la mort.

C'est alors que se posa la question de savoir si je devais lâcher et permettre à la mort de s'installer. Il me semblait que mon cœur et mon esprit étaient en état de pureté et que, s'il me fallait lâcher, je ne perdrais rien. Mais un sentiment subtil demeurait. En restant en vie, je pourrais continuer à faire du bien autour de moi, tandis que si tout devait s'achever ici avec ma mort, ce ne pourrait être qu'à mon seul bénéfice. De plus, les gens ignoreraient tout des circonstances et des causes de cette mort. Dans ce cas, mieux valait ne pas me laisser mourir. Je fis donc l'effort de remuer les mains et les pieds jusqu'à reprendre conscience.

La deuxième fois que cela se produisit, je ne perçus pas la forme d'un corps, mais plutôt une énorme masse sombre qui se dressait au-

⁴⁷ *Pee* (thaï) signifie « fantôme » ou « esprit ». Il en existe de nombreuses variétés. Le *pee-um* se manifeste comme une sensation d'étouffement ou une espèce de cauchemar, comme si un fantôme était assis sur la poitrine.

dessus de moi. J'étais désormais bien certain qu'il ne s'agissait pas d'un fantôme. La cause semblait plutôt liée aux « vents élémentaires » qui se lèvent. Après avoir essayé de bouger les mains et les pieds, tout rentra dans l'ordre.

Lorsque la sensation apparut une troisième fois, elle fut moins intense, ressemblant davantage à un état d'assoupissement et je me décidai à me lever. A tous mes lecteurs qui se trouveraient dans cette situation, je demanderais de bien observer l'état dans lequel ils se trouvent en reprenant conscience : éprouvent-ils une lourdeur à la tête et une grande lassitude ? A ce moment-là, s'ils ne prennent pas de remède pour contrebalancer ces « vents » avant de se rendormir, ceux-ci reviendront. En ce qui me concerne, j'ai constaté que l'unique et meilleur remède consiste à respirer des cristaux de borneol⁴⁸.

12.1. Formule pour dormir ou ne pas dormir

A cette même époque, j'essayai de découvrir et de comprendre la situation de l'état de sommeil. D'une manière générale, nous ne sommes jamais conscients du moment exact où nous nous endormons : ce n'est qu'au réveil que nous savons que nous avons dormi.

Avant l'endormissement, on peut ressentir un état de fatigue, une faiblesse et une torpeur du corps et de l'esprit ; l'enchaînement du processus de la pensée devient plus bref. Finalement, toute conscience des objets-pensées se relâche et nous entrons rapidement dans ce que l'on appelle « sommeil ».

Lorsque nous concentrons notre attention sur l'instant qui précède immédiatement le sommeil, nous découvrons qu'il ne reste qu'un mince filet de conscience sur lequel il est presque impossible de se concentrer, tandis que tout objet du mental a disparu. Seule la plus subtile attention permet de suivre et d'observer l'état d'esprit qui s'éveille alors, comme lorsque l'esprit tombe dans *bhavanga*⁴⁹. Si, à ce

⁴⁸ *Pogostemon patchouli* : à partir duquel sont préparés les sels à l'odeur de cristaux de camphre.

⁴⁹ Etat subconscient : voir Glossaire.

moment-là, nous ne voulons pas laisser le sommeil s'installer, il suffit de faire l'effort d'évoquer un simple objet mental ou émotionnel auquel on pourra s'attacher, pour redémarrer le processus de la pensée. Automatiquement, l'esprit sera clair et rafraîchi, libre de toute fatigue et de toute torpeur. On gagne ainsi l'équivalent de quatre à cinq heures de sommeil.

D'un autre côté, si vous souhaitez dormir, il suffit de lâcher cette ultime trace d'attention et le sommeil arrivera aisément et agréablement. Ceci est également bénéfique car, si vous avez vraiment établi et concentré votre attention, comme je vous l'ai expliqué, vous ne dormirez que cinq à dix minutes, ce qui évite toute perte de temps.

Si, plutôt que dormir, vous souhaitez simplement vous reposer de corps et d'esprit, cherchez un lieu calme, isolé (vous pouvez aussi être entouré de gens). Allongez-vous, étirez-vous, détendez-vous à votre aise, relâchant toute tension dans votre corps. Puis, dans cet état de lâcher-prise, posez votre esprit sur un objet unique et permettez-lui d'évoluer seul, dans le vide, pendant quelques instants. En vous levant, vous vous sentirez en tous points comme si vous aviez dormi quatre ou cinq heures.

Examinons le mot « sommeil ». En vérité, l'esprit ne dort pas ; c'est plutôt le corps qui, n'ayant pas de mouvements à faire, se repose. Même de ceux qui atteignent l'état élevé de méditation appelé « réalisation de la cessation »⁵⁰, on ne peut dire qu'ils aient pénétré dans l'état de sommeil. C'est vraiment l'état dans lequel le méditant surveille le cœur et l'esprit avec attention pour le focaliser sur un unique objet mental. Cet objet devient progressivement plus raffiné – de même que l'attention et l'esprit – jusqu'à ce que tout sentiment et toute pensée cessent complètement par la force de la pratique avancée du méditant. L'attention n'ayant plus rien à faire, elle peut disparaître complètement. Même si la respiration continue, elle devient si fine et si subtile qu'il est difficile d'être sûr que la personne respire. En fait, cette respiration existe mais ne se manifeste pas au niveau du nez. On peut la comparer à une brise légère qui ne serait pas perceptible dans le mouvement ou le bruissement des feuilles, et pourtant, nul ne peut dire qu'il n'y a pas d'air sans quoi toutes les créatures vivantes de ce monde mourraient.

⁵⁰ *Nirodhasamapatti* : voir Glossaire.

Le Bouddha a appelé cela « accéder à la réalisation de la cessation » car, à ce moment-là, le système nerveux des six portes des sens⁵¹ est déconnecté – mais pas comme dans l'état de sommeil où quelque chose peut très bien s'imposer aux sens au point de réveiller le dormeur. La complète réalisation de la cessation nécessite beaucoup de pratique et de préparation au niveau du cœur et de l'esprit. Des choses extraordinaires⁵² peuvent alors se produire. Par exemple, il est impossible de blesser quelqu'un qui est dans cet état ; si on voulait le brûler, le feu ne le toucherait pas. Par contre, dans l'état de *nirvana*, le corps peut se désintégrer tout à fait.

Le méditant peut sortir de l'état de réalisation de la cessation par la force d'une détermination anticipée⁵³. Le moment venu, le souffle sera à nouveau perceptible, d'abord doucement puis de plus en plus fort jusqu'au retour de toutes les fonctions du corps à leur état normal.

La réalisation de la cessation n'est pas le *nirvana* mais un état d'absorption⁵⁴. En effet, il y manque la sagesse de la vision juste⁵⁵ qui permet d'aller à la racine des causes des « souillures » comme celles que l'on trouve dans la sphère des sens et la sphère matérielle⁵⁶. C'est le terrain qui permet la compréhension de la connaissance intuitive et la réalisation de la Voie. Toutes les formes d'absorption ne sont que des instruments qui nous soutiennent et nous encouragent pour nous faciliter le chemin et nous donner un regain d'énergie.

Ainsi, avant de quitter son corps, le Bouddha pénétra de plus en plus avant dans les différents niveaux d'absorption. Puis il retourna à la quatrième absorption qui est la base la vision pénétrante et, de là,

⁵¹ *Ayatana* : les yeux, les oreilles, la langue, le corps (sens du toucher) et les « portes » de l'esprit.

⁵² Pouvoirs psychiques, par exemple.

⁵³ Avant d'entrer dans cet état, on décide d'en sortir au bout d'un certain laps de temps.

⁵⁴ *Jhana* : totale concentration sur un objet unique.

⁵⁵ *Pañña-sammaditthi* : sagesse doublée d'une compréhension claire et globale de la réalité telle qu'elle est.

⁵⁶ Les obscurcissements de l'esprit — l'avidité, l'aversion et les concepts erronés — se manifestent à tous les niveaux de l'existence et, notamment, sur ces deux plans de la cosmologie bouddhiste : le *Kama-bhava* et le *Rupa-bhava*.

entra dans le *nirvana* – entre la sphère des sens et la sphère matérielle, car telle est la base de la libération, le Dhamma supra-mondain.

La question que l'on peut se poser maintenant est la suivante : « Pourquoi ce vieux moine nous parle-t-il si longuement de la réalisation de la cessation, du *nirvana* et des états d'absorption ? A-t-il lui-même atteint et réalisé de tels états ? » Les sceptiques peuvent se dire : « Ne s'agit-il pas là d'un vantard qui déclare avoir atteint des états supérieurs ? »

En vérité, celui qui atteint la cessation de toute perception et sensation, ou la Voie, les Fruits et le *nirvana*, ou encore l'absorption de la réalisation de la cessation, ne peut dire : « J'ai atteint, pénétré ou résidé dans tel ou tel état ». Il existe simplement une capacité à utiliser les moyens qui permettent de s'en approcher et de s'y rattacher. Au moment où le méditant est sur le point de pénétrer dans un tel état, toute idée ou supposition à propos d'un « je » l'arrêterait immédiatement. S'il n'en était pas ainsi, n'importe où, n'importe qui, d'un certain niveau d'intelligence et de connaissance des Enseignements et de la Discipline, pourrait atteindre la Voie, les Fruits et le *nirvana*, jusqu'à l'absorption de la réalisation de la cessation. Toute la ville, tout le pays, pourrait en faire autant !

Au moment de réaliser de tels états, il n'y a plus aucune possibilité de se faire de telles idées ni de les formuler. Ce n'est qu'après avoir transcendé ces conditions que l'on peut se souvenir et, systématiquement, passer en revue ces états et leur développement. Après avoir bien compris tout ce mécanisme, on devient capable de formuler et d'exposer tous les aspects de ces états.

Il n'est pas toujours nécessaire, pour la personne qui explique ces choses-là, d'avoir elle-même atteint ces degrés. Lorsque les Enseignements ont été exposés et leur signification essentielle établie, on doit les expliquer au mieux de sa propre compréhension. Certains le feront bien et d'autres mal. S'il n'en était pas ainsi, comment les enseignements du Bouddha auraient-ils pu perdurer jusqu'à nos jours ?

Bien que ceux qui écoutent attentivement les mêmes enseignements soient nombreux, chacun les comprendra différemment en fonction de son propre regard. Mieux encore : les méditants qui ont atteint le même niveau, en utilisant la même technique constatent que leurs

possibilités personnelles sont très différentes. C'est pourquoi le Dhamma que l'on découvre par soi-même et pour soi-même est aussi merveilleux – et c'est aussi pourquoi il est si difficile à atteindre. Alors pourquoi blâmer et condamner ?⁵⁷

Veuillez excuser cette digression dans les sphères inférieures. Retournons à présent à mon autobiographie.

Avec la fin de la Retraite des Pluies, Ajahn Singh conduisit notre groupe au village de Sahm Pong, où nous avions l'habitude de nous réunir, pour présenter nos respects à Ajahn Mun. Sur le chemin, je racontai à Ajahn Singh toutes mes récentes expériences et pensées concernant le *pee-um* et le sommeil. Il n'émit aucune réponse, gardant un silence total. Pourtant, en arrivant, il s'empressa de tout raconter à Ajahn Mun. J'étais alors assis à quelque distance, ce qui fait que je ne sais pas exactement ce qu'il dit de mes expériences car je n'entendais pas. Je pense que tout cela fut probablement considéré comme sans conséquence ni intérêt particulier, n'étant pas directement lié à la pratique du Noble Sentier. Il ne le développa donc pas davantage, comme il aurait pu le faire pour un autre sujet.

Près de cent moines et novices se réunirent pour présenter leurs respects aux Vénérables Anciens et aux Ajahns âgés et cela fut considéré comme un grand événement pour l'époque. Lorsque tout fut fini, Ajahn Mun me demanda, ainsi qu'à un autre moine et à un novice, de l'accompagner au village de Kah Non Daeng. C'était là qu' Ajahn Oon, Ajahn Goo et Ajahn Fan avaient passé leur Retraite des Pluies. Nous y restâmes trois jours et Ajahn Mun raconta au groupe mes expériences concernant le dormir et le non-dormir. Tout le monde garda le silence, sans faire de commentaires, ce qui était d'autant plus surprenant de la part d' Ajahn Oon car il avait abordé cette question avec moi à une époque où j'étais encore incapable d'y parvenir.

Tout le temps qu' Ajahn Mun resta au monastère de la forêt de Sahm Pong, il donna des entretiens quotidiens sur le Dhamma. Si quelqu'un se sentait découragé, inquiet ou bien malade, il exprimait la pensée suivante dans son discours : « Donc, vous ne souffrez pas de la

⁵⁷ Il s'agit là d'une forme traditionnelle de politesse et d'humilité réclamant l'indulgence du lecteur pour avoir parlé du *Nirvana* comme s'il prétendait l'avoir lui-même atteint.

peur de mourir mais du désir de mourir plusieurs fois » – voulant dire par là que, si l'on continue à méditer avec force, persévérance et détermination, la purification du cœur et de l'esprit mettra fin à la peur de la mort.

Après le départ d'Ajahn Mun, il ne resta personne au monastère pour continuer à donner des entretiens sur le Dhamma. La force d'âme et le moral de ses disciples faiblirent et plus personne ne se sentit capable de continuer à vivre dans ce monastère. L'air y était particulièrement inhospitalier et la fièvre de la malaria sévissait. Tous ceux dont la constitution était fragile tombaient malades. C'est ainsi que toute la communauté des moines résidents finit par nous suivre, disant qu'ils ne pouvaient plus vivre dans ce monastère dont l'air était si lourd et oppressant qu'ils se sentaient continuellement dans un état de torpeur et de léthargie.

Lorsque ce groupe de moines nous rattrapa, Ajahn Mun fit une remarque à propos du fait que nous devons nous espacer davantage dans notre recherche de lieux de solitude, de façon à propager le Dhamma toujours plus loin. Il ajouta que nous avons déjà bien sillonné les trois ou quatre provinces de cette région – Sakhon Nakorn, Udorn-thani, Nongkai et Loei. Puis il nous demanda notre avis quant à la prochaine province vers laquelle nous pourrions nous diriger. La majorité était en faveur de la province d'Ubon, mais Ajahn Mun n'était pas satisfait de cette suggestion car on n'y trouvait pas facilement la jungle, les montagnes ou les cavernes propices à la pratique. Cependant, si telle était la volonté de la majorité, il ne s'y opposerait pas. Parvenus à cette décision, nous nous préparâmes à partir en petits groupes.

Comme je devais raccompagner ma mère chez elle, il me fut impossible de partir avec le groupe d'Ajahn Mun. C'est lors de ce voyage qu'Ajahn Mun et son groupe rencontrèrent de graves difficultés, dont les résultats furent à la fois bons et mauvais.

Le bon côté fut que le nombre de monastères de forêt pour les moines de méditation se multiplia tandis que, jusqu'alors, ils étaient totalement inexistantes. Ce fut la première fois que des moines de forêt s'installèrent de façon permanente dans la province d'Ubon. A partir de là, le mouvement ne fit que se développer jusqu'à ce jour où l'on peut trouver des monastères avec des moines *Dhammayut* dans pratiquement chaque district.

L'aspect négatif fut la détérioration de la qualité de la pratique des moines. En fait, ce déclin fut sans précédent cette fois⁵⁸ ... au point qu'Ajahn Mun dut, finalement, quitter la communauté de là-bas et partir pour la province de Chiangmai.

⁵⁸ Ces points de suspension sont dans l'original, signifiant probablement qu'il vaut mieux ne pas s'étendre sur ce point.

13. CINQUIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1927

Retour à Nah Chang Nam

Pour la seconde fois, je partis passer la Retraite des Pluies au village de Nah Chang Nam, tandis que mon frère aîné retournait à Nah Seedah avec notre père. Après la retraite, j'allai chercher mon frère et le menai à la grotte de Phra Nah Phak Hork où nous approfondîmes notre pratique de la méditation. Peu de temps après, mon frère retourna auprès d'Ajahn Sao – qui avait passé la Retraite des Pluies dans la province de Nakorn Panom – et se fit ordonner moine au monastère Wat Sri Thep.

14. SIXIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1928

A la grotte de Phra Nah Phak Hork

J'allai chercher mon père pour qu'il séjourne avec moi dans la grotte. C'était la première fois, depuis onze ans qu'il portait la robe blanche⁵⁹, que je lui proposais de passer la Retraite des Pluies avec moi – sans compter que je n'avais jamais passé une saison des pluies aussi près de mon village natal. Ce fut une grande chance car j'eus ainsi l'occasion d'aider mon père sur la voie de la pratique du Dhamma. Il approfondit sa méditation au mieux de ses capacités et parvint à obtenir d'excellents résultats, au point d'admettre que, pour la première fois de sa vie, il avait enfin commencé à sentir le parfum du Dhamma en profondeur. Il restait assis en méditation jusqu'à trois ou quatre heures d'affilée ; quant à moi, j'étais enchanté de pouvoir accomplir mon vœu en lui apportant aide et assistance dans ce domaine.

Pourtant, lorsqu'une situation est mûre et que l'heure a sonné, des événements fâcheux peuvent survenir – c'est ainsi que mon père tomba malade. Ses enfants et petits-enfants envisagèrent aussitôt l'aspect négatif de la situation : s'il avait très mal la nuit, qui prendrait soin de lui ? N'étions-nous pas seuls tous les deux, père et fils, là-haut dans la grotte ? Ils vinrent donc le chercher et le transportèrent jusqu'au village pour pouvoir veiller sur lui. Mon père refusa de retourner au monastère du village, préférant être installé dans sa hutte, au milieu des champs de riz. Je descendais souvent le voir pour l'encourager à diriger sans cesse son attention vers le Dhamma.

Cette année-là se produisit un véritable miracle lié à la présence de mon père. Dans toute la région, les plants de riz étaient en très

⁵⁹ Laïc qui mène une vie errante en respectant les Huit Préceptes. Il porte des vêtements blancs au lieu de la robe orange du moine ou du novice. Voir appendice A.

mauvais état : malgré des chutes de pluie relativement bonnes, les tiges avaient viré au rougeâtre ... à l'unique exception du lopin de terre qui entourait la hutte de mon père, où les jeunes pousses étaient luxuriantes. La chose était si remarquable que les gens du village commencèrent à murmurer que « le père à la robe blanche » ne finirait pas l'année⁶⁰, et c'est effectivement ce qui arriva.

Ce jour-là, j'étais allé voir mon père pour lui parler du Dhamma et lui proposer de nouvelles techniques de méditation et d'investigation, ce dont il parut très content. Il semblait fort et vigoureux et, le soir, je le quittai pour remonter à la grotte. Il s'éteignit dans le courant de la nuit, en toute conscience et l'esprit en paix, jusqu'à son dernier souffle. On vint me prévenir à l'aube et j'organisai les rites de funérailles et de crémation le jour même. Il mourut en août 1928, à l'âge de soixante-dix-sept ans, après avoir porté la robe blanche pendant onze ans.

J'avais vécu seul dans la grotte, avant que mon père m'y rejoigne et, après sa mort, je m'y retrouvai tout seul. Il est rare d'avoir l'occasion de vivre ce type de solitude et, au fond de mon cœur, je m'engageai à en tirer parti au maximum. Je me dis : « De même que l'on offre des fleurs en hommage au Bouddha, que ma vie, que la chair et le sang de ce corps, que les tâches et les devoirs que j'accomplis, que tout se transforme en une offrande et une *puja* au Triple Joyau ».

Ainsi résolu, je m'appliquai à intensifier ma pratique de la méditation avec force et détermination. J'établis fermement mon attention sur le cœur, ne permettant à aucune pensée ou image de se tourner vers l'extérieur. Tout devait rester entièrement délimité par un calme et une tranquillité intérieurs, de jour comme de nuit. L'attention présente au moment de l'endormissement devait être la même qu'au réveil. Il m'arrivait parfois, bien que je fusse endormi et conscient de l'être, de me trouver dans l'impossibilité de me lever. Il me fallait faire un effort pour bouger mon corps et revenir ainsi à la conscience éveillée. Je comprenais les choses ainsi : le cœur et l'esprit paisibles et parfaitement attentifs ne permettaient pas aux pensées de s'enfuir vers l'extérieur, ils seraient donc en mesure, à l'avenir, de transcender toute souffrance. Je croyais que la sagesse ne servait qu'à purger les

⁶⁰ Croyance populaire selon laquelle toute abondance soudaine ou extraordinaire est signe d'une mort prochaine.

erremments du cœur et de l'esprit et à les ramener à un état de paix. En conséquence, je n'essayai pas d'utiliser le discernement pour travailler à l'investigation des impressions du corps et des sens et, de ce fait, je ne pus parvenir à une compréhension du corps et de l'esprit. Ces deux-là sont liés et interdépendants et, à chaque fois qu'un objet, matériel ou mental entre en contact avec l'un d'eux, de quelque manière que ce soit, cela entraîne inévitablement une perturbation. L'esprit paisible est alors secoué et agité sous l'effet des *kilesa*.

Je m'appliquai à la méditation en marchant jusqu'à ce que mes pieds soient en sang. Ensuite, je fus terrassé par une fièvre qui persista tout au long de la Retraite des Pluies mais rien ne pouvait arrêter mes efforts de méditation. J'avais lu les récits de moines du temps jadis qui avaient médité en marchant jusqu'à ce que leurs pieds soient pleins de crevasses et « se cassent ». J'avais trouvé cela difficile à croire, supposant que le verbe « casser » avait été utilisé pour indiquer que le pied avait malencontreusement cogné un objet dur, causant une contusion. Mais quand on marche avec circonspection sur un sentier de méditation plat et lisse, contre quoi pourrait-on se cogner ? En fait, on emploie le même mot pāli pour traduire à la fois « cassé » et « transpercé » ou « perforé ».

On dit qu'un moine est malade (ou qu'il a la fièvre) pour les raisons suivantes : son *kamma*, la saison, des désordres biliaries, un choc avec des objets extérieurs, ou suite à ses efforts de méditation. C'est en me souvenant de cela que je compris que mes efforts de méditation, accomplis avec tant d'énergie et de zèle, manquaient de sagesse. Je vivais seul, sans compagnons de Dhamma compétents pour me conseiller. Etre audacieux et volontaire dans ses efforts mais sans la sagesse du cœur n'est pas une si bonne chose. Voilà ce qui causait ma fièvre.

A la fin de la Retraite des Pluies, je fis demi-tour pour aller retrouver mon frère et Ajahn Sao à Nakorn Panom. J'avais été séparé de tous mes compagnons de Dhamma et de mes maîtres de méditation depuis plus de deux ans. En effet, depuis qu'Ajahn Sao, Ajahn Mun et leur suite avaient quitté le district de Tah Bor, j'étais resté le seul moine de notre groupe dans la région.

14.1 L'affaire Luang Dtah Mun

A ce moment-là, Luang Dtah Mun⁶¹, du village de Kor, était venu passer la Retraite des Pluies à Nah Seedah, mon village natal. Il était de ces gens qui aiment voyager un peu partout et se quereller avec des moines moins instruits qu'eux. Il les défiait, fier de sa soi-disant maîtrise des questions religieuses, prêt à argumenter avec n'importe qui, sûr de la victoire. « Même les moines de méditation de la forêt, » disait-il, « se sauvent dès qu'ils me voient approcher. Voyez vous-mêmes ! Aucun d'eux ne peut me tenir tête, ils se sont tous enfuis. Le seul à être resté est ce 'monsieur Tate'⁶² mais il ne tardera pas à se sauver lui aussi ». Après l'avoir continuellement entendu tenir de pareils propos, personne ne se préoccupait plus de lui adresser la parole et ceux qui essayaient ne pouvaient placer un mot car il fallait toujours qu'il soit le seul à détenir la vérité.

C'est précisément pendant cette Retraite des Pluies qu'une dispute s'éleva entre lui et les moines du monastère du village de Glahng Yai. Ces moines m'approchèrent discrètement, m'invitant à descendre de ma grotte pour les aider à régler le conflit. Dès mon arrivée, Luang Dtah Mun changea radicalement d'attitude et abandonna la querelle. Pourtant il relança si souvent la discussion que tous les moines de la région en étaient excédés. Une expression du sud de la Thaïlande le décrit assez bien : « La recherche de la gloire et de la célébrité lui était montée à la tête ». A la fin, les moines ne s'inquiétèrent plus de lui répondre car toute discussion était devenue, de toute évidence, inutile.

Lorsqu'arriva le dernier jour de la Retraite des Pluies (*Pavarana*, le moment des offrandes rituelles), les moines allèrent inviter Luang Dtah Mun à venir se joindre à eux et à donner un enseignement. Ils m'invitèrent également, mais sans le lui faire savoir. Quand j'arrivai au village, il n'y avait personne en vue car tout le monde m'attendait déjà au monastère du village. Ceci était tout à fait inhabituel car, normalement, lorsque les villageois savaient que je venais, ils sortaient de chez eux et faisaient une haie, de chaque côté de la route,

⁶¹ *Luang Dtah* : Voir titres donnés en Thaïlande dans Glossaire. *Mun* est un nom attribué, à ne pas confondre avec le Vénérable Ajahn Mun.

⁶² Sic = pas « le Vénérable ».

certains m'interpellant avec émotion, de sorte que j'en étais venu à appréhender de traverser le village de Glahng Yai.

Dès la fin du discours de Luang Dtah Mun, je convins d'une rencontre avec tous les moines réunis là pour discuter des points qu'il avait soulevés. Il avait dit qu'il n'était pas correct de commencer notre chant de louanges au Bouddha par le mot « *araham ...* »⁶³ car n'étant pas nous-mêmes des *arahant*, nous ne pouvions leur rendre hommage. Il justifia son raisonnement et conclut que le chant devrait commencer par « *Namo* » puis continuer avec « *Namo (tassa bhagavato) arahato samma sambuddhassa* ». Je lui fis remarquer que cette autre version rendait hommage au *arahato*, exactement de la même manière. Alors peut-être que lui, Luang Dtah Mun – selon son propre raisonnement – était déjà un *arahant* éveillé ? A ces mots Luang Dtah Mun explosa de colère et dit : « Si je n'étais pas un *arahant*, je ne continuerais certainement pas à vivre comme un moine ; voilà longtemps que j'aurais quitté cet habit et serais rentré chez moi dormir avec ma femme ... » Il continua ainsi dans un langage grossier et agressif. Je repris donc la parole et lui demandai selon quels critères il estimait avoir le niveau d'un *arahant*. Il répondit que « regarder la terre » était son critère. Je répliquai que n'importe qui pouvait percevoir la terre – même les vaches qui paissent penchent la tête et regardent la terre, de l'aube au coucher du soleil – cela en faisait-il vraiment des *arahants* ?

« Ce Luang Dtah s'est vanté d'avoir atteint des états supranormaux ». A peine avais-je prononcé ces paroles qu'il s'arrêta net, stupéfait, incapable d'articuler un mot. Je repris encore plusieurs points qu'il avait soulevés puis déclarai que, s'il était vrai qu'il avait depuis toujours défié et vaincu les moines de la région et les moines de méditation de la forêt, c'était le moment ou jamais de s'exprimer. Mais il refusa absolument de parler.

Le soir tombé, les moines se préparèrent à la cérémonie du *Pavarana*. Luang Dtah Mun se dirigea vers la salle Uposatha pour y prendre part mais les moines lui en refusèrent l'accès⁶⁴. Il dut alors retourner seul au village de Nah Seedah. Ce jour-là, poussés par la curiosité, tous les villageois étaient venus au monastère, sans laisser

⁶³ La formule traditionnelle en pāli commence par : *Araham samma sambuddho...*

⁶⁴ Les moines qui ont commis l'offense du *Parajika* sont bannis.

personne pour surveiller les maisons. Le chef du district, lui-même, qui n'avait encore jamais mis les pieds dans un monastère, était présent ; après quoi, il continua à fréquenter régulièrement le monastère jusqu'à la fin de ses jours.

Je ne retournai pas à ma grotte ce soir-là mais allai dormir au monastère du village de Nah Seedah. Luang Dtah Mun vint m'y trouver, tout essoufflé, haletant, incapable de mettre un mot devant l'autre. Il boudait. Il se sentait si humilié qu'il envisageait de s'enfuir cette nuit même, trop honteux et gêné pour faire face aux gens, dit-il. Je lui demandai d'y réfléchir encore et de rester au moins jusqu'au matin, l'assurant que je n'avais aucun sentiment négatif contre lui et que je m'étais simplement exprimé selon la vérité et la raison. Mais il ne put dormir de la nuit et, dès le point du jour, il partit voir le moine responsable du district et lui demanda la permission de quitter l'habit de moine. Bien qu'une seule journée se soit écoulée, la nouvelle de ce qui s'était passé s'était déjà répandue jusqu'au moine responsable. Il lui répondit que sa permission n'était pas nécessaire et qu'il pouvait retirer son habit de lui-même. Luang Dtah Mun partit alors pour le village de Kor demander la permission de son ancien maître d'études du Dhamma mais il connaissait, lui aussi, la situation et, de la même manière, lui répondit que sa permission n'était pas nécessaire et qu'il pouvait enlever son habit lui-même⁶⁵.

Finalement, il abandonna effectivement l'état de moine et, tranquillement, s'enferma dans la chambre à coucher de sa femme. Plusieurs jours se passèrent avant qu'il n'osât se montrer à nouveau.

J'ai inclus ces incidents secondaires dans cette autobiographie pour la situer dans son contexte plus vaste.

14.2 A propos de Luang Dtee-a Tong In

Après avoir ouvert une parenthèse sur ces quelques anecdotes, je désire maintenant revenir à des sujets plus essentiels. Luang Dtee-a

⁶⁵ Celui qui a commis l'offense du *Parajika* (dans ce cas, en proclamant faussement être un *arahant*) n'est automatiquement plus considéré comme un moine, même s'il continue à porter l'habit.

Tong était originaire du village de Koke Jor Hor, dans la province de Korat.

Il déménagea pour ouvrir un commerce à Tah Bor, où il devint un négociant prospère et renommé dans toute la région. Sa femme et lui étaient de pieux bouddhistes et, grâce à leur influence, les gens de Tah Bor furent amenés à connaître les préceptes laïcs. Il fit don d'un verger pour la création d'un monastère qu'il appela 'Wat Ambavin' – le monastère des Manguiers – nom qui regroupait celui de sa femme 'Am' et le sien 'In' (dra). Par la suite, tous deux furent ordonnés moine et nonne à robe blanche pendant quatre ou cinq ans, puis il tomba malade, affligé d'une maladie qui faisait enfler tout son corps, l'obligeant à rester couché.

Après cela, chaque année, les enfants de Luang Dtee-a Tong In se rassemblaient pour faire des offrandes dans l'espoir de le voir guérir. Il se trouva que, bien que n'ayant jamais rencontré cet homme auparavant, je fus invité à participer à l'une de ces cérémonies d'offrandes. J'avais alors cinq Retraites de Pluies à mon actif en qualité de moine et lui sept, ce qui en faisait mon aîné de deux ans.

Il me dit que son état de santé était tel qu'il lui semblait être déjà mort, à quoi je répondis que « l'après-vie n'était pas désagréable ». Il affirma ensuite qu'il n'avait aucune préoccupation, que son esprit était uniquement axé sur le Sentier, les Quatre étapes de l'Eveil⁶⁶ et le *nirvana*. Je fis remarquer que, s'il avait de telles aspirations, il n'était certainement pas déjà mort car les morts n'ont plus aucun désir. Déconcerté, il répondit par une question : « Si je suis supposé n'avoir plus aucune aspiration, alors que dois-je faire ? ». Je lui suggérai de méditer en employant '*Buddho*' comme seul objet d'attention. Je remarquai alors, qu'en bas, de nombreux moines attendaient leur tour ; aussi, terminant rapidement ce que j'avais à accomplir pour la cérémonie, je descendis afin de permettre aux moines des autres monastères de poursuivre.

(Autrefois, lorsque Luang Dtee-a Tong In était en bonne santé, il faisait ses dévotions quotidiennes avec beaucoup d'assiduité, psalmodiant et récitant de nombreux versets du Dhamma. Il lui fallait sept jours pleins pour faire le tour complet de ses récitations en pāli.

⁶⁶ Celui qui entre dans le fleuve, Celui qui reviendra une fois, Celui qui ne reviendra plus et l'*Arahant*.

De plus, quand des maîtres de méditation expérimentés, tels Ajahn Mun et Ajahn Sao, passaient par là, il allait les voir et, avant leur départ, pressait sa femme et ses enfants de gagner des mérites en déposant cadeaux et nourriture dans leur bol. Et puis voilà, disait-il, cela suffisait, inutile d'en faire plus. Quant à sa fille, elle avait fait de grands progrès dans la pratique de la méditation.)

Tôt le lendemain matin, on me fit savoir que Luang Dtee-a avait quelque chose à me dire. Je pris le temps de finir mon repas puis me rendis chez lui. Il s'empressa aussitôt de me raconter sa merveilleuse expérience :

« Vénérable, j'ai vécu quelque chose de vraiment étrange la nuit dernière. Vous savez que les coqs chantent normalement « *cocorico* », mais la nuit dernière, ce qu'ils⁶⁷ criaient, c'était « *ton-esprit-est-axé-sur-un-seul-point, ton-esprit-est-axé-sur-un-seul-point.* »

(Lorsque l'esprit n'a qu'un seul objet et qu'il est axé sur un point unique, il arrive que les bruits se manifestent ainsi.)

« Vénérable », ajouta-t-il, « avant, les geckos faisaient toujours 'geck-o geck-o', mais la nuit dernière, ils disaient : « *Tu es-déjà-vieux, tu es-déjà-vieux.* »⁶⁸ (Ceci prend la tournure d'un enseignement sur le Dhamma car lorsqu'un son se heurte à un autre son phonétiquement semblable, il peut devenir instantanément un instrument didactique). Je le rassurai en lui disant qu'il avait tout à fait raison et que, dorénavant, il devrait développer davantage sa méditation, en calmant et en stabilisant son esprit, de jour comme de nuit. S'il ne se permettait plus la moindre distraction ni le moindre manque d'attention, il serait réellement préparé pour la mort.

Quelques jours plus tard, un laïc vint me demander d'aller immédiatement voir Luang Dtee-a car il était sur le point de quitter l'habit de moine. J'étais atterré. Que pouvait-il bien s'être passé ? De quoi s'agissait-il encore ? Pourquoi voudrait-il faire une chose pareille alors qu'il progressait dans sa méditation ? Je répondis à l'homme de demander à Luang Dtee-a de différer sa décision et de lui dire que, dès la fin de mon repas, j'irais le voir.

⁶⁷ Pour des oreilles thaïlandaises, le gecko fait normalement : *Aek-ee-aek-aekkk*. Mais Luang Dtee-a entendit alors : *Jhit-jao-pen-aek*.

⁶⁸ *Dtook-gaer* est à la fois le nom thaï du lézard gecko et son cri ; *dtooa-jow-gaer-laew* est son nouveau message.

La cabane de Luang Dtee-a était doublement clôturée. J'ouvris le portail extérieur et entrai tandis qu'un des enfants qui aidaient à le soigner ouvrait le second portail pour moi. Le simple fait de m'entendre arriver suffit à dissiper toutes les craintes du malade « comme si elles lui avaient été arrachées du cœur ».

Luang Dtee-a m'expliqua ensuite ce qui lui était arrivé : « J'ai raconté à ma fille mes diverses expériences de méditation, tout comme je vous les ai racontées et brusquement j'eus conscience de m'être rendu coupable de la pire des offenses⁶⁹ en me vantant d'avoir atteint des états supra-normaux. J'en devins si angoissé, si affligé que je pensai devoir quitter l'habit. Mais, dès que parvint à mes oreilles le bruit de votre approche, toute cette agitation s'évapora et, à présent, bien sûr, j'abandonne cette idée.»

J'expliquai à Luang Dtee-a qu'il ne s'agissait en aucun cas d'une prétention à des pouvoirs supranormaux car il n'avait pas raconté ses expériences pour obtenir louanges, bénéfice ou gloire mais simplement pour partager sa compréhension du Dhamma ; il n'y avait donc là aucune offense.

Plus tard, je repensai à mes maîtres de méditation et m'affligeai d'en être resté si longtemps éloigné – deux ans déjà ! Aussi décidai-je de partir pour Nakorn Panom rendre visite à Ajahn Sao.

14.3 Séjour auprès du Vénérable Ajahn Sao

Le Vénérable Ajahn Sao ne donnait pas d'enseignements formels sur le Dhamma et, lorsqu'il le faisait, c'était plutôt à la manière d'un entretien. Le fait d'aller auprès de lui cette année-là signifiait qu'il y aurait désormais un moine de plus pour l'entourer. Ajahn Toom étant déjà résident là-bas, nous pûmes donc unir nos deux énergies pour aider Ajahn Sao à enseigner et instruire la communauté laïque.

Ce fut cette année-là que je suppliai Ajahn Sao de consentir à se faire prendre en photo, en souvenir. Tout d'abord il refusa, mais je plaidai ma cause, invoquant des raisons qui finirent par le décider. Je lui prouvai combien il était essentiel pour ses disciples directs et ceux

⁶⁹ *Parajika*.

des générations futures, d'avoir toujours la possibilité de se concentrer sur lui et de lui rendre hommage. Il n'avait jamais rien voulu entendre à ce propos auparavant, aussi son accord fut-il un événement exceptionnel. Pourtant je craignais qu'il ne change encore d'avis ; j'agis donc rapidement : je traversai le Mékong, fleuve qui sépare la Thaïlande du Laos, pour ramener un photographe.

Ravi d'avoir pu faire photographe Ajahn Sao, j'offris sa photo à Chao Khun Dhammachedi et à Phra Khru Sila-samban (qui, plus tard, reçut le titre de Chao Khun Dhamma-saramuni). Il se trouve que la photo que je fis prendre d' Ajahn Sao, à cette époque, est la seule qui ait jamais été prise de lui.

Ajahn Mun était bien pareil. Il refusait toujours que sa photo soit prise en souvenir. Je l'avais souvent supplié d'accepter mais il rétorquait que l'argent serait mieux employé « à acheter des gâteaux pour les chiens » ; cependant je plaçais tant et si bien ma cause, exposant mes raisons, qu'il finit lui aussi par consentir. Tout cela fut fait, bien entendu, pour le bénéfice des générations futures qui disposent aujourd'hui d'une photo de lui et peuvent ainsi lui rendre hommage.

Après la Retraite des Pluies, Ajahn Sao quitta les rives du Mékong pour aller méditer dans la caverne de Som Poi. C'était la grotte où Ajahn Mun et lui s'étaient rendus lorsque, pour la première fois, ils recherchèrent la solitude : une vaste caverne aux nombreuses salles reliées par des couloirs. Il s'y trouvait un meuble spécialement conçu pour conserver les textes pâlis mais qui était vide. Je suivis Ajahn Sao quelques jours plus tard mais, lorsqu'enfin j'arrivai à la grotte, il l'avait déjà quittée pour une autre, la grotte du Tigre, située assez loin au bord de sentiers sinueux, entre une double rangée de montagnes dont les chemins étaient de véritables labyrinthes. Une tigresse avait donné naissance à ses petits au-dessous de cette grotte, c'est pourquoi on l'avait nommée ainsi. Environ quarante mètres plus haut se trouvait une caverne allongée qui traversait la montagne de bout en bout. Les villageois de la région disaient qu'il fallait brûler jusqu'à cinq torches avant d'en atteindre l'autre extrémité.

Ajahn Sao vivait à l'entrée de cette grotte avec deux ou trois moines et novices, ainsi qu'un vieil homme qui les avait accompagnés pour prendre soin de lui. Ce vieil homme avait pris l'habitude de dormir près d'un feu qu'il allumait à l'entrée de la grotte. Une nuit, il

entendit un gémissement sourd mais ne put rien voir quand il se leva pour regarder. Cela le préoccupa, aussi, dès l'aube, inspecta-t-il l'endroit d'où le bruit était venu. Il y trouva des empreintes de pattes : un tigre s'était tenu là. Il avait probablement voulu entrer dans la grotte mais, voyant quelqu'un couché devant, s'en était allé.

Les deux parois de cette grotte étaient tout à fait lisses, ce qui la faisait un peu ressembler à l'intérieur d'un wagon de chemins de fer. De l'eau coulait des stalactites formant une mare profonde à l'intérieur de la grotte. Cette eau pouvait être récupérée et bue par les moines sans qu'il soit nécessaire de la filtrer, car elle ne contenait aucune créature vivante⁷⁰. Un moine m'emmena avec lui explorer l'étendue de la grotte. Notre inspection dura le temps qu'il fallut à une demi-chandelle pour se consumer. C'était très agréable et je ne ressentis pas la moindre oppression. Le village le plus proche se trouvait à environ un kilomètre. Je passai là deux nuits auprès d'Ajahn Sao avant de repartir.

J'ai appris depuis que, durant la Seconde Guerre Mondiale, une compagnie de soldats japonais avait installé un camp retranché à l'intérieur de cette grotte. Quand les Américains reçurent de leur Intelligence Service un rapport sur ces grottes, ils vinrent les bombarder. Une bombe atteignit l'entrée de la grotte, l'obstruant et causant ainsi la mort de nombreux japonais qui s'y trouvaient. Personne n'est jamais allé dégager cette grotte. Comme il est tragique que la vie humaine soit à ce point sous-estimée et gaspillée.

⁷⁰ Selon la discipline des moines, l'eau doit être filtrée et ne contenir aucune créature vivante avant d'être absorbée.

15. SEPTIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1929

Au village de Nah Sai

Comme la Retraite des Pluies approchait, Ajahn Sao m'envoya résider, pour la retraite, au village de Nah Sai, tandis qu'Ajahn Poo-Mee alla séjourner près du village de Nah Kee Rin, répondant ainsi à l'invitation de disciples laïcs. Au cours de cette Retraite des Pluies, ma santé ne fut pas bonne du tout, mais je refusai de me laisser décourager ou de négliger pour autant ma méditation. J'étais si résolu que j'aurais volontiers sacrifié ma vie en offrande au Triple Joyau.

Cela me fit réfléchir aux menaces et aux accidents qui pouvaient atteindre aussi bien moi-même que le bouddhisme en général. L'ordre des moines auquel j'appartenais, serait-il capable de poursuivre son œuvre ? Il pouvait y avoir des désordres politiques, le pays pouvait être envahi par des forces ennemies, je pouvais me retrouver engagé dans l'armée, le pays pouvait aussi être réduit à l'esclavage sous une domination étrangère. Comment pourrais-je rester moine dans de telles circonstances ? Et même si je continuais, les conditions ne seraient certes pas propices à la pratique du Dhamma et à la règle des moines. Que devrais-je donc faire ?

« Nous avons, pour l'instant, beaucoup de maîtres de méditation compétents, mais quand l'âge, la maladie et la mort auront sévi, qui alors sera le conseiller et le guide des moines sur le sentier de la pratique du Dhamma ? La lumière radieuse du Dhamma du Bouddha s'affaiblira de plus en plus. »

De telles réflexions m'attristaient et je me désolais pour l'avenir du bouddhisme et pour le mien. C'était comme si ce danger était imminent, à quelques jours de là. Plus j'y pensais, plus je me sentais seul et abattu.

A ce stade, je ramenai mes pensées à la situation présente. L'état des affaires politiques de la nation était bon et stable. Les maîtres de

méditation étaient toujours présents et ils m'avaient déjà beaucoup apporté par leurs conseils et l'entraînement qu'ils m'avaient fait suivre. Conscient de la chance que j'avais, je sentis que je devais accélérer ma pratique de la méditation. Un jour, je serais en mesure de comprendre les enseignements du Bouddha et deviendrais indépendant. Quoi que l'avenir nous réserve et quels que soient les obstacles qui pourraient surgir, pour moi personnellement ou pour l'état général du bouddhisme, je ne serais pas perdant.

Arrivé au bout de ce raisonnement, mon esprit s'affermir et s'embrasa dans la pratique de la méditation. Pendant la Retraite des Pluies, bien qu'il me fût difficile de m'asseoir véritablement en méditation à cause de ma maladie et que je dus me concentrer principalement sur la méditation en marchant, mon application n'en fut aucunement affectée.

Après la Retraite des Pluies, j'appris qu'Ajahn Singh et Ajahn Maha Pin étaient revenus d'Ubon et avaient pris la route de Khon Kaen. Comme je souhaitais leur présenter mes respects à tous deux, je pris congé d'Ajahn Sao et partis.

Cette même année, le gouvernement fit une proclamation officielle interdisant l'adoration des esprits et autres croyances animistes et occultes. Par contre, on exhorta la population à prendre refuge dans le Triple Joyau. En conséquence, les autorités régionales avaient mobilisé Ajahn Singh et son groupe de moines « pour aider à dompter les démons et les esprits ». A mon arrivée, je découvris que j'avais moi-même été quelque peu enrôlé dans cette mission.

16. HUITIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1930

Avec Ajahn Maha Pin à Phra Kreur

A l'occasion de cette Retraite des Pluies, les habitants du village de Phra Kreur avaient déplacé leur monastère depuis les rives du fleuve jusqu'à un vallon dans les champs, au bord du lac Bahn A-ew. Ajahn Maha Pin vint m'y retrouver pour y passer, lui aussi, cette retraite. Il y avait déjà là-bas, parmi les moines résidents les plus anciens, Ajahn Poo-mee, Ajahn Gong Mah et moi-même. Ajahn Maha Pin fut accueilli parmi nous en qualité de moine supérieur.

Tout au long de cette Retraite des Pluies, j'aidais Ajahn Maha Pin en assumant une partie des tâches liées à l'enseignement et en recevant parfois les visiteurs. Chaque jour d'observance⁷¹, tous les moines, les novices et les visiteurs laïcs s'appliquaient à approfondir leur méditation de leur mieux, selon leurs possibilités personnelles. Il faut dire que des résultats très satisfaisants furent obtenus. Certains laïcs eurent de si belles expériences de méditation qu'ils s'y absorbèrent de plus en plus au point d'en oublier foyer et famille.

Après la Retraite des Pluies, Ajahn Poo-mee, son groupe de moines et moi-même, prîmes congé d'Ajahn Maha Pin. Nous partîmes à la recherche d'un lieu isolé, en direction du village de Jote Nong Bua Bahn, dans le district de Kantara-vichai (Koke Phra), province de Maharakam. Tout d'abord, nous fûmes invités à nous installer près de l'école du village de Nong Waeng. Là, nous eûmes l'occasion de donner à la population quelques enseignements sur le Dhamma et de prodiguer quelques conseils, puis les disciples laïcs du village de Jote Nong Bua Bahn vinrent nous demander de séjourner parmi eux. Plus tard, ce lieu de Nong Waeng devint un monastère permanent.

⁷¹ Le « sabbat » bouddhiste qui tombe à la pleine lune, à la nouvelle lune et aux deux quartiers de lune.

De retour à Jote Nong Bua Bahn, nous nous installâmes cette fois dans une jungle dense, au bord du lac Dtork Paen. Nombreux furent ceux qui vinrent alors pratiquer la méditation auprès de nous, y compris des nonnes à robe blanche et des laïcs observant les Huit Préceptes. Certains d'entre eux obtinrent, dans leur méditation, des résultats tout à fait étonnants. Ils s'asseyaient en méditation dans le monastère, sachant qu'en bas, au village, leurs enfants et petits-enfants se querellaient et s'injuriaient. Ceux qui pouvaient méditer réussissaient merveilleusement mais, bien sûr, certains n'y arrivaient pas et ne prenaient les Préceptes que pour faire comme leurs amis.

Un jour, alors qu'il méditait, l'un des moines eut une vision. Il vit une jeune nonne s'approcher de lui dans l'intention de lui toucher les pieds⁷². Je fis appeler la nonne en question et lui exposai la nécessité de percevoir le mal inhérent à la sensualité, cause de souffrance. Je lui fis remarquer que le corps est la base et la cause d'attachements innombrables. Elle finit par comprendre et accepter la situation, encore qu'elle dut se demander comment j'avais pu être au courant de son penchant !

A l'approche de la Retraite des Pluies, Ajahn Singh m'ajoignit d'aller passer cette retraite dans le district de Phon. Ajahn Poo-mee devait venir me remplacer au lac Dtork Paen.

⁷² Ceci serait une infraction aux Préceptes des moines et des nonnes.

17. NEUVIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1931

Dans le district de Phon

Le Vénérable Gate, mon frère aîné, vint séjourner auprès de moi pendant cette Retraite des Pluies. Nous continuâmes à enseigner normalement et à donner des conseils aux laïcs tandis que ma pratique personnelle de la méditation et celle des moines et novices résidents maintenaient leur rythme. Un incident extraordinaire se produisit cependant, concernant une sorcière⁷³. Elle avait au moins dix disciples avec lesquels elle voyageait et gagnait sa vie « en s'occupant des malades », disait-elle. Je lui conseillai d'abandonner son adoration des esprits et de s'établir fermement dans le Triple Joyau. Sa croyance dans les esprits, lui expliquai-je, était basée sur une vue fautive et manquait de vertu et de mérite, tandis que se réfugier dans le Triple Joyau était une action pleine de mérite et saine, qui lui permettrait également d'être considérée comme une disciple aux vues justes dans les enseignements bouddhistes.

Elle répondit que « ce qu'elle avait était bon » et, qu'étant médium et possédée par un esprit, elle pouvait être amenée à découvrir un trésor caché ou même avoir le pouvoir de sauter dans un massif de bambous épineux sans se blesser. Je répondis :

« C'est peut-être très bien pour ceux qui y croient, mais les esprits n'ont jamais appris à leurs adorateurs à abandonner le mal et à cultiver le bien ou à observer les Préceptes. La seule instruction qu'ils aient jamais donnée est qu'on leur apporte en offrande la tête d'un cochon, un poulet ou un canard ; sans compter qu'après avoir suggéré ce sacrifice animal, ils ne le mangent même pas ! On doit tuer l'animal et l'offrir aux esprits mais, lorsqu'ils ne viennent pas le chercher, il faut le manger soi-même. Ce ne sont pas les esprits qui devront supporter

⁷³ Souvent employé pour exorciser la « possession du démon ». Les villageois avaient encore de nombreuses croyances animistes.

la responsabilité et les conséquences karmiques d'un tel massacre : tout rejaillit sur celui qui tue.

« De quelle façon les esprits sont-ils supposés nous aider ? Après avoir quitté son corps, le Bouddha n'est pas revenu sous la forme d'un esprit. Il a légué ses enseignements pour que les gens sachent renoncer au mal et cultiver ce qui est bien, pour eux et pour les autres. Le Sangha transmet ces enseignements à tous, selon la voie tracée par le Bouddha et c'est ainsi que, jusqu'à nos jours, nous avons pu distinguer ce qui est sain et vertueux de ce qui est malsain. L'enseignement des esprits est bien différent. »

La sorcière réfléchit puis accepta d'abandonner l'adoration des esprits et de se consacrer au Triple Joyau. Ce soir-là, elle mit en pratique l'enseignement que je lui avais donné et obtint de merveilleux résultats : avant d'aller se coucher, elle chanta ses dévotions au Triple Joyau, puis s'assit en méditation ; elle vit alors deux enfants-esprits, une fille et un garçon qui se balançaient sur la rampe d'un moulin à riz⁷⁴ en bas de l'escalier menant à sa maison ; ils ne disaient ni ne faisaient rien. Cette apparition était aussi vivante que si elle avait eu lieu là, sous ses yeux, alors qu'en réalité elle avait les yeux clos, en méditation. C'est alors qu'elle fut convaincue que les esprits ne pouvaient plus venir la posséder et que la vertu protectrice et la force du Triple Joyau étaient vraiment immenses.

Son mari était également guérisseur⁷⁵. Il était si attaché à ses propres pouvoirs qu'il refusait de saluer les moines bouddhistes en joignant les mains au niveau du front en *anjali*, lorsqu'il les rencontrait ; avant d'entrer dans un monastère, il levait, au contraire, bien haut son pied⁷⁶ (*veuillez m'excuser*). Il était devenu véritablement

⁷⁴ Avant l'apparition des moulins à riz motorisés, chaque foyer avait sa propre presse.

⁷⁵ « Initié » possédant quelques pouvoirs occultes qui peuvent se rapporter à la médecine, la magie noire, l'exorcisme ou, dans ce cas, à l'invulnérabilité. La croyance voulait que certaines règles ritualistes reçues secrètement devaient être respectées afin que les envoûtements et les dons continuent à agir.

⁷⁶ Inversion ou renversement de l'acte normal de respect. Dans la bonne société thaïlandaise, les pieds sont considérés comme si bas et méprisables qu'ils ne doivent pas être mentionnés. L'auteur ajoute ses excuses entre parenthèses pour avoir osé en parler.

« invulnérable » en observant strictement les règles de son maître. On aurait pu le taillader, le poignarder ou le frapper sans parvenir à lui infliger la moindre blessure. Cette même nuit, cependant, il lui fut impossible de s'endormir. A peine commençait-il à somnoler qu'il se réveillait brusquement, inquiet, comme si quelque chose d'effrayant l'approchait. Aussi, le matin, demanda-t-il à sa femme si elle avait reçu quelque chose de « spécial »⁷⁷ quand elle était allée voir l'Ajahn parce qu'il n'avait pas pu fermer l'œil de la nuit. Sa femme lui confirma que l'Ajahn lui avait, en effet, donné quelque chose de spécial et qu'elle l'emmènerait le voir lui aussi. Finalement ces deux personnes abandonnèrent leur sorcellerie et prirent refuge dans le Triple Joyau.

Tels furent les événements de cette Retraite des Pluies.

⁷⁷ Objet fétiche, amulette ou charme.

18. DIXIÈME RETRAITE DES PLUIES À KORAT - 1932

Les moines de méditation de la forêt, disciples d'Ajahn Mun, ne s'étaient jamais aventurés près de la province de Nakorn Rajasima (Korat). Ils avaient entendu dire que les gens y étaient féroces et cruels et s'en étaient donc toujours tenus éloignés, pensant qu'ils n'y seraient pas en sécurité. Mais un jour Somdet Phra Maha Virawong, qui s'appelait encore à l'époque Phra Dhammapamok, demanda à Ajahn Singh et à Ajahn Maha Pin d'y aller.

Les moines inspirèrent une grande foi et une grande confiance à Luang Charn Nikom, commandant de la deuxième compagnie des forces de police de la ville de Korat. Celui-ci leur fit don d'une parcelle de terrain sur laquelle ils établirent un monastère de forêt, près de la ligne de chemin de fer de Korat. En conséquence, Ajahn Singh demanda à ses disciples de Khon Kaen de descendre. J'accompagnai ce groupe de moines et nous fîmes halte sur le terrain de Luang Charn. J'incitai mes compagnons à construire des abris provisoires car Ajahn Singh était parti à Bangkok et n'en était pas encore revenu. Dès son retour, je partis aider Ajahn Maha Pin à édifier un endroit, sur un terrain de crémation, où les moines pourraient s'installer : ce fut le deuxième site qui devint plus tard Wat Saddharahm. C'est là que je passai ma Retraite des Pluies cette année-là, de même que beaucoup de moines confirmés tels Ajahn Fan, Ajahn Poo-mee, Ajahn Lou-ei et Ajahn Gong Mah, Ajahn Maha Pin étant le moine supérieur. Tout au long de cette Retraite des Pluies, Ajahn Fan et moi devions aider Ajahn Maha Pin à recevoir les visiteurs et à donner enseignements et conseils aux laïcs.

C'était la première fois que ce type de monastère de forêt pour moines de méditation était construit à Korat ... et il y en eut deux dans cette seule année ! Ce fut aussi l'année où des changements historiques se produisirent en Thaïlande avec la fin de la monarchie absolue et son remplacement par la démocratie⁷⁸.

⁷⁸ Une démocratie de type « monarchie constitutionnelle ».

Après la Retraite des Pluies, je partis avec quelques moines qui étaient, comme moi, à la recherche d'endroits isolés, en direction des districts de Gra Tok et de Ging Cheh. Au retour, nous passâmes à nouveau par le district de Gra Tok et, avec l'aide d'un officier du district, Khun Amnart, je supervisai la construction d'un monastère préliminaire à Dorn Dtee Klee. Mais, avant qu'il soit achevé, je dus retourner passer la Retraite des Pluies à Tah Bor, dans la province de Nongkhai. Plus tard, j'appris qu'Ajahn Singh avait envoyé à ma place Ajahn Lee passer la Retraite des Pluies dans le district de Gra Tok.

18.1 Réflexions et incertitudes qui ne relèvent pas du Dhamma

Il faisait incroyablement chaud quand je décidai de faire construire des abris et huttes de méditation au monastère Wat Pah Salawan à Korat. Je n'aime pas la chaleur, mais je serrais les dents et supportais, persévérant sans relâche dans ma méditation. Je m'étais si bien entraîné à me concentrer, de jour comme de nuit, que j'étais calme et tranquille. Quelquefois, mon attention convergeait et entraînait en *bhavanga*, puis disparaissait pendant plusieurs heures. Mais ceci n'est certes pas le chemin qui mène à l'éveil de la sagesse.

Aussi essayai-je longtemps de corriger cette tendance, à la fois par mes propres efforts et en demandant l'aide des autres. Je n'y étais jamais parvenu auparavant mais, cette fois, je trouvai une solution par moi-même : être parfaitement conscient de mon esprit au moment même où il se fonde dans le *bhavanga*. C'est là que l'état de conscience se relâche et que domine la tendance à s'abandonner au plaisir de la tranquillité et du bonheur de la méditation. Quand l'attention se relâche, l'esprit converge vers *bhavanga* ; ce qu'il faut, c'est saisir le moment précis où elle se relâche, le saisir et porter rapidement son attention sur un objet plus concret, se concentrer sur lui et l'examiner de l'extérieur. Le problème est immédiatement résolu si on ne permet pas à l'esprit de converger vers le plaisir de la tranquillité. En termes simples, disons qu'il s'agit d'anticiper la convergence de l'esprit et de fixer toute son attention sur un point unique : le corps.

J'avais été sujet à ces états dès ma première expérience de méditation dans la forêt, mais ce n'est que lors de cette retraite que j'ai pu m'en guérir. Si on y réfléchit bien, cela fait plus de dix ans de pratique pour parvenir à une telle compréhension ! Et, malgré cela, il arrivait encore que mon esprit s'agite quand il était confronté à certains objets des sens. Alors que dire de ceux qui n'ont aucune expérience de la paix de l'esprit et du bonheur ? Comment verront-ils clair quand les objets des sens les distrairont ?

J'avais certains doutes concernant le *Dhamma-Vinaya* ; je me disais que la pureté du sentier, les fruits de la réalisation et le *nirvana*, qui sont le sommet et l'ultime but du bouddhisme, ne pouvaient certainement plus être atteints de nos jours, que tout ce qui nous restait était l'obtention de la cessation de la souffrance – or ceci n'est qu'un état ordinaire. Pourtant j'allais toujours plus avant dans ma méditation, malgré la forte chaleur qui me perturbait.

Un jour, mon esprit convergea de façon extraordinaire – il convergea totalement dans une radiance lumineuse. L'unité. Ce fut une clarté de connaissance nette et précise, illuminant brillamment ce point de convergence. Quand je me mis à examiner ou à me concentrer sur un sujet ou un aspect quelconque du Dhamma, toutes mes indécisions, tous mes doutes au sujet du *Dhamma-Vinaya* semblaient disparaître. C'était comme si j'avais déjà atteint le point ultime de tous les *dhamma*. Cependant, je ne m'attachai pas à ce résultat, m'engageant plutôt à poursuivre la purification jusqu'à ce qu'elle soit totale. Ayant déjà progressé jusque-là, que devais-je faire à présent ? Dans quelle direction devais-je poursuivre ?

Quand j'eus l'occasion de demander conseil à Ajahn Singh, il me recommanda de concentrer davantage ma contemplation sur les aspects impurs et laids du corps⁷⁹, de me concentrer jusqu'à le voir pourrir, se décomposer puis se désintégrer totalement dans les quatre éléments. Je l'interrompis en exprimant mes doutes : « Sûrement, quand l'esprit a déjà abandonné le corps et que seul l'esprit demeure, la forme corporelle ne représente-t-elle pas un objet de contemplation trop grossier ? » Il s'exclama alors bruyamment, m'accusant de me vanter d'avoir déjà atteint des états supranormaux.

⁷⁹ *Asubha* : voir Glossaire.

La vérité est que, depuis le tout début de ma pratique de la méditation, je n'avais jamais été très doué pour l'exercice qui consiste à examiner les aspects repoussants du corps. Dans ma pratique de la méditation, j'étais toujours allé directement vers la concentration sur le cœur et l'esprit. Je m'étais dit que, puisque les souillures s'élèvent dans le cœur et l'esprit, si ceux-ci ne s'aventuraient pas vers l'agitation extérieure mais restaient bien en paix, toutes les choses de ce monde garderaient leur pureté.

Lorsque j'exprimai ces doutes, Ajahn Singh réagit très vivement, selon son tempérament. Que devais-je faire alors ? Je restai assis tranquillement, gardant pour moi mes soi-disant sentiments d'autosatisfaction et me demandant pour quelle raison sa façon de voir ne concordait pas avec la mienne. Pour résoudre mon problème, il m'apparut évident que seul Ajahn Mun pouvait encore me conseiller et me guider.

Au bout d'un moment, la voix d'Ajahn Singh se radoucit et il me demanda ce que j'en pensais maintenant. Je maintins ma position et dis que je n'étais toujours pas d'accord. J'insistai, avec tout le respect que je lui devais, lui demandant de ne surtout pas croire que je m'étais vanté d'avoir atteint des états supranormaux. Je mettais honnêtement à ses pieds ma profonde vénération pour mes maîtres, le cœur pur. La raison pour laquelle j'étais venu faire part de mes vrais sentiments et exprimer une telle opinion, était que je ne savais plus du tout quelle voie suivre. J'expliquai que c'était la première fois que je passais par un tel état d'esprit et que je ne savais pas si celui-ci était juste ou pas, s'il était nécessaire de le corriger, ou même comment m'y prendre pour y parvenir. Je dis, avec tout le respect dû, que je ne nourrissais aucun ressentiment à l'égard de mon maître et que, s'il avait d'autres suggestions à me faire quant aux techniques qui pourraient m'aider à résoudre mes doutes, alors, par bonté et compassion, qu'il veuille bien m'en faire part.

C'est alors qu'Ajahn Singh m'apaisa et me reconforta, me conseillant de poursuivre lentement, mais sûrement ; c'était à cette seule condition que les choses pouvaient évoluer. Malgré tout, je sentis ce jour-là, dans mon cœur, que j'avais perdu tout ce sur quoi j'avais pu me reposer jusque-là. C'était comme si tous les liens qui m'attachaient au groupe s'étaient brusquement rompus. Un des souhaits d'Ajahn Singh avait été que le groupe de moines ne se

disperse pas. Il fallait que tous, nous nous unissions dans nos efforts pour répandre le bouddhisme dans cette province. Mais depuis longtemps – depuis que je m'étais joint aux autres à Khon Kaen – j'avais souhaité me séparer d'eux et partir à la recherche de quelque solitude, bien conscient que mes efforts de méditation et ma pratique des techniques nécessaires étaient encore trop faibles et inefficaces. J'avais essayé continuellement de m'éloigner d'eux, mais toujours de manière à ne pas donner l'impression à mes maîtres ou à mes compagnons que je ne les aimais pas. Je n'y étais cependant pas parvenu. C'est donc à cette occasion, après la Retraite des Pluies, que je saisis ma chance.

19. ONZIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1933

Au monastère Wat Arannavasee de Tah Bor

Pendant cette Retraite des Pluies, je m'apprêtais à partir à la recherche du Vénérable Ajahn Mun, dans la province de Chiangmai. Tout au long de cette période, je développai ma méditation avec les mêmes techniques et méthodes que j'avais employées quand j'étais au monastère Wat Pah Salawan à Korat. Bien que gardant fermement la pensée d'Ajahn Mun pour inspirer mes efforts de méditation, mon esprit ne semblait pas aussi aiguisé qu'autrefois. A la fin de la Retraite des Pluies, je fis part au Vénérable Ornsee (Sumedho, devenu plus tard Phra Khru Silakansang-vorn) de mon intention d'aller dans la province de Chiangmai pour y suivre Ajahn Mun. Je lui demandai s'il aimerait m'accompagner, auquel cas il nous faudrait instituer certains principes :

1. N'exprimer aucune plainte à propos des éventuelles difficultés rencontrées sur notre route, que ce soit au sujet du voyage, de la nourriture ou du logement. Mais si l'un d'entre nous devait tomber malade, il soutiendrait l'autre au mieux de ses aptitudes – ensemble jusqu'au bout !
2. Si l'un d'entre nous avait la nostalgie de sa famille ou de ses amis, l'autre ne devrait ni l'encourager, ni l'aider à faire demi-tour.
3. Enfin, nous devons être prêts à faire face à la mort, quels que soient le lieu et le moment où elle se présenterait.

Je dis au Vénérable Ornsee qu'il pourrait venir s'il acceptait de se conformer à ces trois principes mais, s'il ne s'en sentait pas capable, mieux valait qu'il n'envisageât pas ce voyage qui ne serait pour lui qu'une source de regrets et, pour moi, un souci.

Il m'affirma que ces principes lui convenaient et se dit prêt à m'accompagner. Un laïc à robe blanche demanda également à se joindre à nous.

Nous embarquâmes depuis Vientiane sur un bateau à moteur qui se dirigeait vers Luang Phra Bahng⁸⁰. Parfois nous accostions près d'un village pour la nuit, d'autres fois nous campions sur la rive sablonneuse. Il nous fallut trois nuits et quatre jours pour atteindre Luang Phra Bahng. Au cours de notre voyage, nous admirâmes le beau paysage naturel qui s'étend de chaque côté du Mékong. Celui-ci, lié à la fraîcheur stimulante du climat local, éveilla un sentiment d'isolement enchanteur qui nous ravit, d'autant que la plupart des passagers, déjà peu nombreux, s'étaient endormis. Seuls veillaient le skipper et quelques matelots.

Le paysage, dépourvu de villages, était entouré de vastes étendues de jungle vierge avec des affleurements rocheux surplombant la rivière. Parfois, des singes ou des langurs faisaient des bonds spectaculaires en se poursuivant d'un arbre à l'autre. Chaque fois que le bateau se rapprochait de la rive, ils se regroupaient et venaient nous observer. De nos jours, de telles scènes sont certainement très rares et, en les évoquant aujourd'hui, je ressens encore ce sentiment de solitude enchantée.

En arrivant à Luang Phra Bahng, nous sollicitâmes la permission de séjourner à Wat Mai, le nouveau monastère construit tout près du palais du roi. C'est là qu'est pieusement conservé le Phra Bahng⁸¹ – si vénéré et chéri par les citoyens de la ville. Il se trouva que, ce même jour, une cérémonie avait lieu, au cours de laquelle la reine consacra le socle restauré du Phra Bahng. Nous nous considérâmes privilégiés d'avoir pu être témoins de ces coutumes et cérémonies, garantes du mérite des citoyens de cette ville. Mais je ne m'attarderai pas davantage là-dessus.

Les cérémonies terminées, nous prîmes congé de l'abbé pour nous rendre à Wat Nong Sa-gaaw, situé sur une haute colline, de l'autre côté du Mékong, juste en face de Luang Phra Bahng.

Nous y séjournâmes quatre nuits dans l'attente d'un bateau qui nous mènerait en amont de la rivière vers le district de Chiang Saen, dans la province de Chiang Rai, en Thaïlande. Le voyage lui-même dura encore quatre nuits ; la distance jusqu'à Chiang Saen était donc égale à celle de notre première étape depuis Vientiane. Nous nous

⁸⁰ Ancienne capitale du nord du Laos.

⁸¹ Célèbre statue du Bouddha d'où la ville tient son nom.

reposâmes à Chiang Saen quatre ou cinq nuits avant de repartir, par voie de terre, pour Chiang Rai et Lampang.

A Lampang, nous nous installâmes dans le jardin prévu pour les visiteurs de Phra Bart Dtark Pha, près de l'entrée principale qui menait au tombeau de la montagne. Le laïc qui nous accompagnait tomba malade pendant notre séjour. Il n'avait pas de fièvre, mais se sentait épuisé et faible ; son urine était épaisse et rougeâtre comme de l'eau qui aurait servi à rincer de la viande. Etant loin de tout médecin, nous dûmes recourir à la médecine du Bouddha⁸² en ne dépendant que de nous-mêmes. Nous lui conseillâmes donc de boire sa propre urine, malgré sa couleur, ce qu'il fit tout de suite après avoir uriné, alors qu'elle était encore chaude. Le résultat fut extraordinaire : moins de dix jours plus tard, il avait recouvré la santé. Nous pûmes reprendre notre marche sur trente-cinq kilomètres, après quoi, nous continuâmes, parfois à pied, parfois en empruntant un véhicule, jusqu'à Lampoon et enfin Chiangmai.

Arrivés au monastère Wat Chedi Luang à Chiangmai, nous nous informâmes aussitôt d'Ajahn Mun mais n'apprîmes que peu de choses ; pire encore, certains moines allaient jusqu'à parler de lui en termes méprisants.

19.1 Risques de la vie de moine

Puis-je solliciter l'indulgence de mes lecteurs pour la parenthèse que j'ouvre ici ? Je vais parler à présent des rencontres qui mettent en péril la vie d'un moine. C'est assez gênant pour moi, mais cette autobiographie serait incomplète sans cela et certains y trouveront peut-être une aide appréciable⁸³.

Quand nous nous arrê tâmes au Wat Chedi Luang à Chiangmai, je me sentais très en forme, ma santé n'avait jamais été aussi bonne – grâce, certainement, au climat frais qui m'avait toujours réussi. Quoi

⁸² Les traditionnels médicaments védiques de l'époque du Bouddha étaient souvent conservés dans l'urine de vache.

⁸³ Ainsi que l'auteur l'explique à la fin de ce chapitre, ceci est destiné principalement aux moines (célibataires) et c'est, dans ce contexte, que ce doit être compris.

qu'il en soit, je me fis prendre en photo en souvenir et, deux jours plus tard, je retournai chez le photographe récupérer les épreuves. Au moment où je les prenais pour les regarder, une femme inconnue arriva derrière moi et me demanda, d'une façon très familière, une photo. L'entendre parler ainsi me fit sursauter car je venais d'arriver en ville et ne connaissais personne. Son attitude me parut coquette et provocante. Dès que je me retournai, je compris la situation et refusai catégoriquement d'accéder à sa demande. Elle se cacha alors le visage, se retourna et s'enfuit.

Entendre ses remarques, observer sa conduite, fut pour moi une grande leçon de Dhamma. Cela m'amena à réfléchir à de fréquentes occasions où j'avais pu constater ce type d'attitude chez les femmes à mon égard, sans jamais, cependant, y avoir accordé la moindre importance car j'avais toujours été déterminé à mener une vie de moine dans le *Dhamma-Vinaya* du Bouddha, considérant les femmes comme un danger pour le *brahmacariya* (vie de célibat). Ce dernier incident me rappela donc mes précédentes rencontres de ce genre.

Il y avait, par exemple, une femme – plus très jeune – dont je respectais la piété. Je lui enseignais la méditation comme je l'avais enseignée à d'autres. Mais un jour, elle me déclara que, chaque fois qu'elle s'approchait de moi, son cœur semblait se libérer de sa tristesse. Parfois aussi, lorsqu'un groupe de moines venait me voir, elle passait de longs moments assise parmi nous. Quand je pris conscience de ce que signifiait son attitude, j'essayai de lui apprendre à s'en guérir par la méditation, mais sans succès. J'employai ensuite un langage plus énergique et intimidant, espérant la mettre en colère contre moi mais sans y parvenir davantage. Un soir, au crépuscule, elle se faufila dans ma cabane et refusa d'écouter mes injonctions pour l'en faire sortir. Bien au contraire, elle s'assit nonchalamment, refusant de parler. Je fis appeler des parents à elle pour la jeter dehors, ce qui la rendit furieuse.

Le lendemain matin, alors que je méditais en marchant, elle arriva comme une furie et s'arrêta à quelques pas de moi. Elle commença à me crier au visage : « Pourquoi enseignez-vous la méditation ainsi ? Vous apprenez aux gens à devenir fous ! Peu importe le maître de méditation, aucun n'échappera à la luxure ! » et elle repartit. Cette scène m'attrista profondément. Ses proches l'emmenèrent à l'hôpital où le docteur l'examina, sans le moindre résultat. De là, elle partit

vivre dans un centre pour nonnes à robe blanche avec qui elle était déjà en étroite relation. Trois mois s'écoulèrent puis elle revint me voir. Ce laps de temps lui avait permis de prendre conscience de la faute et de l'erreur qu'elle avait commises. Elle vint m'avouer qu'elle avait mal interprété la situation et cru que j'avais utilisé un pouvoir magnétique⁸⁴ pour la rendre amoureuse de moi. Elle me demanda alors de lui pardonner et ce fut la fin de cette première aventure.

C'est la compassion qui était devenue mon « pouvoir » charismatique sans que j'en sois conscient. En fait, j'étais devenu si populaire et si respecté par tant de monde que beaucoup d'entre eux, femmes et hommes, vieux et jeunes, se firent ordonner pour me rejoindre. Certains parmi eux obtinrent, dans leur méditation, de merveilleux résultats, visibles pour eux-mêmes comme pour les autres membres du groupe. Par contre, ceux qui étaient incapables de méditer ne faisaient qu'ajouter à leurs difficultés.

Le deuxième incident se produisit longtemps après. A cette époque-là, je prodiguais des conseils et donnais des cours à des bouddhistes laïcs dans les campagnes. Je faisais cela avec un intérêt sincère et de bonnes intentions, oublieux de toutes les difficultés que cela m'occasionnait. Il m'arrivait parfois d'enseigner tard dans la nuit, jusqu'à minuit, voire trois heures du matin. J'éprouvais une sympathie toute particulière pour les jeunes femmes du groupe qui n'avaient encore aucune attache, ni obligation. Je voulais qu'elles prennent conscience des difficultés liées à leur situation, à savoir que, si elles observaient le précepte de chasteté avec pureté, elles renaîtraient, après leur mort, dans un royaume supérieur ou dans une incarnation qui leur donnerait l'occasion d'être ordonnées⁸⁵. Voilà l'idée naïve et ridicule que j'avais à propos des femmes.

Une fois, alors que je devais partir pour quelques jours, une nonne vint me proposer de m'accompagner dans mon voyage. Bien entendu, je refusai et partis sans elle. Suite à cela, la nonne tomba dans un état de confusion psychologique, refusant d'articuler le moindre mot. Lorsqu'on lui posait une question, elle se contentait de sourire. A mon

⁸⁴ Pouvoir occulte utilisé pour paraître attirant et désirable aux yeux des autres.

⁸⁵ Dans la langue thaï, quiconque mène la vie monastique est catégorisé comme appartenant à un genre distinct — celui des reclus — ni homme, ni femme.

retour, la voyant dans cet état, j'essayai, en employant un langage énergique, de provoquer son indignation et de la tirer de cette léthargie, mais elle continuait à sourire. J'essayai ensuite d'utiliser certaines techniques bouddhistes pour l'aider, mais sans résultat. Je la fis alors ramener dans sa famille. Cela ne me parut pas très important sur le moment. Je me disais simplement que de tels incidents étaient dus au refoulement du désir sexuel.

Après cela, je continuai à faire pratiquer aux laïcs bouddhistes de la région la vertu et le Dhamma. Mes efforts étant basés sur la bonté et motivés par un désir sincère de leur bien-être. J'ai vécu de nombreuses situations semblables qui auraient pu mettre en danger mon *brahmacariya*, mais sans jamais leur accorder beaucoup d'importance, ni craindre que quoi que ce soit d'inconvenant puisse se produire. Je suis gêné d'avoir à raconter de tels incidents et vous me permettez de ne pas m'étendre davantage là-dessus.

Néanmoins, je dirai encore quelques mots de l'incident qui mit le plus en danger ma vie de *brahmacariya*. Il était antérieur à ceux-ci et survint alors que je venais d'être ordonné.

Il m'arrivait parfois, quand j'avais du temps libre, d'aller avec un jeune disciple⁸⁶ rendre visite aux fidèles, généralement en fin de journée. C'est ainsi qu'un soir, je frappai à la porte d'une jeune femme qui me demandait, chaque fois qu'elle me rencontrait : « Allez-vous redevenir laïc un jour ? »⁸⁷. Etant d'un naturel à la fois sincère et timide, je répondais simplement : « Non » et enchaînais rapidement sur des sujets spirituels. Ce soir-là, donc, elle nous fit entrer et referma la porte derrière nous, ce qui m'effraya aussitôt. Elle vivait seule avec un jeune enfant. Bref, nous commençâmes à parler de différents sujets, à la manière de personnes qui ont de l'estime l'une pour l'autre.

Cette fois encore, elle me posa la question habituelle puis, sans attendre ma réponse, elle commença à me raconter son histoire. Elle parla de l'époque, avant son mariage, où un moine était tombé

⁸⁶ Selon la discipline monastique, un moine ou une nonne ne peut rester seul en compagnie d'une personne du sexe opposé et a besoin d'un chaperon.

⁸⁷ En Thaïlande, il existe une tradition selon laquelle chaque jeune homme doit se faire ordonner pendant un certain temps — ce qui prouve sa « maturité » — après quoi, il peut se marier. En conséquence, les moines, dans certains cas, peuvent être considérés comme de bons futurs époux.

amoureux d'elle, mais ils ne s'étaient pas mariés. Son mariage actuel était une affaire arrangée entre les deux familles qui avaient pensé bien faire. Leur vie de couple était très moyenne et elle ne savait pas combien de temps encore ils allaient rester ensemble. Je l'écoutais, attentif, pensant qu'elle se confiait ainsi à moi parce que nous étions bons amis, sans arrière-pensée.

Son attitude, cependant, me parut étrange quand je constatai qu'elle se rapprochait sans cesse davantage de moi. La flamme de la lampe se mit à vaciller et était sur le point de s'éteindre, aussi lui demandai-je de recouper la mèche mais elle se contenta de sourire sans rien faire. Je commençais à me sentir mal à l'aise et à percevoir la chaleur intérieure d'un désir qui s'éveillait en moi, mêlé à une forte peur de mal faire et d'être découvert. Aujourd'hui encore, je trouve cette situation difficile à expliquer. J'étais comme pétrifié. Pour autant que je puisse le percevoir, elle devait ressentir les choses aussi fortement que moi, sinon plus. L'expression de son visage semblait dépourvue de toute attention spirituelle.

Lorsqu'elle ne put se contenir plus longtemps, elle sortit chercher de l'eau qu'elle but et dont elle s'aspergea le visage, puis retourna dans la pièce. Ceci se renouvela plusieurs fois et, chaque fois qu'elle revenait, elle s'asseyait encore plus près de moi. Entre-temps, mon agitation grandissait, je me sentais dans la confusion la plus totale et cela m'énervait. Je lui annonçai donc que je repartais au monastère, mais ce ne fut pas si facile car, lorsque je me tournai vers l'enfant qui m'avait accompagné, je le trouvai profondément endormi, recroquevillé contre le mur. Elle me supplia de passer la nuit chez elle et de ne retourner au monastère qu'au matin. Ceci ne fit qu'ajouter à mon engourdissement ainsi qu'à un incroyable assaut de timidité. Je la priai de réveiller l'enfant et, quand je le lui demandai pour la seconde fois, elle s'exécuta. Lorsqu'il fut réveillé, nous descendîmes tous les deux les marches de la maison. En partant, je me sentais encore tout bouleversé et honteux de moi-même. J'avais peur aussi que mes frères moines et mes maîtres n'apprennent ce qui s'était passé. Nous arrivâmes au monastère aux environs de minuit mais je ne pus trouver le sommeil, réfléchissant à ce qui était arrivé et pourquoi. C'était un miracle d'avoir réussi à échapper à ces circonstances périlleuses.

Tous les souvenirs du passé que je viens de relater ici furent réveillés par cette jeune femme étrangère qui me demanda une photo.

Elle me donna ainsi l'occasion d'un retour sur moi-même, équivalent au plus efficace des sermons. « Telles sont donc les ruses et les attitudes des femmes qui sont encore perdues dans l'illusion des plaisirs des sens ». En conséquence, je voudrais ici lui offrir à nouveau tous mes remerciements pour cette leçon. L'incident la concernant est tout à fait anodin ; mais les deux derniers événements se sont produits parce que je n'avais pas tenu compte de la nature des agissements dans le monde ; certains diront qu'ils étaient dus à ma naïveté. Pourtant, cela ne me dérange pas d'être un innocent dans ce domaine car c'est la raison pour laquelle j'étais prêt à abandonner ce type de vie pour devenir moine. Je me suis engagé dans cette voie à la manière radicale de qui souhaite réellement offrir sa vie en hommage aux enseignements du Bouddha. Si, cependant, je n'avais pas été aussi innocent, si mon mérite et mon bon *kamma* ne m'avaient pas si bien soutenu, et si j'avais hésité à offrir ma vie au bouddhisme – je serais devenu, voilà bien longtemps, une proie pour les rapaces.

Le souvenir de ces situations effrayantes auxquelles j'avais échappé éveilla dans mon cœur un immense sentiment de soulagement vivifiant et de satisfaction, au point que mon corps en trembla pendant des jours. Plus tard, à chaque fois que je mentionnais ces épisodes, ces mêmes sentiments surgissaient et la même réaction persista pendant presque vingt ans.

Cela m'ennuie de déclarer froidement que les femmes sont une menace pour le *brahmacariya* – après tout, ma mère était une femme et les enseignements bouddhistes, à l'ombre desquels je prends refuge, dépendent principalement du soutien et de l'engagement total des femmes. Au temps du Bouddha, la disciple laïque Visakha, était connue comme l'une des plus avancées sur la Voie du Bouddha. Néanmoins, lorsque le Bouddha demandait à ses proches disciples de protéger jalousement leur vie de *brahmacariya*, la plupart du temps, il les mettait en garde contre le sexe opposé, leur recommandant de se montrer vigilants.

Prenez, par exemple, l'une des dernières phrases du Bouddha avant sa mort. Il répondait alors aux questions du Vénérable Ananda⁸⁸ concernant la conduite qu'un moine doit avoir vis-à-vis des femmes :

⁸⁸ Cousin et assistant personnel du Bouddha, célèbre pour avoir parfaitement mémorisé tous les enseignements donnés par le Bouddha.

« Il est bien et prudent de ne les voir, ni les entendre ; mais, s'il doit y avoir un échange, ne vous en approchez pas trop et ne bavardez pas avec elles ; et, si vous devez absolument leur parler, veillez à garder le contrôle de votre esprit ».

Quant aux femmes qui souhaitent travailler à développer la pureté d'un cœur qui transcende toute souffrance, qu'elles prennent, elles aussi, conscience des dangers du sexe opposé, les hommes. En y voyant une faute et un mal, elles seront également guéries de la passion, comme ce fut le cas pour Elder Upalavanna Bhikkhuni⁸⁹ qui déclara à ce sujet :

« J'ai vu le mal inhérent à tout désir des sens. Quand le désir s'empare de l'esprit, il l'obscurcit et l'aveugle – même un père est alors capable de coucher avec sa propre fille. »

En résumé, le danger le plus grave pour la vie sainte du *brahmacariya* vient de la sensualité du monde. Ceci pourtant ne peut s'appliquer exclusivement à un sexe ou à l'autre parce que tous les humains et les animaux vivant dans ce monde des sens, prennent naissance du fait d'un père et d'une mère. En conséquence, quoi que nous fassions, il n'y a pas moyen d'échapper au contact avec le sexe opposé.

Une personne désirant aller au-delà de toute sensualité doit d'abord la reconnaître comme un élément fondamental et un objet d'investigation approfondie. Ceci s'applique tout particulièrement au sexe opposé qui représente la forme matérielle sur laquelle nous projetons le désir sexuel. La luxure et le désir sexuel sont les éléments d'un mal qui existe dans l'esprit de chacun et, lorsqu'il surgit, on éprouve le besoin de le reporter sur une forme physique. Celle-ci devient à la fois la cible et l'objet auxquels nous nous accrochons car elle se prête à notre représentation du désir et de la passion. Cela se fait, par exemple, à travers la silhouette, le teint, la forme et l'apparence, l'allure, l'attitude ou la parole.

Le sexe opposé – ou tout autre objet stimulant le désir des sens – peut ainsi nous donner l'occasion de discerner le mal inhérent à toute sensualité. Ces objets seront donc considérés comme une grande aide

⁸⁹ Nonne bouddhiste. Cette éminente disciple du Bouddha, Upalavanna, était une *arahant* et la plus avancée des femmes dans les pouvoirs psychiques.

pour se libérer du royaume des sens⁹⁰. Si tel n'était pas le cas, tout le *Dhamma-Vinaya*, les enseignements du Bouddha et la façon de pratiquer la méditation des moines de forêt – y compris toutes les différentes voies de sagesse – n'auraient aucune valeur et n'apporteraient rien.

Tous les êtres – qu'ils soient moines ou laïcs – étant nés dans ce royaume des sens, sont obligés de faire face à cette menace et à ce danger. Même s'ils ne possèdent pas les armes les plus récentes, il leur reste toujours l'arme que leurs parents ont fabriquée pour eux : leurs poings – la force physique – pour y faire face⁹¹. Celui qui refuse de se battre aura totalement gaspillé la vie pour laquelle il est né. Par contre, la stratégie et les tactiques employées par le *samana*⁹² et le laïc seront différentes, en ce sens que le *samana* se bat pour la victoire ultime, tandis que le laïc s'escrime pour une victoire dans le monde. Par contre, celui qui ne fait aucun effort est déjà comme un cadavre en décomposition même s'il est encore en vie.

J'ai abordé cette question à l'intention de ceux qui sont ordonnés et qui doivent protéger leur vie de *brahmacariya*, cette vertu qui est la base de la continuité de l'enseignement du Bouddha. Mais attention : bien que les femmes soient probablement le plus grand danger pour la vie sainte du moine, elles peuvent aussi apporter beaucoup de bien à l'Enseignement. Les femmes ont prêté la forme à partir de laquelle le Bouddha et tous les nobles disciples sont nés et elles ont également offert l'objet de contemplation d'où est née leur réalisation du Dhamma.

Il est navrant de penser que certains moines transgressent délibérément la discipline monastique en se laissant entraîner dans des aventures qui appartiennent au monde des sens, notamment le désir sexuel et l'argent⁹³. Que peut-on dire de ces moines ? Ne sont-ils pas censés avoir abandonné tout cela en quittant leur vie de famille pour

⁹⁰ Autrement dit, en ne s'adonnant pas aux plaisirs sensuels mais en se penchant pour examiner leur effet sur l'esprit, on peut les transcender. Il n'y a donc ni laisser-aller, ni frustration, mais la voie du milieu qui est faite de retenue et de vision claire des choses.

⁹¹ Jeu de mot en thaï difficile à traduire. Façonner ou modeler = *pan* ; *kam-pan* = poing.

⁹² Reclus. Littéralement : 'le pacifique'.

⁹³ Il est formellement interdit aux moines d'accepter de l'argent ou de l'or.

se faire ordonner ? Même un laïc encore plongé dans les cinq types de plaisirs⁹⁴ serait considéré comme indigne et ignoble s'il se conduisait ainsi parmi des gens vertueux.

J'ai déjà longuement fait dévier mes lecteurs vers une forêt de dangers potentiels, cela suffit à présent. Revenons au récit de ma recherche du Vénérable Ajahn Mun.

19.2 A la suite du Vénérable Ajahn Mun en Birmanie - 1933

Nous séjournâmes deux ou trois nuits au monastère Wat Chedi Luang, dans la ville de Chiangmai, puis prîmes congé de l'abbé afin de continuer notre voyage à la recherche d'Ajahn Mun. Après une enquête infructueuse auprès de différents petits monastères dans lesquels il avait autrefois séjourné, nous décidâmes – pour être sûrs d'avoir envisagé toutes les possibilités – de continuer au-delà des frontières de la Thaïlande.

Nous entrâmes en Birmanie en passant par les villes de Muang Hahng, Muang Dtuan, Mork Mai et Rahng Kruer, montant jusqu'aux falaises de Phah Hang Hoong (Rangoon) près de Muang Pan, sur le fleuve Salwin. Mais nos espoirs furent déçus car, sur cette route, il n'y avait pas la moindre trace de son passage. De plus, le froid nous était absolument insupportable et, après avoir passé deux nuits parmi les tribus des collines Palong, nous redescendîmes des montagnes. Il faisait tellement froid ! Et ceci en plein milieu de la saison chaude de mars et avril ! Il nous fallut rester pelotonnés devant un feu jour et nuit. Qu'aurait-ce été au moment de la saison froide ou une année particulièrement froide ?

Ajahn Mun avait disparu dans la jungle à cause de Chao Khun Phra Upāli-gunoopamahjahn (Siricando Chan). Lorsque celui-ci sentit qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre, il songea qu'il faudrait un moine compétent et expérimenté pour prendre en charge le monastère Chedi Luang après lui. Etant donné le grand respect qu'il éprouvait déjà pour Ajahn Mun, c'est à lui qu'il souhaitait transmettre la responsabilité de l'administration de ce monastère. Mais Ajahn Mun

⁹⁴ Désirer ardemment et se complaire dans l'expérience du plaisir né des cinq sens.

préférerait la paix et la tranquillité, et ne désirait nullement être mêlé à ce genre de choses. Cependant, pour répondre à l'attente de Chao Khun Phra Upāli, il se rendit au monastère, le temps d'une Retraite des Pluies, après quoi, il prit congé et disparut dans la jungle. Le Vénérable Chao Khun Phra Upāli mourut à Bangkok au cours de cette même Retraite des Pluies.

Deux années passèrent sans aucune nouvelle d'Ajahn Mun, ce qui ne nous empêcha pas, le Vénérable Ornsee et moi-même, de continuer nos recherches à travers forêts et montagnes. Tant que nous voyagions en Thaïlande, nous étions familiarisés avec toutes les difficultés qui pouvaient se présenter, mais dès que nous traversions la frontière birmane, nos frustrations et nos épreuves se multipliaient : les traditions et les coutumes étaient différentes, par exemple, et la langue faisait barrière.

Nous étions tous supposés être bouddhistes⁹⁵ mais les traditions étaient quelquefois si différentes de celles qui nous étaient familières qu'elles ne semblaient même pas en accord avec le *Dhamma-Vinaya* que le Bouddha avait instauré. C'était très pénible et frustrant pour nous qui devons nous comporter en visiteurs et en invités. Cela le fut tout spécialement lorsque nous nous trouvâmes parmi les nombreuses tribus des collines, particulièrement pauvres et sous-développées.

Et que dire des sentiers et des pistes ! Nous étions parfois forcés de suivre les cours d'eau et de remonter jusqu'aux vallées des montagnes pour éviter d'emprunter des passages longeant des précipices. En redescendant d'une de ces vallées, je glissai sur un rocher et tombai, entaillant profondément mes genoux. Je m'obligeai à avancer en boitillant jusqu'au village de Pong Pah Khaem qui fait frontière entre la Thaïlande et la Birmanie. Nous passâmes une dizaine de jours dans la grotte Plong, le temps de soigner mes blessures et de reprendre des forces.

Lors de nos voyages en Birmanie⁹⁶, nous eûmes cependant l'occasion de constater certaines caractéristiques admirables parmi la population. Les gens aimaient la paix et la tranquillité, ils étaient bons

⁹⁵ Les états Shan de Birmanie sont bouddhistes ; beaucoup de tribus des collines sont bouddhistes (mais aussi animistes).

⁹⁶ Cette partie de la Birmanie abritait de nombreuses ethnies : les Shan, Mon, Karen, etc. et se trouvait toujours sous dépendance coloniale britannique.

et généreux ; il n’y avait ni escrocs ni voleurs parmi eux et ils n’élevaient pas d’animaux domestiques – volailles ou cochons – parce qu’ils refusaient de tuer. Leur régime alimentaire était basé sur des légumes accommodés avec du chili, du sel, des haricots et du sésame. Parfois, très rarement, ils goûtaient du poisson séché venu du Cambodge.

J’appris plus tard qu’après la Seconde Guerre mondiale, le Maréchal Por⁹⁷ avait contraint les populations à faire l’élevage d’animaux domestiques, ce qui les affligea profondément. J’ai beaucoup apprécié leur bonne volonté et leur foi religieuse ainsi que leur façon de vivre paisible et ordonnée. Aucun bruit ne troublait la nuit, alors même que les maisons du village touchaient la clôture du monastère : c’était comme s’il n’y avait pas eu de village du tout.

Quand mon genou fut suffisamment guéri pour me permettre de marcher, nous partîmes à travers les montagnes de la chaîne Morne Ahng Kahng (Kahng signifie « montagne possédée du démon »). Nous fîmes route toute la journée sans pouvoir atteindre le village de la tribu des collines car cette montagne était vraiment très élevée⁹⁸. Il nous fallut avancer jusqu’à midi pour en atteindre le sommet et la descente s’avéra ensuite si abrupte que la nuit nous surprit au moment où nous parvenions au pied de la montagne.

Nous continuâmes à marcher et, à mi-chemin de la piste, nous entendîmes le rugissement d’un tigre, non loin de nous. J’étais presque mort de peur à l’idée qu’un tigre puisse être si proche ; mais je ne laissai rien paraître devant mon ami. Il était né et avait été élevé dans une région agricole très développée, aussi était-il incapable de reconnaître le rugissement d’un tigre ; si je l’avais éclairé, je l’aurais certainement mené au même état d’affolement que moi. Pour nous éloigner de la portée du félin, nous perdîmes notre piste et fûmes donc obligés de trouver, dans la jungle, un endroit pour dormir. J’avais si peur que je ne fermai pas l’œil de la nuit. La rosée était dense et il faisait très froid, ce qui n’empêcha pas mon ami de dormir en ronflant bruyamment toute la nuit. Tandis que j’étais terrifié à la pensée que le

⁹⁷ Nom familial de Piboon Songkram, qui était à la tête du gouvernement à ce moment-là.

⁹⁸ Une des plus hautes montagnes de Thaïlande, elle dépasse les 2000 mètres.

tigre pût l'entendre et nous attaquer, lui dormait comme un bienheureux !

Au point du jour, nous repliâmes nos affaires, encore toutes mouillées de rosée, et repartîmes. En route, j'appris à mon compagnon que le bruit qu'il avait entendu la nuit précédente, celui qui ressemblait aux jappements d'un chien mourant, était en fait un tigre – plus précisément, c'était le rugissement qu'émet un tigre après avoir consommé un bon repas pour exprimer sa bonne humeur !

Nous reprîmes notre marche et, vers huit heures du matin, nous arrivâmes dans un village où nous pûmes quêter notre nourriture. Après avoir mangé, nous repartîmes et atteignîmes la grotte de Dtap Dtow où nous passâmes quelque temps pour récupérer nos forces. Une fois reposés, nous reprîmes notre voyage en direction du district de Phrao.

19.3 Mauvais présage pour les voyageurs

Quelque chose de tout à fait inhabituel mais vrai se produisit. Ce jour-là, après avoir pris notre repas, nous quittions la grotte de Dtap Dtow lorsqu'un cerf-aboyeur⁹⁹ surgit de derrière deux maisons et traversa notre sentier. Ces maisons avaient été construites au milieu d'un champ ouvert, herbeux, près du portail du monastère de la grotte. Le cerf-aboyeur déambula alors devant nous, posément, sans se presser, presque paresseusement, mais nous n'y prêtâmes aucune attention, pensant que c'était son territoire et nous ne faisons que passer.

Nous traversâmes le reste du village et coupions à travers champs pour regagner le début de la piste principale lorsque d'autres cerfs-aboyeurs apparurent. Un couple, mâle et femelle, qui se trouvait parmi le troupeau de buffles d'eau du village, nous repéra et s'élança devant nous. Cette fois encore, nous n'y prêtâmes aucune attention ; mais, peu après, nous découvrîmes que, bien qu'ayant emprunté le bon sentier au départ, nous nous en étions écartés sans le savoir. Comment

⁹⁹ Les *muntiacus muntjaks* sont petits, émettent une espèce d'aboiement lorsqu'ils ont peur et sont normalement très craintifs.

avons-nous pu nous tromper de chemin et aboutir sur une vieille piste abandonnée qui menait à une vallée voisine ?

Pendant près de dix heures, nous dûmes chercher notre chemin le long d'un lit de rivière rocheux car les pentes abruptes des montagnes, qui s'élevaient de chaque côté, imposaient au sentier de suivre la rive. Plus nous montions, plus le sentier se rétrécissait et plus la jungle s'épaississait, au point que la lumière du soleil ne pouvait plus pénétrer. Nous ne fîmes pas la moindre pause, pas même pour boire un peu d'eau. Quand l'épuisement commença à se faire sentir, je proposai à mon compagnon de revenir sur nos pas et de prendre le sentier principal, mais il refusa.

Je pensais que l'origine du cours d'eau que nous longions était probablement la source principale de drainage des coteaux plus touffus des environs, tout comme les cours d'eau de ma région natale du nord-est, mais ce n'était certes pas le cas. En effet, lorsque nous atteignîmes finalement la source, nous fûmes confrontés à la paroi abrupte d'une falaise. Des traces du passage de grands cerfs et de profondes empreintes de sanglier marquaient le sol.

Comme il n'y avait plus aucun sentier devant nous, nous dûmes revenir sur nos pas mais, presque aussitôt, je glissai sur un rocher et tombai, m'entaillant profondément la plante du pied. La nuit approchant, j'utilisai mon écharpe¹⁰⁰ pour bander la blessure et nous décidâmes d'escalader les pentes abruptes qui étaient formées d'éboulis sur le côté. Ce fut une ascension très difficile car où que nous posions le pied, il glissait sur le sol qui se dérobait.

Nous parvînmes au sommet vers sept heures du matin et trouvâmes un vague sentier serpentant le long de la falaise. Nous fûmes heureux d'avoir atteint ce sentier parce que cela signifiait probablement que nous approchions d'un village. Soudain, tout près, « *Aak ! Aak !* » – un élan, surpris par la lumière de nos lanternes¹⁰¹, brama et frappa le sol de ses sabots. Il nous fit sursauter si fort que je crus que mon cœur s'arrêtait de battre. Quand nous eûmes retrouvé notre sang-froid, nous réalisaîmes que ce n'était que le cri d'un cerf.

¹⁰⁰ *Ang-sa* (thaï) : morceau de tissu jaune, long et rectangulaire, porté sur l'épaule gauche, sous la robe du moine.

¹⁰¹ Bougie ordinaire protégée du vent par un cylindre de tissu, utilisée habituellement par les moines de forêt.

Regardant dans la direction du bruit, nous pûmes distinguer son poitrail blanc et nous sûmes alors que c'était un élan. Après quoi, il lança un autre cri et disparut d'un bond dans la montagne.

Plus tard nous vîmes, tout près du sentier, l'herbe aplatie où le cerf s'était couché. Il devint alors évident que nous étions toujours très loin de toute habitation. Nous décidâmes de passer la nuit sur place et chacun de nous se prépara un coin dans l'herbe épaisse du sous-bois. Mais nous ne pûmes trouver le sommeil de toute la nuit : d'une part, le vent soufflait trop fort pour que nous puissions suspendre notre moustiquaire à notre *krot* et, d'autre part, nous étions attaqués sur le sol par des termites et par des bataillons de fourmis attirées par le sang de ma blessure et la sueur de notre corps. Nous dûmes mettre des écharpes autour de nos yeux pour éviter que les fourmis ne viennent boire nos larmes !

Dès qu'il fit jour, nous nous levâmes et regardâmes derrière nous le chemin par lequel nous étions arrivés. Loin au-dessous, nous pouvions voir les minuscules carrés des rizières. Nous nous orientâmes et estimâmes que, si nous continuions à suivre ce sentier, nous pourrions rejoindre la piste que nous avons perdue. C'est ainsi que, selon notre plan de marche, nous coupâmes par la jungle et par d'autres forêts découvertes. Comme mon pied me faisait mal ! Avancer sur le sol de plus en plus rocheux et caillouteux était presque insupportable mais je serrais les dents parce que nous devons accélérer, étant encore loin de tout village. Après un long moment, nous trouvâmes enfin la piste tant espérée.

En marchant le long de ce sentier, nous finîmes par atteindre un village, peu avant neuf heures du matin. Nous arrivâmes avec soulagement et pûmes enfin décharger toutes nos affaires de nos épaules¹⁰² sur la rive d'un ruisseau, près des maisons.

Un moment plus tard, une femme sortit nous voir et nous lui racontâmes nos mésaventures. Nous pensions demander tout de suite quelque chose à manger mais, craignant que ce soit répréhensible, nous tentâmes de le lui faire comprendre en mentionnant le fait que nous n'avions encore rien mangé et que, l'un de nous ayant un pied

¹⁰² Les moines en *tudong* portent un sac contenant un bol et des robes de rechange sur une épaule tandis que, sur l'autre, se balancent en équilibre un petit sac et un *krot* (parapluie).

blessé, il nous serait impossible de faire notre quête de nourriture. Si nous attendions ici, pourrions-nous avoir quelque chose à manger ? Elle répondit par l'affirmative et, lorsqu'elle repartit chez elle, nous pensions qu'elle allait nous apporter de quoi manger. Nous allâmes donc nous baigner dans le ruisseau.

Quand je finis de me laver, la douleur de mon pied devint si insupportable que je ne pouvais plus marcher du tout. La nuit précédente la douleur n'avait pas été aussi forte et même la marche du matin avait été supportable. Alors pourquoi fallait-il que, maintenant, brusquement, mon pied me fasse mal au point de m'immobiliser au sol ? Le Vénérable Ornsee, mon compagnon de souffrance, se sentait défaillir et était lui-même si faible qu'il ne pouvait tenir debout. Tout ce que nous pouvions faire, c'était espérer que cette femme nous apporte quelque chose à manger – mais rien ne venait.

A présent, la faim et la fatigue ne nous lâchaient plus. Heureusement, j'avais, dans mon sac, quelques plantes médicinales contre les malaises grâce auxquelles je pus prendre soin du Vénérable Ornsee ; mais, ce ne fut qu'après dix heures du matin qu'il parvint à se lever. Je lui suggérai d'aller voir ce qui se passait. Il ne trouva que deux jeunes garçons qui s'occupaient de la maison et apprit que tous les adultes étaient partis travailler dans la jungle. Le village n'était composé que de ces deux maisons et tout le monde gagnait sa vie en coupant les feuilles de jeunes bananiers, en les faisant sécher et en les lissant pour les vendre comme « cheroot » (papier à cigarette).

Dès que le Vénérable Ornsee me fit part de la situation, je lui demandai de m'amener les deux garçons à qui je proposai d'échanger du riz cuit contre des allumettes – nous ne possédions rien d'autre. Chacun de nous avait deux boîtes d'allumettes et, en échange, nous obtînmes deux poignées de riz collant, deux plats de chili et de la pâte de soja fermenté avec deux petites parts de légumes cuits à la vapeur. Nous prîmes notre repas ... et comme il était bon !

Tout de suite après, la douleur de mon pied s'accrût encore davantage : ma jambe était brûlante et parcourue de tremblements. Je supportai ce tourment jusqu'à trois heures de l'après-midi puis nous reprîmes la route. Je boitillai tout au long des trois kilomètres qui nous séparaient du village voisin où nous séjournâmes onze nuits. Nous nous reposâmes et récupérâmes nos forces et je pus soigner ma blessure. De là, nous grimpâmes sur une montagne du Karen pour

redescendre dans le district de Phrao à Chiangmai, au village de Manora (Look San).

Ce soir-là, nous reçûmes une bonne nouvelle : quelqu'un vint nous dire qu'Ajahn Mun se trouvait à la plantation de thé¹⁰³ de Maa Pung et qu'Ajahn Sahn était à l'entrée de la piste menant à la grotte de Khork Kham. Nous étions enchantés à la pensée que, cette fois, nos désirs seraient enfin comblés. Après le repas, nous regroupâmes nos affaires et partîmes, arrivant juste à la tombée de la nuit à la grotte de Khork Kham où se trouvait Ajahn Sahn. Nous passâmes la nuit près de lui, discutant du Dhamma et parlant de chose et d'autre, comme il se devait. Le matin suivant, après le repas, il nous mit sur la bonne voie et le Vénérable et moi prîmes congé et partîmes.

Nous arrivâmes à l'endroit où se trouvait Ajahn Mun vers quatre heures de l'après-midi. Il était occupé à marcher en méditation mais il nous reconnut immédiatement à notre arrivée et nous appela par nos prénoms. Il arrêta sa méditation et alla s'asseoir dans son ermitage. Nous commençâmes par faire glisser nos affaires de nos épaules et les poser par terre à l'extérieur ; mais il insista pour que nous les posions sur la véranda de son ermitage, ce que nous fîmes avant d'entrer et de nous incliner pour lui présenter nos respects.

Le Vénérable Ajahn Mun commença par nous demander des nouvelles de notre santé. Je lui expliquai respectueusement :

« La raison pour laquelle il m'était indispensable de partir à votre recherche cette fois, Vénérable Ajahn, c'est que j'ai besoin de votre aide pour voir clair dans ma méditation. J'ai déjà beaucoup appris par d'autres personnes de notre groupe, mais je suis convaincu que seul le Vénérable Ajahn pourra m'aider à résoudre tout cela. »

Puis, je lui expliquai ma pratique de méditation dans le détail, depuis mes tous premiers efforts jusqu'à ces expériences que j'avais racontées à Ajahn Singh à Korat. Ceci l'amena à expliquer comment, jusqu'alors, il avait instruit ses disciples, suggérant en fait comment je devrais évaluer le groupe de disciples auxquels il avait enseigné :

« Tout moine qui suit ma façon de pratiquer jusqu'à devenir compétent et fermement établi dans cette pratique, devrait progresser rapidement et pourra au moins devenir indépendant et réussir. S'il ne

¹⁰³ *Mi-ang* est une feuille de thé fermentée. Ces champs devaient se trouver très haut dans les montagnes.

s'y conforme pas, il ne fera pas long feu et finira par régresser ou abandonner l'habit de moine. Si j'étais moi-même écrasé de nombreuses responsabilités et engagements vis-à-vis d'un groupe de moines, le développement de ma méditation ne pourrait se poursuivre correctement, mon investigation axée sur le corps serait superficielle et mon cœur et mon esprit ne deviendraient pas clairs et lumineux.

« Dans ta pratique, ne permets jamais à l'esprit de quitter le corps pour se poser sur tout autre objet d'observation. Que l'esprit semble ou pas s'éclaircir et devenir plus lumineux, ne cesse jamais de centrer ton attention sur le corps. Tu peux étudier l'aspect repoussant du corps, le voir comme un amalgame d'éléments, l'observer comme un ensemble d'agrégats ou encore y voir les Trois Caractéristiques (impermanence, souffrance et non-soi). Tu peux utiliser n'importe laquelle de ces méthodes mais, en tout état de cause, c'est là que tu dois axer ton investigation et cela dans les quatre postures du corps. Mais ceci ne veut pas dire qu'après avoir observé, tu pourras t'arrêter là – que cette observation ait été claire ou pas, continue ton investigation. Quand n'importe lequel de ces aspects est vu pleinement et en toute lucidité par le cœur et l'esprit, tous les autres objets extérieurs se manifestent clairement à leur tour. »

Il me recommanda également de ne pas permettre à l'esprit d'entrer en *bhavanga*.

20. DOUZIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1934

Pah Mi-ang Maa Pung - Une nouvelle technique de méditation

Dès qu'Ajahn Mun eut fini de parler, je pris une résolution dans mon cœur : *A partir de maintenant, je repartirais de zéro et j'apprendrais une nouvelle façon de pratiquer. A tort ou à raison, je suivrais ses instructions et ferais de lui mon unique guide et conseiller.*

On peut dire qu'à dater de ce jour, mon attention fut exclusivement dirigée vers l'investigation du corps. De jour comme de nuit, je le considérais maintenant comme repoussant, comme composé des quatre éléments et comme une masse de souffrance. J'intensifiais ma pratique sans relâche ni négligence pendant six mois sans m'en lasser (j'y passai la Retraite des Pluies). En conséquence, mon esprit connut le calme, la paix et une nouvelle compréhension s'éveilla :

Toutes les choses de ce monde ne sont qu'une manifestation des quatre éléments mais nous les interprétons et finissons par croire à l'illusion de nos propres suppositions. C'est pourquoi il y a tant de malheur et de détresse en toute chose.

Cette nouvelle compréhension apporta à mon esprit stabilité et fermeté, ce qui était très différent de son état des derniers temps. J'eus la certitude d'être enfin sur la bonne voie, mais je n'en dis rien à Ajahn Mun car, sûr de ma nouvelle compréhension, j'étais convaincu que je pouvais le faire à n'importe quel moment.

Le temps était si froid cette année-là que nous dûmes dormir près d'un feu. Un jour, une écharde s'enfonça dans ma main et le sang ne coula même pas, tant il faisait froid. Après la Retraite des Pluies, Ajahn Mun descendit au village de Toong Ma-khao. Le Vénérable Ornsee (maintenant Phra Khru Silakan) et moi, restâmes à Maa Pung mais en échangeant nos places : je descendis là où Ajahn Mun et le

Vénérable Ornsee avaient passé la retraite et le Vénérable Ornsee prit ma place sur la montagne.

Une nuit, un tigre s'approcha et s'assit en regardant fixement le Vénérable Ornsee qui dormait, allongé près du feu. Quand le feu s'éteignit et qu'il commença à avoir froid, le Vénérable se leva pour le ranimer. A ce moment-là, le tigre rugit et s'enfuit d'un bond dans la jungle.

Quelque temps après, Ajahn Mun nous adressa une lettre nous enjoignant de descendre le trouver. Nous allâmes l'aider à accomplir une certaine tâche pendant dix jours et – qu'arriva-t-il ? Toutes les idées qui m'étaient venues en méditation et qui m'avaient semblé si lucides et si évidentes n'étaient plus du tout aussi claires. A présent, je voyais les gens comme des gens, tels qu'on les imagine de manière conventionnelle. Dès que notre tâche fut remplie, Ajahn Waen et moi demandâmes la permission à Ajahn Mun de repartir à pied, à la recherche de la solitude, tandis que le Vénérable Ornsee resterait veiller sur Ajahn Mun. Nous prîmes la route et, après environ douze kilomètres, pénétrâmes dans la forêt pour y trouver quelque solitude.

Pendant la nuit, j'entendis le rugissement d'un tigre depuis le sommet d'une montagne toute proche et ceci m'aïda à concentrer mon esprit à l'intérieur. J'évoquai les vertus et les qualités du Bouddha en tant qu'objets de méditation¹⁰⁴ et, de là, apparut une connaissance étrange et merveilleuse qui se présenta d'une manière tout autre que ce que j'avais pu imaginer ou vivre auparavant. Nous restâmes là deux nuits avant de continuer notre route pour retrouver Ajahn Sahn, dans le district de Phrao. Je ne restai pas longtemps avec lui cependant, tant mon désir de solitude était grand. Aussi je pris congé, grimpai la montagne où vivaient les tribus Mooser et continuai là mes efforts de méditation pendant neuf jours.

Je pensais que, allant vivre avec les Mooser dont je ne parlais pas la langue¹⁰⁵, je pourrais me consacrer entièrement à la pratique de la méditation. Je savais qu'ils étaient très généreux et qu'ils me donneraient suffisamment à manger.

¹⁰⁴ *Buddhamussati* : Voir *kammatthana* dans Glossaire.

¹⁰⁵ Les tribus ont toutes leur propre dialecte, souvent très différent du thaï. A cette époque, en l'absence d'écoles, peu de gens parlaient le thaï.

20.1 Une vision déformée surgit

Je me consacrai à la méditation jusqu'à l'extrême limite de mes possibilités, jusqu'à ce que surgisse une vision fautive et déformée :

« Il n'y a ni Bouddha ni Sangha – il n'y a que le Dhamma. Ceci parce que le Bouddha ou, en d'autres termes, le « Prince Siddhatthakumara » ne devint le Bouddha que par sa connaissance du Dhamma, le Bouddha lui-même n'était que *rupa-dhamma* et *nama-dhamma*. Même chose pour le Sangha parce que tous, nobles disciples éveillés ou simples disciples, sont soutenus par le Dhamma. Leur forme physique n'est que *rupa-dhamma* et *nama-dhamma*. »

Telle était mon opinion, j'y croyais dur comme fer, absolument convaincu qu'elle était vraie.

J'étudiai tout de même la version autorisée à ce sujet et découvris qu'elle ne concordait pas avec ma façon de voir. Incapable de concilier ces deux points de vue contradictoires, j'en fus obsédé pendant plusieurs jours. Par chance, je ne tentai pas de rejeter la sagesse conventionnelle, sinon c'eût été le comble¹⁰⁶.

Il se trouva qu'Ajahn Sahn envoya alors quelqu'un pour m'inviter à descendre et recevoir des laïcs quelques offrandes et cadeaux. J'hésitai à y aller mais, me souvenant de l'état de mon habit du dessous que je portais déjà depuis trois ans et qui risquait de ne pas durer jusqu'à la fin de la prochaine Retraite des Pluies, je décidai d'accepter son invitation.

En bas, on m'offrit tout ce dont j'avais besoin ; je retournai donc avec un attirail complet et, par la même occasion, cette vision déformée se dissipa complètement d'elle-même.

¹⁰⁶ Lit. « C'eût été trop drôle » : euphémisme pour dire qu'il aurait pu être déstabilisé.

21. TREIZIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1935

Dans un village Mooser (Bahn Poo Phayah)

Quand j'eus fini de tailler, coudre et teindre mon vêtement, je repartis dans la montagne mais, au lieu de retourner au même endroit, je me dirigeai vers le village de Poo-Phayah, où vit la tribu des Moosers. A mon arrivée, ils furent enchantés de me voir et unirent gentiment leurs efforts pour me construire une hutte. Cependant (hélas !) mes espoirs de voir la barrière de la langue arrêter les gêneurs s'envolèrent vite.

Au début, je vécus dans une de leurs maisons abandonnées. Ces gens n'avaient jamais vu de moine de forêt en *tudong* auparavant et tous les habitants du village, du plus jeune ou plus vieux, se déplacèrent pour me dévorer des yeux. Ils étaient là à me fixer, de loin comme de près, certains s'approchant au point de me marcher sur les pieds. Dès qu'un spectateur s'en allait, un autre le remplaçait. Cela dura de midi jusque vers quatre heures de l'après-midi. Ils restaient béats, debout, assis, puis couchés. Ils étaient sales et sentaient mauvais. C'en était trop pour moi et je me sentais tout étourdi.

Ils m'aménagèrent un sentier pour la méditation en marchant mais, à peine y posai-je le pied qu'ils s'assemblèrent derrière moi formant une file qui s'étirait sur toute la longueur du sentier. C'était plus que je n'en pouvais supporter. Je rentraï donc et m'assis tandis qu'ils continuaient à défiler en groupes le long du sentier, trouvant cela très amusant.

Plus tard, je parvins à établir un compromis avec leur « grand chef » (*poo phayah*, ou chef de district). Nous tombâmes d'accord pour dire qu'ils ne devaient pas me suivre mais que, s'ils désiraient gagner du mérite, ils pourraient faire « *péu* » (c'est-à-dire joindre les mains en signe de respect) chaque fois qu'ils me verraient dehors méditer en marchant. Dès lors, à peine me voyaient-ils sortir pour méditer, qu'ils

s'approchaient, se mettaient en rang et me saluaient. S'il en manquait un, on l'appelait pour qu'il vienne se joindre aux autres.

A la réflexion, on ne pouvait manquer d'éprouver de la sympathie pour ces gens de la forêt qui, bien que vivant loin de toute civilisation matérialiste, étaient si honnêtes et intègres. En ce temps-là, personne, depuis des dizaines d'années, n'était monté leur porter assistance et les instruire et, à moins que quelque crime ne fût commis, aucun représentant du gouvernement ne se montrait là-haut. Ils se gouvernaient seuls, faisant totalement confiance à leur grand chef sur lequel ils s'appuyaient. Les mauvais sujets fauteurs de troubles qui s'entêtaient à ne pas tenir compte des remontrances de leur chef étaient expulsés du village. Si l'auteur du délit refusait de partir, les villageois s'éloignaient tous de lui. Soyez certains que, là-bas, le vol et le banditisme n'existaient pas.

Lorsque je marchais dans ces chaînes de montagne et que je voyais une ou deux maisons isolées, je pensais aussitôt qu'il me serait impossible de m'attarder dans un lieu comptant si peu d'habitants¹⁰⁷. Les tribus des collines de cette région manquaient de riz après deux mauvaises récoltes successives. Il y avait douze foyers dans le village où je me trouvais mais trois seulement avaient suffisamment de riz à manger. Pourtant leur foi était si grande ! Quand je quêtai ma nourriture, seules trois personnes sortaient mettre quelque chose dans mon bol mais chacune d'elles en donnait tant que j'avais largement de quoi me nourrir.

Quelque temps plus tard, le chef vint me trouver et m'expliqua que tout le monde avait la foi et qu'ils souhaitaient m'offrir quelque chose quand je quêtai ma nourriture, mais ils étaient très gênés car ils n'avaient pas de riz à donner¹⁰⁸, ne se nourrissant eux-mêmes que d'ignames et de tubercules bouillies¹⁰⁹.

¹⁰⁷ Un moine dépend de la générosité et de la bonne volonté des laïcs quand il quête sa nourriture. S'il y a trop peu de familles dans un village, un moine, à moins d'être spécifiquement invité, peut hésiter à rester afin de ne pas s'imposer.

¹⁰⁸ Pour les thaïlandais, le riz est la denrée principale de tous les repas. En thaï « manger » veut dire littéralement : « manger du riz ».

¹⁰⁹ On trouvait beaucoup d'ignames sauvages et autres tubercules semblables à la pomme de terre, que l'on mangeait dans toute la Thaïlande du nord ; tandis que, dans le nord-est, on les considérait davantage comme une

J'étais désolé pour eux et, comme j'aimais assez les ignames bouillies, je lui dis que c'était pour cela que j'avais pu venir vivre parmi eux – si je ne les avais pas aimées, je ne serais pas venu ! Dès que les villageois apprirent la nouvelle, ils déterrèrent des ignames sauvages qu'ils firent bouillir et déposèrent dans mon bol lequel, par la suite, fut rempli chaque jour. Ils étaient ravis, riant et souriant, le visage illuminé de manière attachante. Ils craignaient malgré tout que je ne puisse manger leurs ignames ; aussi me suivaient-ils dans ma hutte pour se rendre compte par eux-mêmes. Ayant reçu leur présent, j'étais décidé à leur témoigner mon appréciation en les laissant me voir manger.

Cette année-là, le riz avait été semé mais l'insuffisance des pluies avait desséché les jeunes plants qui avaient jauni. Les villageois construisirent ma hutte dix jours avant le début de la Retraite des Pluies et, quand elle fut achevée, étonnamment, la pluie se mit à tomber à verse. Ils étaient tous transportés de joie, absolument ravis de penser que c'était le résultat du mérite gagné en construisant un « monastère » pour moi. Grâce à la pluie, le riz s'était transformé en une moisson verte, splendide. Leurs rizières, cette année-là, produisirent tellement que certains purent même vendre le surplus.

Apparemment, aucun moine n'avait auparavant passé la Retraite des Pluies parmi les gens des tribus des collines Mooser. J'ai donc dû être le premier moine de Thaïlande à l'avoir fait.

Quand ils eurent terminé la construction de ma hutte, je me rappelai soudain que le prince Siddhattha avait trente-cinq ans quand ses efforts furent récompensés par l'Eveil. Cette année-là, j'allais moi aussi avoir trente-cinq ans (ayant commencé ma vie de moine au début de ma vingt-deuxième année). Je décidai donc d'offrir mes efforts de méditation en hommage à l'Eveil du Bouddha :

« J'accepterai de tout cœur la voie où ma méditation me conduira, quelle qu'elle soit, même si je dois le payer de ma vie. Puisse ma vie être offerte, comme on offre une fleur de lotus, en hommage au Bouddha et à son Eveil. »

Ayant pris cette résolution, je m'appliquai à ma méditation tout au long de la Retraite des Pluies ; cependant, elle ne progressait pas et

nourriture de famine.

semblait plutôt stagner. Afin de l'amener au niveau de ma résolution, je décidai de me mettre à l'épreuve en jeûnant cinq jours.

Les Moosers n'avaient jamais vu une chose pareille et craignirent que je ne meure. Ils venaient me supplier de partager leur nourriture, comme d'habitude, mais je refusai et continuai cinq jours entiers, conformément à mon vœu. Ils se relayèrent discrètement pour venir veiller sur moi. Si je fermais ma porte pour m'asseoir en méditation dans la pièce, ils m'appelaient et exigeaient que je leur réponde, après quoi seulement ils se décidaient à partir.

En réalité, le jeûne n'est pas le chemin qui mène à l'Éveil. Le Bouddha avait déjà essayé cette méthode et dit ensuite que cela ressemblait davantage à une auto-mortification. Tous mes maîtres de méditation l'avaient dit eux aussi. L'ayant déjà expérimentée par moi-même, je savais que ce n'était qu'une technique pour tourmenter le corps, sans pour autant conduire à l'éveil de la sagesse qui permet d'explorer le Dhamma et d'aiguiser la compréhension. Ce jeûne était pour moi l'occasion de tester ma volonté, de voir ce qui était le plus fort – mon attachement à la vie ou ma foi dans les qualités du Dhamma que j'avais déjà perçues. Lorsque je parvins à la vérité dans mon propre cœur, je me remis à manger comme avant mais je ne pris pas de riz pendant les quatre ou cinq premiers jours, me contentant d'ignames et de taros bouillis. Quand les Moosers virent que je me nourrissais à nouveau, ils furent tous absolument ravis.

Pendant la Retraite des Pluies, quelques visions surgirent dans ma méditation, soulignant la force et la fermeté de mes façons de méditer, ce qui m'apporta satisfaction et contentement.

Les Moosers se réjouissaient et se vantaient disant : « Votre présence parmi nous est très favorable : nos rizières des collines ont produit une récolte magnifique. Certains pourront même vendre du bétail, ce qu'ils n'avaient jamais pu faire auparavant. » (Les Moosers font paître leurs animaux mais ne s'en servent pas comme bêtes de somme. Habituellement l'élevage des cochons pour la vente procurait le revenu de base d'une famille). « Les chilis secs sont une autre source de revenus pour nous mais, en dehors de cela, nous n'avons aucun autre moyen de faire de l'argent. Cette année, nous avons plus d'argent qu'il ne nous en faut et nous pourrions en mettre de côté. Vous êtes venu et nous avons appris qu'il n'est pas bon de jouer aux cartes et de parier, alors nous avons cessé. Autrefois, des gens de la

ville venaient nous faire jouer et nous dupaient ; mais, à présent, nous avons accepté vos enseignements et nous ne jouons plus. »

A la fin de la Retraite des Pluies, le chef en personne vint m'offrir un *tort phah pah*¹¹⁰ et me donna une longueur de tissu blanc pour que je me confectionne une robe.

Je dus dire adieu aux Moosers pour aller présenter mes hommages à Ajahn Mun, au village de Toong Ma-khao, dans le district de Maa Pung. Ils étaient tous très affligés par mon départ et se mirent à pleurer, me demandant de revenir. Encore indécis, je leur dis que je devais d'abord voir ce que mon Ajahn dirait et peut-être reviendrais-je ensuite.

Quand j'arrivai chez Ajahn Mun et lui racontai tout ce qui m'était arrivé chez les Moosers, il fut enchanté et suggéra que nous y retournions ensemble. Nous partîmes à trois – Ajahn Mun, le Vénérable Ornsee et moi – mais, dès le début de l'ascension, le Vénérable Ornsee tomba malade. Nous lui demandâmes de rester en bas jusqu'à ce qu'il ait récupéré.

¹¹⁰ Lit. « Déposer le vêtement de la forêt ». Au temps du Bouddha, les moines ramassaient de vieux vêtements abandonnés qu'ils lavaient et cousaient ensemble pour en faire des « habits guenilles ». *Tort phah pah* perpétue cette tradition, quelquefois en offrant le tissu avec une branche feuillue posée dessus ; quelquefois aussi, en déposant le vêtement dans les buissons devant lesquels le moine passe.

22. QUATORZIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1936

Même lieu avec trois moines

Je me sentis un peu gêné en retournant chez les Moosers, cette fois-là, car ils s'étaient habitués à moi tandis qu'ils ne connaissaient pas Ajahn Mun. De plus Ajahn Mun eut du mal à s'adapter au climat rigoureux. De fait, le froid de ces hauteurs altéra tellement sa santé qu'il parut bientôt évident qu'il ne pourrait s'attarder longtemps. Cependant, grâce à sa force d'âme et à son esprit combatif, il surmonta cette difficulté et passa là-bas toute la Retraite des Pluies.

Ma méditation se déroulait très bien cette fois car, en plus de mes propres techniques, je pouvais utiliser celles du Vénérable Ajahn dont j'apprenais sans cesse. Juste avant la Retraite des Pluies, il m'envoya chercher le Vénérable Ornsee pour qu'il séjourne là-haut avec nous. Je m'absentai cinq nuits, laissant donc seul le Vénérable Ajahn. C'est pendant cette période de solitude qu'il renforça sa méditation avec une détermination audacieuse et totale. Il obtint des résultats remarquables et sa maladie disparut complètement par la même occasion.

Tout au long de cette Retraite des Pluies, nous étions tous les trois fermement déterminés dans notre pratique de la méditation, chacun de nous poussant jusqu'aux limites de ses possibilités. Nous étions tellement en harmonie les uns avec les autres que tout ce qui arrivait à l'un – qu'il s'agisse d'événements extérieurs ou en rapport avec la compréhension du Dhamma – semblait être connu des deux autres. Ce fut pendant cette Retraite des Pluies qu'Ajahn Mun prédit la durée de sa vie, prédiction qui s'avéra exacte.

Il parlait parfois des visions et « connaissances » qui jaillissaient spontanément de sa méditation, nous les présentant comme des prédictions concernant certains de ses disciples ; mais il ajoutait qu'il ne fallait pas croire aveuglément à ces prémonitions car elles pouvaient s'avérer fausses. Quant à moi, je ne me laissais pas

influencer par les choses qu'il prédit à mon sujet car je pensais que tout cela dépendait beaucoup de l'individu et que chaque cas était différent et unique. Ces prédictions ne doivent être ni l'objet ni le but de celui qui pratique sincèrement la méditation, le seul véritable but étant la suppression totale des souillures du cœur et des errements de l'esprit.

Au cours de cette Retraite des Pluies, Ajahn Mun nous enseigna en utilisant des moyens astucieux et sagaces, en plus de ses techniques habituelles, subtiles et habiles. Je ne l'avais jamais vu agir ainsi auparavant. Je mettais immédiatement en pratique tous ses enseignements, si rapidement en fait, qu'il s'exclama un jour, sans s'adresser à personne en particulier : « Ce Vénérable Tate est vif et impétueux ! »¹¹¹.

Phra Ajahn Mun s'ouvrit véritablement à nous en toute sincérité et je m'estime extrêmement chanceux d'avoir été guidé par un maître de méditation qui enseignait ainsi. Il y a rarement eu d'autres occasions où il a pu instruire ses disciples de cette façon : les conditions appropriées pour les personnes concernées, le lieu et le moment ne seraient jamais plus aussi favorables. Bien qu'il m'ait donné sa bénédiction et encouragé à devenir héritier de son Dhamma, je n'ai jamais pris cela avec insouciance ou accepté comme si cela allait de soi. J'ai toujours pensé que ce qui est vrai reste vrai quoi qu'on en dise. Nul ne peut aller au-delà du véritable état des choses.

22.1 Les gens de la forêt dans le village

Au cours de cette Retraite des Pluies, je croisai une tribu de la forêt connue sous le nom d'Esprits des Feuilles Jaunes¹¹². Ils n'aimaient pas du tout ce surnom, déclarant que, comme tout le monde, ils craignaient les esprits et préféraient être appelés « les gens de la forêt ».

¹¹¹ Lit. « Il a le cœur ardent », autrement dit : il est impatient d'obtenir des résultats.

¹¹² *Pee dtong leeung* : *pee* = esprit ou fantôme, *dtong* = grande feuille de bananier, *leeung* = jaune. Cette tribu est également appelée « les Marobis », groupe ethnique du nord de la Thaïlande.

Les Moosers affirmèrent qu'en cinquante ans, cette tribu ne s'était jamais approchée d'eux. Ces hommes et femmes étaient considérés comme « des Thaïlandais d'autrefois » et leur langue ainsi que leur accent ressemblaient beaucoup à ce que j'avais entendu dans les villes de Yong et Ruang situées au nord de Chiang Dtoong¹¹³. Ces citadins avaient émigré vers le sud et s'étaient installés dans la province de Chiangmai. Ils vivaient de leurs travaux de vannerie, tissant des plateaux connus sous le nom de « plateaux kern » (car leur origine remonte à la tribu Kern). Ce sont eux qui m'ont parlé des gens de la forêt, me racontant qu'à l'origine la tribu comptait environ soixante membres mais que la variole les avait ensuite décimés. A cette époque ils n'étaient plus qu'une trentaine d'hommes et de femmes. Je vais évoquer ici brièvement les informations que je recueillis alors sur leur mode de vie.

Leur existence n'était pas liée à un lieu de vie fixe et permanent. Ils construisaient des abris provisoires en coupant de petits troncs d'arbres qui leur servaient de piliers qu'ils recouvraient de branchages, de feuilles et de tout ce qu'ils trouvaient. Ces abris leur suffisaient pour dormir et se protéger de la pluie et de la rosée. Il leur arrivait aussi de dormir dans des grottes, sous des rochers en saillie ou sous des arbres. La base d'un arbre leur suffisait, même si elle n'offrait qu'un minimum de protection.

Ils ne portaient pas de vêtements, à l'exception de quelques pièces de tissu qu'ils avaient mendrées et qu'ils endossaient avant d'entrer dans un village pour couvrir leur nudité. Ils vivaient ensemble, en groupe, et craignaient les esprits et les tigres. Lorsqu'ils étaient dans leurs abris, rares étaient ceux qui pouvaient les repérer. S'il arrivait qu'ils soient vus, les femmes devaient partir en courant et si elles n'étaient pas assez rapides, elles se jetaient à terre et s'enfuyaient en roulant. Tous les hommes de la tribu s'avançaient immédiatement, lance à la main, prêts à se battre. (Je pense que tout ceci était lié à l'absence de vêtements chez les femmes. Ils étaient persuadés que si une femme était vue par un étranger cela lui porterait malheur et elle finirait mangée par un tigre.)

Ils s'attardaient lorsque la nourriture était abondante mais, dès qu'elle venait à manquer, ils partaient ailleurs. C'est pourquoi ils

¹¹³ Dans les états Shan, région de la Birmanie du nord.

étaient connus sous le nom d'Esprits des Feuilles Jaunes : dès que les feuilles recouvrant leurs abris jaunissaient, ils déménageaient.

Contrairement à la plupart des Thaïlandais, leur nourriture de base n'était pas le riz ou le blé. Leur régime alimentaire était basé sur la consommation de viande animale, d'ignames et de tubercules de la forêt ainsi que du miel des ruches sauvages. Ils évitaient de manger certaines espèces d'animaux – les serpents, par exemple – et leur viande était cuite ou rôtie avant d'être consommée¹¹⁴. Lorsqu'ils recueillaient du miel, ils le mélangeaient à de la pulpe de bois pourri ou de la terre pour lui donner plus de consistance avant de le manger.

Ils allumaient leur feu en frottant un morceau de fer contre une pierre (ce que nous appelons « le silex du chasseur ») ou bien frottaient deux bâtons l'un contre l'autre. Je leur offris une boîte d'allumettes mais ils avaient peur de s'en servir à cause de la soudaineté et du sifflement de la flamme suite au frottement de l'allumette.

Pour chasser, ils se servaient de lances dont les extrémités étaient empoisonnées de sève toxique. Ils suivaient silencieusement toute trace d'animal qu'ils repéraient jusqu'à ce qu'ils trouvent l'animal en question couché, au repos. Alors ils se rapprochaient encore et lui envoyaient leurs lances à bout portant. Si l'animal qu'ils traquaient était occupé à rechercher sa nourriture au moment où ils le repéraient, ils se dissimulaient et rampaient furtivement, aussi près que possible, puis envoyaient leurs lances en leur faisant décrire un grand arc de cercle avant de retomber sur leur proie.

Ils disaient que si l'animal se trouvait dans un rayon de vingt à trente mètres, leur repas était assuré. Tant que la lance ne pénétrait l'animal que superficiellement, la chair pouvait être consommée mais au-delà d'un pouce de profondeur (2,54 cm) toute la viande était contaminée par le poison et devenait immangeable.

Et voilà qu'un jour, ils arrivèrent chez les Moosers pour nous offrir de leur viande. Elle avait une odeur forte et repoussante provenant de la fumée dans laquelle elle avait été rôtie. Ils la piquèrent dans la fourche de quelques branches d'arbres, à dix mètres de nous, et son

¹¹⁴ Contrairement à d'autres endroits de Thaïlande où l'on mange parfois du serpent et où la viande et le poisson sont parfois consommés à moitié cuits ou crus.

odeur nauséabonde faillit nous empêcher de dormir toute la nuit. Ajahn Mun demanda aux Moosers d'essayer de la faire bouillir, mais pratiquement la moitié du volume s'avéra être de la saleté, si bien qu'on ne put la manger.

Leurs coutumes et traditions étaient basées sur une existence vécue dans la forêt qu'ils n'ont jamais vraiment quittée. On ne les apercevait que lorsqu'ils se hasardaient hors de la forêt pour demander des vêtements, du riz, du sel ou du fer pour leur silex. Les ancêtres de cette tribu, d'après ce que j'ai compris, étaient probablement des esclaves en fuite¹¹⁵ qui avaient autrefois échappé à leurs seigneurs et maîtres et s'étaient réfugiés dans la jungle. C'est ce que l'on peut déduire de leurs tabous vis-à-vis des endroits découverts ou des champs cultivés. Quelle que fût l'étendue du champ ou la difficulté que présentât la route, ils évitaient absolument tout signe d'habitation ou de culture, alors que personne ne leur avait jamais interdit de les traverser. Ceci tend à prouver que leurs aînés les avaient mis en garde contre les espaces ouverts où ils auraient pu être repérés et repris, théorie qui s'applique aussi à ce que j'ai déjà dit concernant les femmes – qu'elles seraient mangées par un tigre si quiconque les apercevait.

Quand les hommes venaient demander du riz, du blé, des ignames ou du taro, ils mangeaient tout sur place, sans rien laisser. Un jour, je leur suggérai d'en garder un peu à partager pour leurs femmes, mais ils répondirent qu'ils ne pouvaient pas faire une chose pareille car, si leurs femmes mangeaient de tels aliments, elles s'habitueraient à leur goût et en seraient gâtées.

Chaque fois qu'ils venaient chez les Moosers, leur conduite trahissait leur peur enracinée des étrangers et surtout des personnages importants ou officiels. Ils marchaient lentement et prudemment, toujours si méfiants et sur le qui-vive que cela faisait pitié à voir. Mais dès qu'ils se retrouvaient dans la jungle, ils redevenaient vifs et agiles au point qu'il était difficile de les suivre du regard. Tout ce que l'on pouvait voir et entendre était le froissement et le bruissement des feuilles.

Leurs coutumes relatives au mariage donnaient toute liberté aussi bien à l'homme qu'à la femme. Par exemple, comme ailleurs, il était

¹¹⁵ Les esclaves étaient monnaie courante jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle.

courant, quand un homme chanceux prospérait en rapportant régulièrement viande et nourriture, qu'une femme attirée par lui aille vivre avec lui et devienne sa compagne. J'ai oublié de demander s'il était question de dot. Quant aux enfants, ils étaient sous la responsabilité pleine et entière de la femme.

Ils vinrent me voir à plusieurs reprises et j'eus ainsi l'occasion de les questionner sur de nombreux aspects de leur mode de vie, ce qui me permit d'apprendre à les comprendre. Chaque fois que je les voyais, je ressentais à la fois de la compassion et de la pitié pour eux : n'étaient-ils pas membres de la même tribu thaïlandaise que nous ? Je comprenais absolument tout ce qu'ils disaient et leurs caractéristiques physiques étaient en tous points semblables aux nôtres. Du plus profond de moi jaillit la pensée de trouver un moyen de les aider à se créer un niveau de vie stable ou tout au moins les assister afin qu'ils parviennent au niveau de subsistance des Moosers et des autres tribus des montagnes de là-haut. S'ils acceptaient ma proposition, j'étais prêt à informer les autorités gouvernementales concernées pour qu'une aide leur soit apportée sous forme d'outils et d'approvisionnements en tous genres, jusqu'aux plants et semences.

Quand ils vinrent me voir, la fois suivante, je les sondai dans ce sens : « Que pensez-vous du riz, du maïs, du taro, du chili et du sel que l'on vous a donné à manger ? C'était bon ? » « Oui, répondirent-ils, tout était très savoureux ». Dans ce cas, continuai-je, pourquoi ne venez-vous pas vous installer, comme les Moosers ? Vous pourriez alors planter du riz et du taro pour votre propre consommation. Ce serait bien, non ? ».

Je ne pus aller plus loin car ils protestèrent immédiatement qu'ils étaient une tribu de la forêt et qu'ils ne pouvaient pas faire une chose pareille, sinon « la terre se retournerait ». (Cette vieille expression indique refus absolu et désaccord. Ils voulaient dire qu'une telle idée était impossible à envisager et que, si elle venait à se réaliser, le dessous de la terre basculerait par-dessus.) Tous mes projets d'aide s'écroulèrent dès que j'entendis leurs objections.

Quel dommage ! Bien que ces gens fussent doués de cette humanité inappréciable, ils étaient incapables d'en tirer profit du fait de leur naissance dans un environnement inadéquat. Et pourtant, ceux qui sont nés dans un milieu riche et agréable sont encore plus à plaindre car ils ont tout, y compris les occasions de s'instruire, et se

perdent malgré tout, étourdimement, en s'adonnant à des plaisirs dépourvus de toute substance réelle. Et puis, quand le temps aura consumé leur vie, ils n'auront rien fait de valable. Il y a tant de gens dans ce cas.

Au cours de cette Retraite des Pluies, Ajahn Mun ne se contenta pas de prédire différents événements, il parla aussi de la responsabilité qu'il aurait à assumer vis-à-vis du groupe de moines de méditation. Il parla d'établir un monastère de méditation dans la région de Chiangmai et me demanda si j'avais des suggestions à faire. Ravi d'entendre qu'il envisageait de reprendre la responsabilité de notre groupe, je fis cependant remarquer que les gens du nord-est de la Thaïlande étaient plus réceptifs à la pratique du Dhamma que ceux des autres régions et, en particulier, que ceux de cette région du nord où les résultats avaient été infimes.

« Regardez, dis-je, cela fait sept ou huit ans maintenant que le Vénérable Ajahn est dans cette région, or qui a abandonné son foyer pour vous suivre et entreprendre la voie de la pratique ? Ceux qui vous suivent sont tous, sans exception, vos anciens disciples du nord-est. En ce moment-même, les gens là-bas, qu'ils soient moines ou laïcs – y compris Chao Khun Dhammachedi – se languissent tous de vous. Lorsque je les ai quittés, ils m'ont tous prié d'intercéder pour inviter le Vénérable Ajahn à retourner dans le nord-est. Ils sont disposés à prendre tous les arrangements nécessaires pour votre voyage, il suffit de leur faire connaître vos besoins.

Ajahn Mun évoqua alors une chaîne de montagnes dans la direction du district de Nah Kaer, dans la province de Sakhon Nakorn, disant qu'elle serait un lieu agréable et adéquat pour se fixer. Il aimait particulièrement ce type de montagnes et déclara que nous pourrions tous y aller. Il ajouta que j'aurais à assumer pour lui le rôle de « gardien de la porte », c'est-à-dire qu'il me faudrait éloigner tous les visiteurs indésirables.

Après la Retraite des Pluies, Ajahn Mun redescendit dans le district de Phrao (où, comme me l'expliquèrent plus tard mes amis, il fit part de ses projets au groupe de moines résidents). Quant au Vénérable Ornsee et moi-même, nous avions sollicité la permission de rester dans cette région pour continuer nos efforts de méditation à notre gré. Quelques jours plus tard, le Vénérable Ajahn Mun revint nous voir, accompagné d'Ajahn Sahn, Ajahn Waen et Ajahn Khao. Il

parla à nouveau d'établir un monastère de méditation pour le groupe et, comme la première fois, je réitérai mon opinion, à savoir que ce monastère ne devrait pas se situer dans la région du nord. J'ajoutai cependant que, si le Vénérable Ajahn persistait dans son projet et créait quelque chose dans cette région, je le rejoindrais dans trois ans et l'aiderais alors de tout mon cœur. Ajahn Mun et son groupe passèrent deux nuits avec nous avant de repartir : Ajahn Sahn, Ajahn Waen et Ajahn Khao prirent direction de Phrao, tandis qu' Ajahn Mun et le Vénérable Manoo allèrent dans le district de Maa Sai, dans la province de Chiang Rai, où ils finirent par passer la Retraite des Pluies suivante.

Le Vénérable Ornsee et moi restâmes méditer jusqu'à ce que tout le monde fût parti ; nous prîmes alors, à notre tour, des chemins séparés : le Vénérable Ornsee demeura sur place tandis que je partais pour une autre montagne.

22.2 Tendances latentes et souillures du cœur

Ce que je vais raconter maintenant est assez gênant pour moi, mais je le relate ici pour dénoncer plus encore la laideur des souillures du cœur. De quoi s'agit-il ? Eh bien, après avoir quitté le Vénérable Ornsee et être parti à la recherche de la solitude, j'entendis un jour le rugissement d'un tigre. J'en fus si terrifié que je me mis à trembler au point de ne pas pouvoir trouver le sommeil ni stabiliser ma méditation. Quelques personnes de la région réussirent à le chasser en tirant des coups de feu menaçants de leur fusil et en lui lançant des tisons. Il disparut un moment mais ne tarda pas à revenir. Tôt le matin, quand les villageois portaient travailler dans les champs, ils l'apercevaient parfois, tapi dans la jungle, loin devant eux. Ils s'enfuyaient alors en courant – bien que je n'aie jamais entendu dire qu'il ait blessé qui que ce soit.

Dans mon malaise, j'essayai différentes façons de m'asseoir en méditation mais rien n'y faisait. Je n'avais pas encore compris, à ce stade, que mes difficultés à méditer étaient liées à ma peur du tigre. J'avais le corps trempé de sueur. « Eh bien, pensais-je, que se passe-t-il ? J'ai froid et voilà que je transpire encore ». J'essayai de retirer la

couverture dans laquelle j'étais enroulé mais constatai que je tremblais toujours, sans compter que le fait de ne pas pouvoir progresser dans ma méditation m'épuisait. J'eus alors l'idée de m'allonger pour me reposer un peu et me préparer à de prochains efforts et, à cet instant précis, j'entendis le rugissement du tigre. Tout mon corps se mit à grelotter et à trembler comme sous l'effet de la malaria. C'est alors que je compris enfin que tout provenait de ma peur des rugissements du tigre.

Je me redressai et retrouvai toute mon attention, apaisant mon esprit en le fixant sur un objet unique, prêt à faire le sacrifice de ma vie. N'avais-je pas déjà accepté la mort ? N'était-ce pas la raison de ma venue ici ? Le tigre et l'homme ne sont-ils pas tous deux composés des quatre mêmes éléments ? Après la mort, ne finiront-ils pas tous deux de la même façon ? Qui mange qui ? Y en a-t-il un qui meurt et un qui ne meurt pas ? Lorsque je fus disposé au renoncement et à l'investigation sans peur ni distraction, je n'entendis plus le tigre.

Si, par la suite, il m'arrivait de l'entendre, mon esprit demeurait absolument indifférent ; je ne considérais le rugissement que comme une vibration dans l'air provenant d'une forme matérielle et produisant un son. De tempérament assez nerveux, j'avais, depuis l'enfance, tendance à être facilement bouleversé. Les rugissements du tigre avaient réveillé un conditionnement du passé, lequel avait causé ma peur inconsciente.

Ce sont ces souillures latentes¹¹⁶, cachées dans les profondeurs de l'esprit, qui sont si difficiles à extirper. Vaincre ces pollutions est absolument impossible si l'on n'est pas disposé à renoncer à tout attachement et désir vis-à-vis des choses conditionnées. Il faut qu'il y ait cet échange : abandonner les choses entièrement dépourvues de valeur pour pouvoir goûter à l'immortalité qui se situe uniquement dans le cœur. Bien que le Vénérable Sariputta¹¹⁷, principal disciple du Bouddha, ait pu abandonner cela en devenant un *Arahant*, ses traits de

¹¹⁶ *Anusaya kilesa* : les sept tendances ou inclinations de l'esprit, malsaines, latentes et pernicieuses : la sensualité, la rancune, les spéculations, les doutes, la vanité, la soif de prolonger l'existence et l'ignorance. La peur est du domaine des trois dernières.

¹¹⁷ Dont le Bouddha a fait l'éloge comme étant le plus avancé en sagesse et compétence pour exposer le Dhamma.

caractère demeurerent, à la différence du Bouddha totalement éveillé¹¹⁸.

Pendant cette période, tandis que je progressais sans peur dans ma pratique, une désagréable vision apparut dans ma méditation. Je me dois de le révéler à mes lecteurs afin d'exposer certaines des honteuses tendances des pollutions. Reconnaître le mal que peut causer cette sorte de souillure leur servira peut-être alors de mise en garde pour l'avenir.

L'image qui apparut était celle d'une femme entre deux âges que je me souvenais avoir connue cinq ou six ans plus tôt. Elle était alors une laïque qui soutenait et suivait mes enseignements, pleine de foi et d'intentions sincères. Je la considérais comme une personne bonne, une personne selon le Dhamma, courtoise et distinguée, quelqu'un avec qui je pouvais être associé en toute bienséance et un bel exemple de véritable *upasika*¹¹⁹ des enseignements bouddhistes. Son physique était plutôt quelconque ou du moins c'est ainsi que je le percevais. A part cela, je ne lui avais jamais accordé de pensée autre que le souvenir de son soutien bienveillant pour le moine que j'étais – car un moine vit du soutien des autres.

Quand son image apparut dans ma méditation, cette femme semblait se tenir assise près de moi, à ma droite, de façon assez familière. A ce moment-là jaillit dans mon cœur un sentiment spontané, comme si nous avions tous deux vécu ensemble, très proches l'un de l'autre, pendant des décennies sans qu'il y ait là ni sensualité ni désir. Choqué, je m'arrachai à ma méditation pour examiner mon esprit mais je ne découvris aucun sentiment d'attachement envers elle ; d'ailleurs, au cours des cinq ou six années écoulées, je ne lui avais pas accordé la moindre pensée. Alors, pourquoi une telle vision ?

Après réflexion, j'en vins à comprendre la nature de la souillure latente de la sensualité. Celle-ci est profondément immergée dans

¹¹⁸ Les Arahants, bien que purifiés de toute souillure, gardent leurs traits de caractère personnels. Un Bouddha, en vivant à la perfection les dix *parami* (ou « perfections » - voir Glossaire) transcende tous les traits de personnalité.

¹¹⁹ Laïc qui vit selon les Huit Préceptes. Voir appendice A.

« les profondeurs de l’océan », hors de portée et de compréhension des personnes peu attentives.

- Celui qui possède la sagesse mais manque de foi, d’énergie et d’une persévérance hardie, sera incapable de la découvrir et d’y faire face.

- Celui qui possède la foi, l’énergie et une persévérance hardie, mais manque de sagesse, sera incapable de s’en débarrasser.

- Celui qui possède la foi, l’énergie, une persévérance hardie ainsi que la sagesse et qui développe la méditation en cultivant régulièrement ces qualités vertueuses sans défaillance, celui-ci sera capable d’éliminer totalement les tendances latentes.

Je poursuivis ensuite ma réflexion en évoquant ces méditants qui atteignent avec succès toutes les absorptions¹²⁰ mais qui risquent toujours d’être trompés et de chuter à cause des souillures de la sensualité et de la luxure. Ils considèrent le type de vision que je viens de décrire comme un fait réel, signifiant qu’ils ont été mari et femme dans une vie antérieure¹²¹. En approfondissant cette vision, ils permettent à une certaine tendresse, une affection, de s’éveiller et puis, inévitablement, l’excitation sexuelle et le désir s’ensuivent. L’homme va alors retrouver la femme et lui exprime tout haut ce qui ne devrait jamais être révélé. Les deux fils électriques vivants sont déjà côte à côte ; si un objet métallique s’approche trop, il ne peut éviter d’être attiré et happé : le contact est établi. C’est pourquoi il arrive que tant de méditants, en particulier des moines et même parfois des maîtres avancés, tombent dans ce piège. Face à une telle vision, au lieu d’être en alerte comme devant une menace et un danger contre lesquels il faut s’armer pour vaincre, ils se soumettent et se rallient. Quel gâchis !

Le Bouddha a raconté comment les êtres humains et les animaux nés dans ce monde ont tous été pères et mères, frères et sœurs, maris et femmes les uns des autres ; ils ont tous été liés dans une vie ou dans une autre. Peut-être même que la volaille ou le porc que nous mangeons sont la chair de notre père ou de notre mère d’une vie antérieure. Nous avons encore des souillures et sommes donc soumis à

¹²⁰ *Jhana* : il y a huit niveaux de concentration d’absorption qui dépendent de la subtilité de la méditation.

¹²¹ *Pubbe-senha-sannivasa* : mot pāli-thaï qui met l’accent sur la faculté de se remémorer ses vies antérieures et en particulier son partenaire d’alors.

des cycles de mort et de naissance pendant d'innombrables vies. Alors, si la moindre vision séduisante nous attire au point de nous détourner de notre devoir, franchement, où allons-nous ?

Eh bien, maintenant que l'« ennemi numéro un »¹²² – les souillures – a été exposé et humilié, j'aimerais vous raconter une autre anecdote. Elle concerne une femme jeune et jolie qui me témoignait, tout comme ses parents et ses proches, beaucoup de considération. J'essayais de l'aider en lui prodiguant conseils et enseignements dans le domaine de la moralité et de la vertu. Je souhaitais tout particulièrement qu'elle prenne conscience des dangers inhérents à la condition féminine et qu'elle observe les préceptes du *brahmacariya* toute sa vie. Mais les choses ne se passèrent pas ainsi ; au contraire, elle s'enfuit et perdit sa virginité de manière désolante. En retrouvant ses esprits, elle pleura toutes les larmes de son corps, accablée de remords. J'appris cela par hasard et ressentis une profonde lassitude face à tant de sottise et de crédulité. Par la suite, elle continua à me manifester du respect mais se sentait visiblement honteuse devant moi. Quant à moi, je me demandais sans cesse comment les choses avaient pu en arriver là. En la regardant, je me disais que, bien que sa forme parût humaine, son état d'esprit était celui d'un animal. Plus j'y pensais, plus j'en étais malade, dégoûté d'elle et de toute cette histoire, presque au point d'en avoir la nausée. Je persistai dans cette réaction de nombreuses années, ce sentiment de dégoût s'éveillant chaque fois que j'évoquais l'incident. C'était un sentiment très fort. Je n'avais jamais rien ressenti aussi profondément auparavant et je savais bien que ce n'était pas en accord avec ma pratique, mais tout cela était déjà du passé.

Par la suite j'en vins à réfléchir au mal que peut causer la sensualité et à l'étendue de sa terrible action. Lorsqu'elle s'éveille dans la personnalité sous-jacente de quelqu'un, elle est capable de déchaîner ses forces et de dévorer sa victime. Cela peut arriver à n'importe qui, à une personne ayant des principes moraux comme à un délinquant, et même à des méditants confirmés ayant atteint les plus hauts niveaux d'absorption – les seules exceptions étant le Bouddha et les *arahants*. La sensualité est totalement dépourvue de bonté ou de considération, tel un tigre qui fonce sur sa jeune proie inoffensive et la dévore de sang-froid.

¹²² *Mara* : chef et personnification des forces du mal.

Ma propre expérience des souillures latentes me permit enfin de mieux comprendre cette jeune femme. Elle avait toujours eu des intentions saines, avait souhaité être bonne, mais la passion est parfois terriblement destructrice ; elle dévore sans se soucier de sa victime. C'est le désir sensuel qui doit porter l'essentiel du blâme et qui est impardonnable. Je n'éprouvai plus que sympathie et compassion pour cette femme.

Ceux qui sont encore engloutis dans les profondeurs de la vague des désirs sensuels doivent renaître dans le royaume des sens. C'est précisément dans ce domaine, dans cette sphère des sens, que nous devons développer des vertus spirituelles¹²³. Ceux qui veulent avancer dans la voie du cœur et de l'esprit y trouvent le champ de bataille où se battre pour obtenir la victoire. Quant aux mécréants, ils risquent de n'y trouver qu'une tombe.

Le royaume des sens, ou niveau d'existence sensoriel, est doté d'une panoplie complète de ressources naturelles internes et externes. Les sages peuvent en tirer parti comme ils l'entendent. S'il n'y a pas d'arbres dans la forêt, où ira-t-on chercher les herbes médicinales ? S'il n'y a pas de docteur, de tels remèdes seront inutiles. S'il y a des remèdes et un docteur mais que le malade refuse le traitement ou ne suit pas la prescription, sa maladie ne peut guérir.

Ceux qui sont attirés par la sphère des sens et se laissent engloutir par les multiples délices sensoriels sont appelés « hédonistes ». Ceux qui ont été touchés par le poison de la sensualité et comprennent sa virulence sont ceux qui ont « vu le danger ». Ceux qui ont totalement renoncé à toute sensualité sont dits « libérés » d'elle.

Pour revenir où j'en étais, le Vénérable Ornsee et moi échangeâmes ensuite nos places. C'est alors que je fis vraiment la rencontre d'un tigre. Une nuit, tout près de ma cabane, un tigre s'approcha d'un buffle d'eau, bondit sur lui et commença à le dévorer. J'essayai de l'éloigner en frappant sur un bambou¹²⁴ et en criant très fort mais le tigre n'en avait cure. Il refusa de lâcher sa proie et réussit à l'entraîner plus loin pour la manger. Cette fois je n'eus pas peur

¹²³ *Parami*.

¹²⁴ La partie creuse d'un grand bambou procure un son profond et résonnant, souvent utilisé comme signal d'alarme dans les villages, comme un tam-tam.

mais je ne me hasardai pas à quitter ma hutte pour aller secourir le buffle – au cas où le tigre déciderait d’avalé un homme en plus !

Comme le Vénérable Ornsee et moi avions tous deux passé suffisamment de temps à méditer en ces lieux, nous partîmes vers d’autres villages Moosers disséminés le long des montagnes. Après avoir passé quelque temps à leur faire connaître le Dhamma et à leur communiquer la foi, nous redescendîmes dans le district de Phrao. Là, nous fîmes le tour de la région de Chiang Dao avant de retourner dans le district de Maa Dtaeng.

23. QUINZIEME RETRAITE DES PLUIES - 1937

Bahn Pong, district de Maa Dtaeng

Le petit monastère de forêt du village de Pong était celui où Ajahn Mun avait autrefois séjourné pendant une Retraite des Pluies. Chao Khum Phra Upāligunpamacariya (Chan Siricando) y avait aussi passé quelque temps. Les laïcs de ce village étaient très vifs et avaient une bonne compréhension du Dhamma. Pour la Retraite des Pluies de cette année-là, cinq d'entre nous y séjournèrent : Ajahn Boon-tham, le Vénérable Kheung, un moine de la province de Loei (dont je ne me rappelle plus le nom), Ajahn Chorp et moi. Etant le moine le plus ancien, dans les enseignements que je donnai sur le Dhamma, je dus choisir les moyens les mieux adaptés afin que les membres de ce groupe bénéficient d'une base solide pour leur future pratique individuelle.

Ajahn Chorp était le plus strict du groupe dans sa pratique de *dhutanga*¹²⁵ mais, avec tous les moines rassemblés là pour cette Retraite des Pluies, il eut été difficile de trouver un meilleur groupe de compagnons de Dhamma. Presque chaque soir, je donnais un enseignement que mes compagnons écoutaient volontiers, l'esprit calme et attentif tout au long de l'entretien. Je leur proposais ensuite de poser des questions ou soulever des problèmes et d'exprimer leur opinion quelle qu'elle soit. Outre Ajahn Chorp, le Vénérable Kheung était, lui aussi, particulièrement doué pour lire dans les pensées des autres. Si quelqu'un était préoccupé par un problème ou avait fait une entorse à la règle monastique, l'un de ces deux moines le sentait.

Dans notre groupe il y avait pourtant un moine qui me désolait, c'était Ajahn Boon-tham (de la province de Surin). Il était moine depuis des années mais était encore incapable de bien méditer. Ajahn Chorp et le Vénérable Kheung lisaient ses pensées et constataient

¹²⁵ Pratiques d'austérité (voir Glossaire).

qu'elles se rapportaient toujours à des choses auxquelles il n'aurait certainement pas dû se laisser aller. Chaque fois que ses compagnons le mettaient en garde, il reconnaissait volontiers ses fautes et s'inclinait même humblement devant eux bien qu'ils fussent plus jeunes que lui. Son sentiment d'imperfection et de malaise face au groupe allait de pair avec le fait qu'il n'avait jamais rencontré Ajahn Mun – bien qu'il ait été, par le passé, disciple d'Ajahn Singh. Il désirait profondément entendre un enseignement d'Ajahn Mun, persuadé qu'il en savait déjà assez pour le comprendre et être instantanément éveillé au Dhamma. A plusieurs reprises je lui répétais de ne pas être présomptueux et de faire très attention quand il rencontrerait Ajahn Mun et écouterait ses enseignements sur le Dhamma : son excès de confiance en lui risquait de lui ôter toute réceptivité et de provoquer une réaction négative vis-à-vis du Vénérable Ajahn.

Quand la Retraite des Pluies fut terminée, Ajahn Mun revint nous voir et Ajahn Boon-tham put enfin l'entendre enseigner le Dhamma. Une fois lui suffit, car ce discours produisit malheureusement une réaction contraire à l'effet escompté. Il fut déçu et insatisfait des méthodes d'enseignement proposées par Ajahn Mun. Plus tard, peut-être parce qu'il se sentait tellement désappointé, il abandonna le groupe et s'en alla seul. Mais il eut le malheur de contracter la malaria cérébrale. Ajahn Ree-an le retrouva et l'aïda à rentrer à Chang Mai où il mourut à l'hôpital sans le moindre parent ou disciple pour prendre soin de lui.

Après quelque temps passé à recevoir les enseignements d'Ajahn Mun, le Vénérable Kheung et moi prîmes congé, décidés à rechercher la solitude dans des endroits retirés en amont de la rivière Maa Dtaeng. Nous trouvâmes un lieu isolé près d'une zone montagneuse consacrée à la culture du thé. Je laissai au Vénérable Kheung la garde de nos affaires dans un monastère abandonné au pied de la montagne, et partis escalader les rochers, espérant trouver là-haut un endroit approprié pour nous. Il se trouva qu'entre-temps une jeune femme passa devant le Vénérable Kheung en flirtant avec quelques jeunes gens du coin. A cette vue, le Vénérable fut terriblement excité. Quand je redescendis de la montagne et vis l'état dans lequel il se trouvait, j'essayai de le conseiller et lui recommandai différentes techniques pour apaiser cette émotion – mais sans succès.

J'avais eu le pressentiment d'une telle éventualité dès notre première rencontre. Il m'avait alors parlé d'une vision qu'il avait eue tandis qu'il se trouvait avec Ajahn Mun dans le district de Maa Suay. Il dit qu'en entendant parler de moi, il avait été si inspiré qu'il avait souhaité me rencontrer, puis il avait eu une vision : une route apparaissait qui le conduisait tout droit à l'endroit où je me trouvais ; il voyageait sans problème sur cette route qui aboutissait au pied des escaliers menant à ma hutte ; puis il avait l'impression de s'accrocher aux escaliers et de les escalader – ils semblaient très hauts – jusqu'à moi ; il s'inclinait trois fois devant moi et je lui offrais un jeu complet de robes mais il refusait de les accepter.

Il semblait que les circonstances commençaient à concorder avec sa vision. Je sentais aussi que notre rapprochement avait atteint ses limites. Le lendemain matin, au cours du repas, il se mit en colère contre moi pour une brouille. En fin de journée, il vint s'en excuser. Il me raconta alors son expérience de la soirée précédente, tandis qu'il avait été dévoré de désir en voyant cette femme coquette. Sa méditation de la nuit avait été un échec et il venait prendre congé avant de s'en repartir tout seul.

Trois mois plus tard, nous nous retrouvâmes et je l'encourageai à prendre un nouveau départ dans sa méditation : « Si tu es assez déterminé, tu peux encore réussir. Tire donc un trait là-dessus et repars à zéro. »

Mais il ne voulut pas tenir compte de ce conseil et j'appris plus tard, avec beaucoup de regret, qu'il avait renoncé à la vie monastique. C'était un individu au caractère fort, volontaire, qui ne connaissait pas les demi-mesures ; il était aussi très entier dans ses opinions et même les entretiens d'Ajahn Mun sur le Dhamma ne réussissaient pas toujours à le convaincre. Il avait été un « petit dur » autrefois, dans son village natal, avant de devenir moine et de tout quitter sans but précis en tête. Il était originaire de Nam Gam dans le district de Taht Panom.

Les pouvoirs psychiques majeurs¹²⁶ comme lire dans les pensées d'autrui, ne sont pas chose commune et ne s'éveillent pas nécessairement chez tous les méditants. Pour certains, quel que soit le

¹²⁶ *Abhina* : l'oreille divine, lire les pensées d'autrui, se souvenir de ses vies antérieures, l'œil divin, la connaissance de la libération de l'esprit.

degré de raffinement de leur esprit, aucun de ces pouvoirs supérieurs ne surgira jamais, tandis que d'autres méditent et, quand leur esprit converge dans la concentration momentanée ou concentration d'accès¹²⁷, ces pouvoirs se développent.

Le Vénérable Kheung était très fort pour entraîner son esprit à entrer dans la tranquillité à volonté et y rester dans un parfait état de calme de jour comme de nuit. Tandis qu'il déambulait de façon apparemment tout à fait ordinaire, il lui semblait, de l'intérieur, marcher dans les airs. A d'autres moments encore, il lui arrivait d'avoir l'impression de pénétrer à l'intérieur de la terre. Même si l'esprit du Vénérable Kheung ne pouvait garder l'état de concentration, il lui manquait la sagesse nécessaire pour étudier les Trois Caractéristiques. Ses pouvoirs étaient donc limités au plan mondain, nés d'une absorption mondaine¹²⁸. Mais sans parler du Vénérable Kheung, regardez le Vénérable Devadatta¹²⁹ qui s'entretint avec le prince Ajatasatthu en volant à travers la fenêtre du palais – cela, avant que ses pouvoirs disparaissent.

¹²⁷ *Khanica-samadhi* ou *upacara-samadhi* : formes de concentration où l'esprit n'est pas complètement absorbé par un objet unique.

¹²⁸ *Lokiya-abhinna*, *lokiya-jhana* : pouvoirs psychiques mondains et concentration d'absorption de l'être non éclairé.

¹²⁹ Cousin du Bouddha qui avait, à l'origine, des pouvoirs psychiques mondains mais qui, en essayant de tuer le Bouddha par jalousie et ambition, les perdit.

24. SEIZIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1938

Au village de Nong Doo, district de Pah Sahng, Lampon

Nong Doo était un village Mon¹³⁰. Les moines du village semblaient très stricts dans l'observance de la discipline monastique. Les villageois disaient aussi que leur abbé avait des pouvoirs surnaturels.

Quand les villageois allaient à une fête ou à une foire, cet homme bénissait et consacrait de l'huile de sésame qu'il leur donnait ensuite, pour boire et pour s'en enduire le corps. Ceci était supposé les rendre invulnérables aux coups de poignards et autres blessures. Quand ils allaient à des foires dans les villages voisins, on se méfiait d'eux. Les villageois de Nong Doo avaient une telle confiance dans les pouvoirs de leur maître qu'ils commencèrent à se sentir supérieurs, ne craignant rien ni personne. Mais un jour, les villages alentour se rassemblèrent, dressèrent un plan d'attaque et, armés jusqu'aux dents, arrivèrent en masse s'emparer du village de Nong Doo, décidés à prendre leur revanche en le faisant disparaître. Mais entre-temps les villageois, comprenant ce qui allait se passer, avaient pris leurs jambes à leur cou et étaient allés se cacher dans la jungle pour sauver leur vie.

Le maître avait déjà quatre-vingts ans quand il abandonna ces pratiques, converti par les enseignements d'un moine de méditation errant qui séjournait dans son monastère. Chose surprenante, il fut en mesure de percevoir la vérité des enseignements du Dhamma du Bouddha et ressentit une telle foi dans le jeune moine de méditation qu'il abandonna ses opinions vaniteuses pour lui demander de l'accepter comme disciple.

¹³⁰ Ancien peuple de bouddhistes fidèles, autrefois puissant dans les territoires actuels de Birmanie et Thaïlande ; actuellement minorité ethnique dans ces deux pays.

Plus tard, tout le monastère, soutenu par les laïcs, décida de faire partie de la communauté *Dhammayut*. Somdet Phra Maha Virawong (Pim), alors qu'il s'appelaient encore Phra Nanadilok et exerçait en tant qu'abbé de Wat Chedi Lung à Chiangmai, me demanda de devenir premier abbé du monastère Wat Nong Doo ré-établi, avec le Vénérable Palat Ton-Sook comme adjoint. C'est au cours de cette Retraite des Pluies que le Vénérable Maha Kan donna son premier discours et dirigea un cours sur le Dhamma.

J'instruisis la communauté laïque durant cette Retraite des Pluies et la foi des disciples se développa tellement que, les nuits de quartier de lune, ils vinrent plus nombreux que jamais au monastère ; des familles entières fermaient leur maison et venaient observer les Huit Préceptes et passer la nuit au monastère.

Traditionnellement les jeunes filles n'étaient pas censées observer les Huit Préceptes, contrairement aux jeunes gens. Quand ces derniers quittaient leurs vêtements de moine après leur ordination temporaire, ils étaient tenus de continuer à aller chaque semaine au monastère observer les Huit Préceptes. Ces gens étaient vraiment exemplaires car, en dépit de leurs conditions de vie qui étaient loin d'être faciles, ils étaient extrêmement pieux. Je leur appris également à s'établir fermement dans les Trois Refuges¹³¹ et à abandonner leurs fausses idées et croyances dans l'adoration des esprits. Malheureusement, après la Retraite des Pluies, je dus les quitter pour repartir vers le nord-est, aussi les choses durent-elles en rester là.

Que l'on soit multimillionnaire ou indigent n'entre aucunement en compte lorsqu'il s'agit de gagner le Noble Trésor de celui qui est doté de la foi et de la sagesse. C'est pourquoi ce Noble Trésor surpasse toutes les autres richesses.

¹³¹ En prenant refuge dans le Bouddha, le Dhamma et le Sangha, la base du bouddhisme.

25. DIX-SEPTIÈME À VINGT-CINQUIÈME RETRAITES DES PLUIES - 1939-1947

Wat Arannavasee, Tah Bor, Nongkai

Avant de quitter le nord, j'allai présenter mes respects au Vénérable Ajahn Mun. Il avait passé la retraite des Pluies au monastère Chedi Luang à Chiangmai, à la demande de Somdet Phra Maha Virawong. Je profitai de l'occasion pour l'inviter à nouveau à retourner dans le nord-est – je le lui avais déjà proposé avant le commencement de cette retraite. Il fit remarquer qu'il avait également reçu une lettre d'invitation de Chao Khun Dhammachedi. En fait, c'était moi qui avais écrit à ce dernier pour lui suggérer d'envoyer cette invitation. J'en avais pris l'initiative après avoir sondé Ajahn Mun et senti qu'il y avait une chance qu'il accepte d'y retourner. Quand je le questionnai à nouveau à ce sujet, il me répondit qu'il partirait le moment venu.

C'est à cette période que Chao Khun Dhammachedi avait commencé à s'intéresser davantage à la pratique de la méditation et à Ajahn Mun. En vérité, quand il était encore novice, avant de partir étudier à Bangkok, il avait été disciple d'Ajahn Sao et d'Ajahn Mun mais n'avait montré alors aucun intérêt pour la pratique.

Je pense que c'est certainement au moment de la cérémonie de la pose de la première pierre du monastère Bodhisomphorn qu'il se rapprocha davantage des deux Vénérables Ajahns. Son intérêt était si vif qu'il ne cessait de m'interroger sur leur façon de pratiquer, leur caractère et leurs qualités. Il lui arrivait même de me demander de lui faire un discours sur ce qu'ils m'avaient enseigné. Quand je lui transmettais cet enseignement, il écoutait en silence, plein d'attention et de respect.

Chao Khun Dhammachedi envoya ensuite Ajahn Oon Dhammadharo à Chiangmai pour inviter Ajahn Mun à revenir, mais

sans succès. Ajahn Oon parla à Ajahn Mun de sa pratique du végétarisme et ceci finit par provoquer disputes et discorde dans le groupe. Ajahn Mun déclara que les *arahants* ne s'étaient jamais querellés au sujet de la nourriture et des excréments, alors pourquoi le ferions-nous aujourd'hui ? Chao Khun Dhammachedi dut se rendre à Bangkok pour des affaires relatives au Sangha, après quoi il poursuivit sa route jusqu'à Chiangmai et présenta son invitation en personne. Le Vénérable Ajahn Mun déclara : « Mais que se passe-t-il donc ? Vous êtes venu avec la « grande lettre » ! (voulant dire par là que l'invitation était faite en personne).

Quant à moi, avant de prendre congé de lui, je fis part, respectueusement, à Ajahn Mun de mes propres projets de repartir dans le nord-est. Je lui expliquai que j'avais déjà passé beaucoup de temps dans le nord et que je me sentais capable, à présent, de me débrouiller seul, quoi qu'il arrive. J'écrivis une autre lettre à Chao Khun Dhammachedi lui exposant la situation, après quoi je repris ma route.

Cette fois des arrangements furent pris pour que je voyage accompagné d'un enfant, tandis que le Vénérable Ornsee demeurait auprès d' Ajahn Mun. Quand je parvins à Tah Bor, dans la province de Nangkhai, j'étais bien décidé à instruire les moines qui s'y trouvaient à être rigoureux et consciencieux dans leur pratique. Cependant, après trois ou quatre ans environ, je n'avais obtenu que trente à quarante pour cent des résultats que l'on aurait pu escompter – et peut-être moins encore plus tard.

En conséquence, je décidai d'intégrer une partie « étude » à la pratique. Parallèlement je commençai à diriger personnellement les récitaions quotidiennes des moines, après quoi nous étudions les formes de psalmodies et terminions systématiquement en récitant le *Patimokkha*. Je réussis ainsi à produire beaucoup de très bons récitants ! Les résultats bénéfiques de cette pratique furent si évidents que j'ai toujours continué à l'utiliser jusqu'à présent.

Après avoir passé deux Retraites des Pluies à Wat Arannavasee, de 1941 à 1942, j'incitai les fidèles laïcs à construire un petit monastère à l'ouest du village de Glahng Yai. C'est aujourd'hui un monastère permanent qui a continué à avoir des moines résidents et des novices à chaque Retraite des Pluies. Il s'appelle maintenant Wat Nirodharangsee.

Je passai près de neuf ans au monastère Arannavasee à Tah Bor, un record de durée dans ma vie monastique nomade. Je ne m'étais jamais intéressé aux travaux de construction que je considérais comme un handicap et ne faisant pas partie des tâches d'un méditant.

Cependant, en arrivant au monastère Arannavasee, je pris conscience que tous les lieux de résidence qui s'y trouvaient étaient un héritage des générations précédentes de moines. *Eux* les avaient construits et *nous* y vivions tous. Je me mis alors à réfléchir à ces clauses de la Discipline qui autorisent à restaurer tous les lieux de résidence existants. J'en vins à me sentir honteux d'avoir été bien trop occupé à profiter de ces ressources pour me poser des questions sur cet héritage des maîtres précédents.

C'est alors que je commençai à guider les fidèles laïcs dans des projets de construction et j'ai continué à le faire jusqu'à ce jour. Cependant, à aucun moment je ne suis allé solliciter des fonds dans ce but, j'ai toujours été très pointilleux là-dessus. Si les moyens étaient disponibles, les travaux avançaient ; sinon ils s'arrêtaient, tout simplement. Je ne me suis jamais permis de me sentir lié à aucun projet. Ainsi, s'il ne pouvait aboutir ou s'il n'y avait pas suffisamment de fonds, je pouvais l'abandonner facilement sans aucun sentiment d'attachement. Pendant ces années à Wat Arannavasee, j'incitai les fidèles laïcs à construire deux nouvelles huttes de méditation, une grande salle d'étude et plusieurs autres bâtiments mineurs.

Avant cette longue période à Wat Arannavasee, je ne me souviens pas être resté quelque part plus de trois Retraites des Pluies. Peut-être à cause de ce long séjour ou pour une autre raison, mon problème neurologique se manifesta à nouveau. Je m'efforçai de le supporter encore pour permettre à ceux qui venaient étudier et pratiquer là, de trouver des circonstances favorables.

En 1946, le Vénérable Gate (mon frère aîné) vint passer la Retraite des Pluies avec nous. Il mourut pendant la retraite d'une appendicite à l'âge de quarante-huit ans. Il était moine depuis quatorze ans. Depuis son ordination (il était le plus ancien après moi), nous n'avions jamais passé de Retraite des Pluies ensemble. Il me semble à présent que nos retrouvailles n'étaient pas de bon augure.

Au moment où il arriva, je ne donnais pas beaucoup d'enseignements aux laïcs, préférant les laisser méditer tranquillement

seuls. Mon problème neurologique avait empiré de telle sorte qu'après avoir pris « le siège du Dhamma » pour donner un enseignement, je n'avais plus la moindre idée des mots que je prononçais, même si je m'exprimais correctement. A la fin du discours, je demandais aux auditeurs de quoi j'avais parlé et si c'était sensé ; ils répondaient invariablement qu'ils avaient très bien compris et que je m'étais exprimé comme d'habitude.

Une nuit, je rêvai que le Vénérable Gate et moi marchions ensemble dans la jungle en *tudong*. Nous arrivâmes à un ruisseau dont nous suivîmes le cours. L'eau n'était pas très profonde, elle nous arrivait à la taille mais ne semblait pas mouiller nos vêtements. Je remarquai combien l'eau paraissait fraîche et j'éprouvai l'envie d'en prendre dans mes mains pour me rincer la bouche. J'en pris donc une gorgée, m'en gargarisai puis la recrachai ... et, à ce moment-là, toutes mes dents sortirent de ma bouche en même temps que l'eau. Je me réveillai brusquement, certain que ce rêve était réalité ; il me fallut sentir l'intérieur de ma bouche pour me convaincre que ce n'était qu'un rêve.

Je n'avais jamais vraiment cru à la vérité absolue des rêves¹³². Je pensais que les rêves survenaient parce que nous n'étions pas attentifs aux activités de notre esprit, si bien qu'il vacille quand nous nous endormons puis poursuit ses préoccupations la nuit. Au contraire, si nous sommes attentifs à notre esprit, il n'y a pas de rêves et si d'aventure nous rêvons, nous devons être conscients de l'état de rêve même si nous ne pouvons nous lever puisque le corps demeure immobile. Quand le corps est capable de se mouvoir à nouveau et de se lever, l'esprit ne doit plus être endormi. Le rêve surviendrait donc quand l'esprit n'est pas endormi mais qu'il vacille.

Lorsque je refusai de croire à ce rêve, une vision intérieure m'apparut au niveau du cœur. Comme je l'ai dit plus haut, je tombai malade quatre ou cinq jours avant la pleine lune de septembre. C'était la période de la fête traditionnelle de *Khao Boon Salahk-pat*¹³³ et je me sentais si mal que je ne pouvais me lever sans vomir. Je restais

¹³² En Thaïlande, ce type de rêve est traditionnellement considéré comme de très mauvais augure.

¹³³ Cérémonie annuelle au cours de laquelle les villageois offrent des présents aux moines pour obtenir des mérites pour les morts ; la distribution des cadeaux est faite par tirage au sort.

couché, les yeux fermés et quand je les ouvrais ils se posaient sur le ciel où des nuages passaient devant le soleil. Cela me faisait mal aux yeux et je vomissais.

C'était un jour d'observance mais je n'étais pas en mesure d'aller enseigner le Dhamma, si bien qu'ils invitèrent le Vénérable Gate. Il fit un sermon d'une heure et demie, ce qui stupéfia son auditoire car on ne l'aurait pas cru capable de parler aussi longtemps. Le matin suivant, mon malaise semblait s'être dissipé et je fus invité à une rencontre à quelque distance de là. Vers onze heures du matin, quelqu'un vint me dire que le Vénérable Gate souffrait de douleurs d'estomac et je retournai donc au monastère. Mais je ne pus que rester là, à le regarder car nous n'avions aucun médicament et je ne savais pas quoi faire. Dix ans plus tôt, il avait souffert, à plusieurs reprises, de douleurs similaires. Quand il pouvait prendre des médicaments, il en prenait et allait mieux, tandis que d'autres fois les douleurs disparaissaient même sans remèdes. Une fois à Nah Seedah, notre village natal, il avait été malade cinq jours et cinq nuits sans pouvoir s'allonger ni manger ; la douleur avait finalement disparu après qu'il eut extrait trois ou quatre petits morceaux – je ne sais pas de quoi – de son anus avec le doigt.

En ce temps-là, les moyens de la médecine moderne n'étaient pas du tout répandus. Si on avait mal à l'estomac, on avalait des comprimés contre les maux d'estomac. Nous n'avions jamais entendu parler d'appendicite. Si les douleurs provenaient d'un empoisonnement alimentaire ou de quelque fermentation ou flatulence, elles se dissipaient. Si elles provenaient de l'appendice, elles ne disparaissaient pas et bon nombre de gens en mouraient. Cette fois-là, le Vénérable Gate avait vraiment l'appendicite et nous n'avions pas de remède.

La douleur était presque au-delà du supportable, si bien qu'il s'agitait sans cesse dans son lit mais à aucun moment je ne l'ai entendu se plaindre. Finalement il put articuler quelques mots ; il dit qu'il ne pourrait certainement pas continuer ainsi mais qu'un peu de méditation en marchant lui ferait peut-être du bien. Aussi nous demanda-t-il de l'aider à aller jusqu'au sentier de méditation. Là il ne fit que quatre ou cinq pas avant de s'écrouler. Les moines et novices qui l'accompagnaient durent le ramener et l'allonger à nouveau.

Affaibli moi-même après avoir pris soin de lui pendant plusieurs jours, je m'excusai auprès de tous et partis me reposer. Un novice vint alors m'informer que le Vénérable Gate s'était évanoui. Je me précipitai et le trouvai étendu là, sans mot dire. Je m'approchai et lui parlai du Dhamma, lui demandant s'il entendait ce que je disais. Il répondit affirmativement et nous continuâmes ainsi jusqu'à environ huit heures du soir, heure à laquelle il mourut.

Le Vénérable Gate avait toujours vécu avec beaucoup de courage en temps de maladie comme de bonne santé ; et il n'en était pas à sa première maladie, ayant déjà souffert de crises d'appendicite, de calculs rénaux et de la malaria. Même quand son appendice s'infecta pendant plusieurs jours, il ne se plaignit pas et ne déranger personne. Il restait tranquillement allongé, tout seul. S'il pouvait manger, il mangeait, mais s'il ne s'en sentait pas capable, il se contentait de rester couché paisiblement. Il avait toujours mangé modérément et n'avait jamais été exigeant pour la nourriture. Il lui était arrivé une fois de se contenter de riz assaisonné de sel pendant plus de dix jours. Tous les maîtres de méditation avaient loué ses grandes qualités d'endurance.

Après que j'eus réglé ses funérailles et quitté la Retraite des Pluies de 1947, ma mère s'éteignit elle aussi. Cette année-là, tout le monde, au village et en ville, fut atteint de plaies infectées d'ulcères, y compris ma mère qui souffrait d'un ulcère au tibia. Tous les malades purent recevoir des soins et guérir sauf ma mère. J'allai moi-même chercher les remèdes spécifiques qui auraient dû permettre de la soigner mais le mal ne guérit pas. La chair commença à se putréfier et à suppurer tellement qu'elle tomba, découvrant l'os. Cependant il n'y avait aucune douleur.

Tandis que ma mère était malade à Nah Seedah, près de Glahng Yai, sous-district de Nongkai, je venais de passer la Retraite des Pluies dans le district Tah Bor de la province de Nongkai. Le blocage qui m'avait rendu si incrédule quant à la justesse de mon rêve se volatilisa subitement. Le lendemain de la nuit où je rêvai que je perdais toutes mes dents, je me réveillai certain d'être appelé à voyager le jour-même. Je rentrais de ma quête de nourriture quand je remarquai quelqu'un qui m'attendait pour m'informer que l'état de ma mère s'était sérieusement aggravé.

Ceux qui décrètent que les rêves sont des histoires ridicules et inutiles – eh bien, qu'ils pensent ce qu'ils veulent, mais moi j'y crois à cent pour cent. Si quelqu'un rêve qu'il perd ses dents, cela signifie à coup sûr que son père ou sa mère ou un de ses frères ou sœurs est très malade ou vient de mourir. Il peut aussi s'agir d'un ami ou d'une relation très proche.

Je soignai ma mère du mieux que je pus, tant avec une médecine spirituelle¹³⁴ qu'avec des remèdes, mais son corps était déjà très usé par l'âge. Elle avait quatre-vingt-deux ans. Aucun des remèdes que nous lui apportions ne put la soulager car elle ne pouvait plus les prendre et son état continua à se dégrader. Elle continua ainsi jusqu'à n'en plus pouvoir et, comme une vieille feuille fanée qui tombe, elle se recroquevilla et sombra. Mais je fus à même de pourvoir aux besoins de son cœur et de son esprit, en l'aidant à maintenir son attention présente, ce qui lui procura une grande paix jusqu'à l'ultime moment et tant qu'il y eut en elle un petit souffle de vie.

Je remplis donc ainsi toutes les obligations requises d'un bon fils. En bonne santé, elle m'avait toujours considéré comme son conseiller, elle me consultait si elle désirait quelque chose ou si elle avait des problèmes et acceptait toujours mon point de vue. Malade, je l'aidais à maintenir son attention si bien qu'elle n'avait parfois même pas besoin de prendre d'autres remèdes. Elle s'était souvent remise grâce à sa confiance et à sa foi dans mon enseignement. Il en fut de même lorsque la mort approcha et peut-être est-ce pour cela que la plaie de sa jambe ne fut jamais douloureuse.

¹³⁴ *Dhamma-osot* (thaï) : soigner les maladies par la pratique du Dhamma en utilisant les pouvoirs guérisseurs de la vertu et de la méditation.

26. VINGT-SIXIÈME ET VINGT-SEPTIÈME RETRAITES DES PLUIES - 1948-1949

Khao Noi, Tah Chalaep, Chantaburi

J'avais eu une vision de cette montagne tandis que je résidais au monastère Arannavasee à Tah Bor, mais ce que je découvris était très différent. Pour commencer, il était difficile de croire qu'il s'agissait là d'un lieu de retraite car ce n'était qu'une toute petite colline au milieu de champs et en bas de laquelle s'agglutinaient des villages tout autour. Cependant il était surprenant de constater que tous ceux qui allaient y pratiquer la méditation, qu'il s'agisse de moines, de novices ou de villageois, obtenaient des résultats remarquables – en fonction des dispositions de la personne, bien sûr.

Le cas le plus étrange était celui d'un homme de plus de soixante-dix ans qui, par suite de son penchant pour l'alcool – qu'il buvait à longueur de journée – s'était trouvé sans ressources au point de dépendre de la générosité des villageois. Ceux-ci le payaient cinquante bahts par mois pour veiller aux besoins des moines résidents, mais cela ne lui plaisait guère. Lors de mon séjour pourtant, il se découvrit une telle foi qu'il ne fut plus nécessaire de le payer pour lui faire accomplir sa tâche. Une vision si merveilleuse avait surgi dans sa méditation qu'il renonça définitivement à l'alcool et put même s'engager à suivre les Huit Préceptes les jours d'observance. Les villageois en furent si impressionnés que toutes les portes lui furent ouvertes dans n'importe quelle maison, n'importe quel magasin, pour un repas gratuit – ce qui lui fit prendre encore davantage conscience des bienfaits de sa pratique, et il continua à s'occuper des moines.

Encore plus étrange fut le cas d'un sourd-muet de Tah Chalaep qui dépendait également de la générosité du village. Je lui avais enseigné, par signes, à suivre les Huit Préceptes les jours d'observance et à méditer. Cela lui devint un jour si merveilleusement lumineux qu'il

enseigna à d'autres, par le langage des signes, qu'il était mal de boire de l'alcool. Lorsqu'il méditait chez lui, son esprit s'illuminait tellement qu'il avait des visions de moi au monastère. J'ai appris dernièrement que cet homme vivait toujours et qu'il avait construit un monastère à lui tout seul où il invite des moines dont il s'occupe personnellement.

En ce qui me concerne, je vécus également des choses stupéfiantes : je découvris un Dhamma que je n'aurais jamais pu concevoir et je compris un Dhamma que je n'avais jamais connu. Les techniques et manières de pratiquer furent clarifiées dans leurs moindres détails, si bien que je me sentis suffisamment sûr de moi pour composer mon premier livre : *Illuminer la Voie de la Paix et de la Vision Intérieure*.

Comme prévu, je restai pratiquer là-bas deux Retraites des Pluies. A la fin de la seconde retraite, la nouvelle de la maladie d'Ajahn Mun nous parvint et je quittai cette petite colline, reconnaissant pour toutes ses vertus. J'allai prendre soin d'Ajahn Mun tout au long de sa dernière maladie et jusqu'à sa fin. La crémation organisée, il ne me fut plus jamais possible de retourner sur ma colline bien que l'on m'ait proposé toute l'aide possible dans ce sens. J'envoyai d'autres moines en mes lieu et place car mes propres projets demeuraient encore incertains.

26.1 Soucis pour un inquiet

Après la cérémonie de crémation du Vénérable Ajahn Mun, je réfléchis à la situation de notre groupe de moines de méditation. Jusqu'alors nous n'avions été qu'un petit groupe, relativement peu connu. Nous avons eu l'appui et le soutien de quelques doyens haut placés. Ainsi Chao Khun Phra Upāligunupamacariya (Chan Siricando) était toujours intervenu pour nous aider et il s'était personnellement occupé de régler toutes les affaires ayant trait au Sangha qui nous concernaient. A sa mort, Somdet Phra Maha Virawong (Tisso Oo-an) avait pris le relais et, à la mort de celui-ci, le Vénérable Ajahn Mun Bhuridatta Thera était déjà très connu et largement respecté par les autorités ecclésiastiques. Mais maintenant Ajahn Mun venait de s'éteindre à son tour, le groupe semblait être abandonné à lui-même.

Les plus anciens ecclésiastiques ne semblaient pas connaître beaucoup de moines de notre groupe et n'envisageaient vraisemblablement pas non plus d'assumer des obligations envers nous. En fait, certains moines disciples d'Ajahn Mun devinrent plus tard très connus mais je ne me doutais pas, à ce moment-là, qu'ils deviendraient d'éminents maîtres, respectés et d'une compétence extraordinaire. De ce fait, et certainement à tort, je me préoccupais.

Ce souci m'amena à partir pour Bangkok car, si l'occasion se présentait, je savais que je serais en mesure de nouer des liens avec les plus anciens de la hiérarchie ecclésiastique. Je les observerais administrer et gérer leurs affaires et j'en viendrais à connaître leur opinion sur notre groupe. Je pris la route et, au passage, séjournai au monastère Bahn Jik, dans la province d'Udon puis à Wat Tipra avec Ajahn Orn Nanasiri. Il était manifestement persuadé que je désertais notre groupe et que je partais seul de mon côté. Il me fallut lui expliquer tous les faits pour qu'il comprenne mes intentions. Au cours de la Retraite des Pluies suivante, j'appris qu'il était parti passer la retraite dans la grotte de Khao Yoi dans la province de Phetburi, aussi ne suis-je pas très sûr de la façon dont il interpréta mes paroles !

Arrivé à Bangkok, j'eus l'occasion d'aller présenter mes respects à de nombreux ecclésiastiques et pus ainsi connaître la position de chacun d'eux vis-à-vis de notre groupe de moines de méditation. Ceci me redonna toute confiance quant à la place de notre groupe et la mienne.

Je désirais aller visiter quelques-uns des lieux renommés pour la pratique de la méditation comme Rahtburi et Phetburi. Je m'y dirigeai donc, demandant la permission de séjourner quelque temps et de m'instruire dans chacun de ces lieux, avant d'atteindre finalement la province de Songkla.

A cette époque-là, le Vénérable Khun Siri-tejodom (Ampan) – qui avait été autrefois officier de district puis avait passé quelque temps auprès de moi en tant que disciple – était descendu à Phuket et Phangnga où il avait répandu le Dhamma et la voie de la pratique. Il avait plus tard été aidé dans cette œuvre par Maha Bin Jalito¹³⁵ (Phra Khru Virotdhammajahn), natif de Nakorn Patom. Cependant il n'appartenait pas à notre groupe. Or leurs actions à tous deux avaient tellement

¹³⁵ A ne pas confondre avec Ajahn Maha Pin mentionné plus tôt.

surexcité les gens – créant des bagarres et des guerres de clans – que la situation était devenue incontrôlable. Maha Bin était impuissant et ne recevait le soutien d’aucun groupe. Aussi, lorsqu’il apprit que j’étais à Songkla, il vint me prier d’aller avec mon groupe l’aider à régler le conflit.

26.2 Première visite à l’île de Phuket et rencontre aventureuse

Pour la plupart des gens, en ce temps-là, l’île de Phuket était considérée comme un endroit isolé, regorgeant de riches ressources naturelles et plein de millionnaires. En dehors des hommes d’affaires, on pensait que la plupart des insulaires ne connaissaient pas grand-chose du monde extérieur. En fait, c’était vrai à environ trente pour cent, parce que les communications étaient encore très difficiles. En général, on atteignait l’île par bateau mais je me souviens que, pour ma première visite, j’arrivai en avion. Nous décollâmes de Songkla et atterrîmes à Phuket même. Les seuls passagers de ce vol furent nous (deux moines) et un laïc ; au retour l’avion n’eut qu’un seul passager.

A ce moment-là, il n’y avait encore que peu d’ouvriers venus du nord-est de la Thaïlande mais les locaux en avaient peur et semblaient les considérer comme des monstres ou des tigres. Ceci occasionna toutes sortes de rumeurs sur les gens du nord-est « ces brutes cruelles qui attrapaient, tuaient et mangeaient les enfants ». J’étais sur l’île depuis un an lorsque les ouvriers du nord-est commencèrent à y débarquer. Ils arrivaient, marchant en file indienne le long de la route, et ils étaient l’objet d’une intense curiosité de la part des gens de la ville. Par contre, à l’extérieur des villes et dans les campagnes, ceux qui les voyaient arriver couraient se mettre à l’abri dans leur maison. Quant aux indigènes de la forêt, ils se cachaient dans les arbres à leur approche. Je ne l’ai pas vu de mes yeux, mais on me l’a rapporté par la suite. Il me semblait que le degré de prospérité des régions de Thaïlande ne différait pas de plus de cinq pour cent de l’une à l’autre¹³⁶. Comme dit le proverbe thaï : « Si nous avons beaucoup,

¹³⁶ Le nord-est est la région la plus pauvre de la Thaïlande, c’est aussi la plus aride et la moins fertile, si bien que beaucoup étaient contraints, quand ils

nous pouvons dépenser beaucoup et si nous avons peu, nous pouvons dépenser peu ». Le plus triste, chez les gens de Phuket, était leur désir de paraître riches ; ce n'était pas une bonne chose.

La première fois que je vins séjourner sur l'île, mon arrivée ne causa aucune agitation mais je fis, par contre, quelques rencontres douloureuses. Je fais allusion à ce qui se passa environ dix jours avant le début de la Retraite des Pluies. Un groupe de gens, en accord avec plusieurs moines locaux, avait comploté pour nous empêcher de prendre nos quartiers ici. Ils tentèrent de nous pousser à bout de plusieurs façons : en mettant le feu à nos huttes, en empoisonnant notre nourriture, en nous jetant des pierres et en interdisant aux gens de nous offrir à manger. Quand nous sortions pour quêter notre nourriture, il arrivait même que ces hommes foncent droit sur nous pour nous bousculer.

En tant que visiteurs sur leur territoire, nous essayâmes d'être aussi conciliants que possible. Nous allâmes voir leur chef et le priâmes de nous accorder l'hospitalité, au moins le temps de la prochaine Retraite des Pluies qui était imminente. Mais il refusa et nous accusa même d'être des moines vagabonds. J'eus beau avancer explications et bonnes raisons, il refusa tout en bloc avec véhémence pour finir par nous avouer qu'en réalité il avait ordre de ses supérieurs de ne pas nous permettre de rester. (Il faisait allusion à ses supérieurs de Bangkok). Je lui déclarai alors très directement que, s'il avait des supérieurs, j'avais aussi les miens. J'appris plus tard qu'il avait lancé très sérieusement le défi suivant : « Si les moines *Dhammayut Nikaya*¹³⁷ réussissent à passer la Retraite des Pluies à Phuket et Phangnga, je mettrai des pantalons ! » Vous imaginez à quel point nous les dérangions.

n'avaient pas de travail, à partir travailler comme ouvriers agricoles dans d'autres régions.

¹³⁷ Voir Annexe B.

27. VINGT-HUITIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1950

Koke Kloi, Phang-nga

Tous ces événements prirent fin lorsque nos fidèles laïcs réussirent malgré tout à nous trouver un lieu où passer la Retraite des Pluies. Quinze moines et novices m'avaient accompagné cette année-là, si bien qu'en comptant ceux qui étaient avec moi auparavant, nous étions en tout dix-huit. Nous nous répartîmes sur trois sites : Dta-gooa Toong, Tai Muang et Koke Kloi où je m'installai.

C'est au cours de cette Retraite des Pluies que nous fûmes non seulement malmenés par des « vagues de surface » mais également soumis à la pression de courants sous-marins. Je fais allusion ici à d'autres moines de notre propre groupe *Dhammayut* qui commencèrent à vociférer contre nous. Ils nous accusèrent de ne pas respecter les règles du *Vinaya*, d'avoir une pratique non conforme aux Ecritures, de ne pas réciter le *Patimokkha* dans le cadre formel d'une salle Uposatha.

Ces moines, apparemment, se moquaient en disant que « quiconque voulait l'Éveil n'avait qu'à s'adresser à Ajahn Tate ». (Ce triste sarcasme était certainement destiné à ceux de leurs disciples qui m'avaient suivi. Il est vrai que, dans le sud, en dehors de la Retraite des Pluies, il était difficile de trouver des moines désireux de rester sur place et de prendre soin du monastère.) Cette attitude aurait été compréhensible venant de la part de moines récemment ordonnés et ignorants. Cependant je comprenais aussi et je plaignais sincèrement les autres moines, plus anciens et plus instruits, car ils ne connaissaient du bouddhisme que l'étude et n'avaient aucune expérience de la voie de la pratique, tandis que les circonstances de ma vie m'avaient donné l'occasion de pratiquer régulièrement la méditation dès la première année de mon ordination.

Nous n'en avons encore pas fini avec la querelle concernant notre séjour pour la Retraite des Pluies. J'appris qu'un rapport avait été envoyé au département des Affaires Religieuses, nous accusant d'être « des moines vagabonds venus perturber la population et semer la discorde ». En réponse, une ordonnance fut lancée, demandant que soit noté le détail de nos documents d'identité de moines pour qu'une enquête ultérieure détermine la véracité de ces plaintes.

L'inspecteur de l'Education de la province¹³⁸ n'osa cependant pas se présenter lui-même et envoya à sa place le représentant local de l'Education pour prendre note de toutes les informations. Je lui demandai de me montrer son autorisation officielle et, quand il ne put la produire, je refusai l'interrogatoire. Par contre, je lui fis un exposé minutieux et détaillé des procédures à suivre pour les questions concernant le Sangha. Quand il s'en alla, je n'avais aucune idée de la réaction que provoqueraient mes remontrances, mais j'appris plus tard que le moine supérieur régional des Affaires Religieuses avait envoyé une lettre d'instructions virulente et un blâme au moine supérieur de la province et au gouverneur.

Je n'ai raconté là que quelques exemples de ce que j'ai vécu la première année de mon séjour dans la province de Phang-nga. Si je devais tout raconter, je craindrais d'ennuyer mes lecteurs avec de telles futilités. Etant nés dans ce monde, il est inévitable que nous rencontrions des obstacles pour atteindre notre but. Quelle que soit la tâche, qu'elle soit accomplie pour le bien ou le mal, pour le déclin ou le progrès, le succès dépendra entièrement de la patience et de la persévérance, en recherchant les causes d'une situation et, par là-même, en les éliminant. Autrement, nous ne pourrions jamais réussir. Au fur et à mesure que l'on avance, on acquiert assurance et détermination pour franchir de tels obstacles et cela, à son tour, accélère la réalisation.

Quant aux moines *Dhammayut Nikaya*, ils semblaient toujours se heurter à des obstacles où qu'ils aillent et quoi qu'ils fassent.

¹³⁸ Historiquement l'éducation avait commencé à se répandre depuis le monastère local. Quand la bureaucratie s'est développée, les affaires monastiques ont été naturellement mises sous la tutelle du Ministère de l'Education.

Toutefois ils réussissaient généralement à atteindre leurs objectifs. Je voudrais évoquer ici la fable¹³⁹ du renard et de l'agneau :

Le renard accusa l'agneau : « Dis donc, toi, pourquoi as-tu remué la boue de mon eau en marchant dedans ? »

L'agneau : « Pardon, Monsieur, je n'ai pas remué la boue de votre eau, j'ai traversé après vous. »

Le renard : « Ma foi, il se peut que tu n'aies pas troublé mon eau, mais ton père m'a assurément causé beaucoup d'ennuis. »

Et sur ces mots il bondit sur l'agneau et le dévora.

Quand la Retraite des Pluies se termina, nous commençâmes à bâtir une hutte en bois pour l'abbé mais elle ne fut pas achevée cette année-là.

¹³⁹ En Thaïlande, les fables d'Esopé sont enseignées à l'école primaire.

28. VINGT-NEUVIÈME À QUARANTE-ET-UNIÈME RETRAITES DES PLUIES 1951 - 1963

Phuket

Au Nouvel An chinois, madame Loei Woon, épouse de Luang Anuphat Phuket-gahn, propriétaire de la mine Chao Fah, nous invita à séjourner à Phuket. Nous étions quatre – le Vénérable Maha Bin et moi-même ainsi que deux novices – et à l'affût de toute occasion qui nous permettrait de trouver et d'aménager un lieu où nous installer. Je laissai Ajahn Maha Bin organiser et achever le travail de construction et retournai à Koke Kloï où j'avais passé la précédente Retraite des Pluies.

Nous restâmes à Phuket pour cette Retraite des Pluies. Il y avait quatre moines et un novice ; le nouveau « monastère » était situé au pied de la montagne Dtoh Se, près de l'Hôtel de Ville de la province. Au début, nous vivions dans des abris couverts de feuilles de palmier et à peine assez vastes pour y ouvrir un *krot* avec sa moustiquaire – à l'exception de la hutte de l'abbé qui était un peu plus grande. Nous étions dans une zone très dense d'herbe *lalang*, en haut des pentes de la montagne Dtoh Se, au-dessous du Palais de Justice de la province.

Madame Kae avait acheté ces deux acres de terrain à Nai Borworn, le négociant en minerai, pour mille baths. C'était une ancienne plantation de cocotiers négligée depuis longtemps, appartenant à l'une des anciennes et riches familles. Nai Borworn l'avait achetée pour en extraire du minerai mais, n'ayant rien trouvé, il la revendit à madame Kae. Comme cette superficie était trop petite, je pris des dispositions pour que soient achetés deux acres supplémentaires d'une valeur de quatre mille baths. Il s'agissait de cette grande étendue d'herbe *lalang* dont j'ai déjà parlé et qui était le territoire d'une variété d'animaux sauvages parmi lesquels des tigres, panthères, cerfs, daims, sangliers et singes.

Nous construisîmes de petites huttes sur de minuscules espaces, à peine assez dégagés pour pouvoir tourner autour, et reliés entre eux par des sentiers étroits. Une nuit, alors que j'ouvrais ma hutte pour aller retrouver les autres, un tigre s'enfuit à grand bruit dans la forêt. Parfois, le soir, quand nous étions assis ensemble à prendre une boisson chaude, nous pouvions presque voir l'auteur du rugissement dans les arbres voisins. Il arrivait qu'en plein jour le tigre s'approchât suffisamment pour bondir sur les chiens et les chats et les dévorer. Heureusement qu'il ne saccageait pas tout : le tigre s'occupait de ses propres affaires et nous, humains, des nôtres. Les gens de Phuket ne savaient pas identifier le rugissement typique du tigre, contrairement à moi qui avais passé beaucoup de temps dans la jungle et en connaissais tous les bruits.

Nous passâmes quinze ans ensemble à Phuket sans jamais retourner à Phang-nga pour la Retraite des Pluies. Cependant, les moines de notre groupe, à travers les trois provinces de Phang-nga, Phuket et Krabec, se mirent sous ma tutelle.

Nous vivions comme une communauté monastique unique, partageant les mêmes règles et la même pratique. Si un moine ou un novice d'un de nos monastères avait besoin de quelque chose d'essentiel, il recevait l'aide de ceux qui avaient des choses à partager et à offrir. S'il y avait du travail à faire dans un monastère, tous les autres étaient prêts à aider et heureux de le faire dans un esprit d'harmonie.

Lorsque des dons étaient faits, ils étaient regroupés et affectés à l'entretien de tel ou tel monastère, tandis que les dons offerts individuellement entraient dans une caisse commune. En tant que précepteur, je mis tous les dons qui m'étaient personnellement offerts dans cette caisse, malgré les objections de certains¹⁴⁰. Jamais nous ne nous inquiétâmes de ne pas disposer d'argent personnel et les fidèles laïcs pourvoyaient consciencieusement à tous nos besoins. Quelle que soit la chose qui nous manquât, elle nous était scrupuleusement fournie ; même les billets de chemins de fer nous étaient offerts quand nous devions voyager. Depuis mon ordination je n'avais jamais connu de soins et d'attentions aussi excellents. Je profite donc de cette

¹⁴⁰ Certains donateurs souhaitaient que leur argent soit employé à l'usage personnel du Vénérable Ajahn Tate plutôt qu'au profit de tous.

occasion pour remercier ici tout le monde et spécialement les gens de Phang-nga et de Phuket pour toute leur aide et leur soutien.

Pendant la période où je résidais sur l'île de Phuket, j'essayais toujours d'établir et d'encourager la vertu parmi la population comme pour moi-même. Je gardais le contact avec tous les moines responsables des administrations locales et ils répondaient toujours en apportant à notre groupe leur généreux support. Nous échangeons nos points de vue pour tout travail ou affaire qui se présentait et nous nous entendions toujours très bien.

Au début de chaque Retraite des Pluies, je conduisais mon groupe de moines afin qu'ils présentent leurs respects à tous les représentants les plus âgés, et ceci chaque année, sans exception. C'était bien différent de ce qui s'était passé quand nous étions à Phang-nga. Des rumeurs nous parvinrent même de Phang-nga selon lesquelles les gens de là-bas n'en voulaient qu'à Ajahn Maha Bin et pas à notre groupe. Je pense que tout cela était dû au franc-parler un peu brusque de Maha Bin quand ses auditeurs le provoquaient. On ne devrait pas prendre aussi sérieusement de telles personnes. Un proverbe du nord-est affirme que : « A celui qui soutient une telle personne il ne restera pas une cuillère pour manger sa soupe ».

Nous fîmes de notre mieux pour former les fidèles laïcs aux coutumes et traditions du bouddhisme, présentant nous-mêmes un modèle à imiter. Nous leur apprîmes à observer les Huit Préceptes *Uposatha* (les jours des quartiers de lune) et pas uniquement durant la Retraite des Pluies. Nous renforçâmes les bases qu'ils avaient reçues des moines qui nous avaient précédés puis nous les entraînaâmes à développer la méditation chaque soir. Les résultats de cette pratique furent rapidement visibles pour chacun selon la force de sa foi et son engagement dans la pratique.

Une autre conséquence fut le flot grossissant de notre groupe de moines du nord-est venus séjourner auprès de moi. Les jeunes gens du coin trouvaient aussi suffisamment de foi pour se faire ordonner régulièrement. Les gens du sud, qui admiraient et appréciaient notre façon de pratiquer, vinrent se former dans la communauté *Dhammayut* en nombre croissant. Nous nous étendîmes à la province de Krabee et, en comptant Phang-nga et Phuket, il y avait à présent onze monastères où nous pouvions passer la Retraite des Pluies. En tout, cela signifiait que, dans une année moyenne, il y avait plus de

cent moines résidents dans ces monastères. Cela dépassait le nombre total des moines et novices du district Muang à Phuket à cette époque-là et doublait les effectifs en place à mon arrivée.

Notre nombre augmentant, je mis en place, dans chaque monastère, un cours régulier d'Etudes Générales sur le Dhamma. Nous nous retrouvions tous au moment de l'examen et, la première année, nous allâmes au monastère de Maha-that dans la province de Nakorn-See-dhammaraht. Les années suivantes, nous demandâmes la permission de faire passer les examens au monastère Chareon Samana-kit à Phuket même. Chaque année il n'y avait pas moins de soixante personnes qui se présentaient dans les trois degrés et ils réussissaient brillamment.

Par la suite, le collège monastique Mahamakut rehaussa notre statut à celui d'un « Centre de Niveau Deux ». Je vis combien le bouddhisme pouvait bénéficier d'une combinaison de l'étude et de la pratique. C'est l'approche que je suivis désormais et ce jusqu'à ce jour.

Nous passâmes quinze ans en butte à divers obstacles. Tout cela était accompli dans l'intérêt de la continuité du bouddhisme et au bénéfice de l'individu et de la communauté en général. Cela répondait aussi aux vœux des fidèles laïcs de Phuket et Phang-nga qui avaient été si bons et généreux envers nous. Ils purent au moins avoir l'occasion de connaître mieux les moines du groupe *Dhammayut* et les disciples du Vénérable Ajahn Mun Bhuridatta. En fait le groupe *Dhammayut* s'était rendu plusieurs fois à Phuket dans l'intention de s'y établir mais n'avait jamais réussi à le faire. Inutile donc de demander si Ajahn Mun était connu là-bas car ses disciples n'avaient jamais pu atteindre Phuket. Notre groupe eut l'occasion d'y construire un monastère reconnu pour la première fois dans l'histoire du groupe *Dhammayut* et de celle de Phuket. Nous sommes fiers de nos réalisations là-bas, nous acquittant ainsi de la dette contractée envers les gens de Phuket et de Phang-nga qui ne nous avaient jamais rien demandé.

28.1 Mes appréhensions semblent se justifier

Mes appréhensions – celles dont j'ai parlé au chapitre 26.1, concernant l'administration de notre groupe – semblèrent se justifier. Elles se référaient à ma prise de contact avec les Maîtres reconnus de Bangkok avant mon départ vers le sud puis à mes rencontres avec tous les Vénérables moines sur ma route en direction de l'île de Phuket.

Phuket avait la réputation d'enrichir quiconque y séjournait. Des accusations furent donc portées, même contre moi, prétendant que j'étais immensément riche – ce qui était naturellement complètement faux. Bien qu'ayant vécu quinze ans à Phuket, je ne possédais rien car chaque sou qui m'était offert, à moi comme à n'importe quel moine, était déposé dans un fonds commun entièrement destiné à la construction. Et d'ailleurs, il n'y eut pas tellement de constructions là-bas par rapport aux dix années que je viens de passer dans le nord-est où de nombreux bâtiments ont été créés, y compris une grande salle Uposatha et une salle d'études sur deux étages.

Je ne dis pas cela par mépris pour les gens de Phuket et Phang-nga mais pour répondre à leurs doutes sur ma supposée richesse. Ils avaient pris grand soin de nous (comme je l'ai déjà dit, ils sont inégalables en cela), mais ils n'appréciaient guère la construction de monastères. En fait, leur point de vue se justifiait en ce sens que, si le monastère était construit dans un style grandiose et luxueux, il deviendrait une charge et un souci une fois déserté.

Je quittai l'île de Phuket l'esprit tranquille, malgré ma sympathie pour les villageois qui s'étaient si bien occupés de nous. En partant, je laissai plus de cent mille bahts à Phra Khru Sathidabunnarakkh (Boon) qui travaillait depuis quatre ou cinq ans à la construction d'une salle Uposatha et ceci lui permit d'en hâter la finition. Cette salle était située sur le flanc d'une montagne qu'il avait d'abord fallu niveler. Je ne pense pas qu'aucun des autres monastères de Phuket et Phang-nga aurait pu espérer finir un tel bâtiment en quatre ou cinq ans seulement, c'est vraiment un record.

Les doyens de Bangkok, de même que les fidèles laïcs en général, s'intéressèrent beaucoup plus à nous quand ils virent comment nos

groupes s'installaient dans l'île de Phuket ; mais toute cette attention me laissa de marbre. J'ai déjà expliqué que rencontrer des obstacles était devenu banal pour moi, tant j'avais dû en surmonter auparavant.

A ce moment-là, le monastère Maha Dhatu-yuvarajarsarit à Bangkok avait commencé à répandre la technique de méditation birmane qui consiste à observer l'inspiration et l'expiration au niveau de l'abdomen. Bien qu'ils aient largement diffusé cette technique, ils ne s'aventuraient jamais dans la jungle, restant dans les villages et les monastères. De nombreuses personnes se qualifièrent dans cette technique, sans se rendre toujours compte de leur rigidité.

A cette même période, Wat Rajapraditth, Wat Boronarives et d'autres monastères créèrent un groupe, composé de disciples d'Ajahn Mun Bhuridatta qui pratiquaient depuis plus de cinquante ans mais ne s'étaient jamais fait connaître au public. Quand un groupe utilise la publicité et l'autre pas, il s'ensuit que les deux groupes deviennent très connus. « Devenir célèbre sans faire de bruit »¹⁴¹ se passa ainsi :

- le 30 mai 1953, je fus nommé Précepteur et devins en même temps Moine Supérieur Ecclésiastique (*Dhammayut Nikaya*) des districts de Phang-nga, Phuket et Krabee ;
- le 5 décembre 1955, je reçus le titre de Phra Khru Nirodharangsee¹⁴²...

Dès lors, un courant régulier d'Ajahns, maîtres de méditation de la lignée d'Ajahn Mun, reçut des titres ecclésiastiques. En fait, j'aurais préféré que ces titres ne fussent pas donnés à notre groupe de moines de méditation car ils ne me semblaient pas appropriés. Un jour, j'adressai une lettre privée aux doyens, m'opposant à cette pratique, surtout quand elle s'appliquait aux disciples d'Ajahn Mun Bhuridatta. J'en débattis aussi quand je les rencontrai face à face et je leur fis part de ce que je considérais comme la manière appropriée de procéder. Je comparais cela à des bijoux attachés au cou d'un singe – cela n'aurait aucun sens pour le singe. Mais ce n'était que mon opinion personnelle, même si, certains singes ainsi parés risquaient de se prendre pour des humains. Quoi qu'il en soit, le résultat final fut que les doyens demandèrent que cette pratique de remise de titres

¹⁴¹ Expression thaïe signifiant « sans publicité ».

¹⁴² Ce titre lui fut conféré par le roi.

ecclésiastiques soit poursuivie pour le bien de l'administration du Sangha dans son ensemble.

Nous sommes tous nés dans ce vaste monde avec ses privilèges et ses libertés. Néanmoins, quels que soient notre condition et notre statut, chacun de nous est exposé au danger des *dhamma* du monde¹⁴³. Tout dépendra si nous acceptons ou non de nous soumettre à leur domination dans notre esprit. Nous pourrions aussi mettre à profit ces *dhamma* du monde. Autrefois, quand les moines – ou n'importe qui, d'ailleurs – m'apercevaient, ils pensaient que j'étais un vieux moine rustaud sorti de sa forêt et j'aimais bien mieux être considéré ainsi. Mais du jour où j'obtins un rang et une position, où que j'aille j'étais salué pour mon titre et invité partout. Même le fait de contacter les gens pour obtenir une aide dans la réalisation d'un projet ou un autre fut facilité. Recevoir un tel titre et le rang qui l'accompagne augmente les obligations et les charges et, en conséquence, je ne pense pas que de tels honneurs soient appropriés pour des moines qui aspirent à la paix et à la solitude dans la forêt.

Pendant mes premières années sur l'île de Phuket, les choses allaient bien et ma santé était assez bonne ; mais plus tard je devins de plus en plus sensible au climat. C'était le symptôme classique du réveil de mon désir de voyager car, où que je réside, ma santé ne restait jamais bonne au-delà de trois ans. Au fond de mon cœur, je n'avais jamais envisagé de m'installer définitivement à Phuket et je l'avais d'ailleurs dit à mes compagnons et aux laïcs dès mon arrivée là-bas. Cependant je finis par y rester quinze longues années, suite au besoin sincère exprimé par les moines les plus anciens et les laïcs.

En 1964, il fut temps de faire mes adieux amicaux à la population en pleurs de Phang-nga, Phuket et Krabee, léguant aux gens du sud tous les monastères qui avaient été solidement établis grâce aux efforts de nos esprits, de nos corps et grâce à leurs contributions et leurs ressources matérielles. Je leur laissai également mes titres ecclésiastiques et les honneurs y afférant.

Puissent toutes les personnes du sud qui furent si bonnes et qui nous ont soutenus, puissent-elles toutes, sans exception, trouver le bonheur et le succès et que leur soient accordées une condition toujours meilleure, prospérité, longue vie, santé et entière satisfaction.

¹⁴³ Gain et perte, renommée et disgrâce, bonheur et chagrin, louange et blâme.

Puissent tous les monastères qui s'y trouvent se développer et croître pour le bien de tous.

29. QUARANTE-DEUXIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1964

*Dans la grotte de Tam Khahm, district de Phanna Nikom,
Sakhon Nakorn*

Ayant quitté l'île de Phuket, libéré de tous ces tracas, j'étais décidé à suivre mes vieux penchants pour la solitude et la paix. Quand je rendis visite à Ajahn Fan dans le district de Phannah Nikom, je poussai plus loin pour voir son monastère dans la grotte de Khahm. J'en fus enchanté et lui demandai la permission d'y passer une Retraite des Pluies. Bien que le monastère ne s'étendît pas sur une grande superficie et que la montagne ne fût pas très haute¹⁴⁴, le climat et l'air étaient excellents.

Ajahn Fan avait œuvré consciencieusement : à la fin de chaque Retraite des Pluies, il avait incité les villageois à prolonger le sentier grim pant à flanc de montagne jusqu'à en atteindre presque le sommet. Quant aux villageois, ils se faisaient une joie de prendre part à ce travail et, si Ajahn Fan les appelait, ils abandonnaient aussitôt ce qu'ils faisaient pour aller l'aider. Toute sensation de fatigue due à l'escalade pour atteindre le monastère disparaissait après un repos revitalisant de cinq à six minutes. D'ailleurs l'ambiance là-bas était telle qu'elle compensait largement l'énergie dépensée dans cette escalade.

Certaines personnes attachées à leur terroir disent que :

« Point n'est besoin de partir à la recherche du lieu ou du climat idéal car tout dépend de notre disposition intérieure. Tout ce qu'il y a à faire, c'est trouver la paix et la solitude en soi.

¹⁴⁴ Elle fait partie de la chaîne Poo Pahn dont les points culminants dépassent 300 mètres.

Pourtant cela n'est pas exact car les quatre conditions de soutien donnent toutes une véritable énergie à la pratique du dhamma. A moins de devenir comme le cochon domestique du village, changer de domicile signifie varier à la fois l'ambiance et notre disposition. Le cochon domestique et le sanglier sont des animaux très différents, jusqu'à leur nourriture et leur comportement qui sont diamétralement opposés¹⁴⁵.

Pendant cette Retraite des Pluies, je pus m'investir entièrement dans la pratique car tous les fidèles laïcs et les moines avaient déjà été bien formés par Ajahn Fan. Je n'étais donc pas entravé par l'obligation de leur apporter un enseignement. Un tel approfondissement de la pratique, régulier et continu, permet d'éveiller, de façon absolument merveilleuse, des réalisations et des stratégies directement applicables à soi. Je n'avais pas besoin de m'asseoir et de fermer les yeux car je vivais la méditation en permanence et en tout lieu. Quoi que j'examine, que ce soit moi-même, d'autres personnes ou encore le paysage et le décor, je discernais le Dhamma en tout. Les souvenirs et préoccupations du passé, qu'ils concernent des désirs matériels ou autres, n'étaient reconsidérés que pour développer le détachement.

Après la Retraite des Pluies, Ajahn Khao conduisit un groupe de ses disciples jusqu'à nous, en visite. L'endroit lui plut tellement qu'il me demanda de le remplacer à la tête de son monastère à Tam Klong Paen afin de pouvoir rester séjourner ici. Mais je venais à peine de me libérer de ce type de fardeau et n'en voulais surtout plus.

Peu après, je fus invité à assister à des funérailles à Udorn-thani et j'eus ainsi l'occasion de pousser un peu plus loin ce voyage pour visiter le monastère de Tam Klong Paen pour la première fois. L'air ambiant ne me plut pas du tout (le monastère se trouvait alors derrière la grotte). Je quittai Udorn-thani à la fin de la cérémonie et partis séjourner au monastère Pah Phra Sathit dans le district de Sri Chiangmai avec Ajahn Boo-a Phra Pannabhaso (au moment où j'écris, il porte le titre de Phra Khru Pannavisuddhi). Je pris ensuite le bateau avec le Vénérable Kam Pan et nous partîmes à la recherche de la solitude à Hin Mark Peng.

¹⁴⁵ Il n'y a pas très longtemps, on pouvait encore voir des sangliers dans les monastères de forêt. Ils sont réputés pour leur intrépidité, leur agilité, leur force et leur capacité à manger pratiquement n'importe quoi.

30. QUARANTE-TROISIÈME À CINQUANTIÈME RETRAITES DES PLUIES - 1965-1972

Hin Mark Peng

Hin Mark Peng est bien connu des gens de la région pour ses températures très basses. Ils ont un dicton : « Si vous n'avez pas de couverture, n'allez pas dormir à Hin Mark Peng »¹⁴⁶. C'est l'endroit le plus froid de toute cette région pendant la saison froide. On le prenait pour un lieu hanté par des esprits farouches et des animaux sauvages tels que tigres et ours.

Quelque quarante ans plus tôt, quiconque passait par là en bateau gardait un silence de mort, sans même oser lever les yeux. De telles peurs firent de cet endroit un lieu d'isolement et de solitude dont nul n'osait approcher. Les moines de méditation de la forêt étaient toujours attirés par ce type de lieux dont l'isolement permettait de mettre à l'épreuve la qualité de leur renoncement. Tout moine de forêt capable de séjourner dans un tel lieu y voyait une confirmation de sa détermination et de sa persévérance dans la pratique et ses compagnons de Dhamma le savaient sincèrement courageux dans le renoncement.

Ce lieu devint également significatif pour les policiers chargés du maintien de l'ordre et de la loi. Suite à l'expansion de la population, les animaux sauvages reculèrent puis disparurent progressivement. Des contrebandiers et des voleurs de bétail firent alors de ce lieu la plaque tournante de la contrebande par le fleuve. Ainsi, dès qu'un buffle ou du bétail venait à manquer, ou que des rumeurs de contrebande leur parvenaient, des officiers du gouvernement et les victimes du vol se rassemblaient là et se tenaient en embuscade pour récupérer leur bien et attraper les coupables. Par la suite, les villages

¹⁴⁶ Hin Mark Peng sont d'énormes rochers sur la rive du Mékong.

voisins de Koke Soo-ak, Phra baht et Hooay Hat furent également ternis par cette mauvaise réputation.

Quand les personnes âgées, gardiennes de l'histoire locale se réunissaient, elles évoquaient presque toujours la légende de l'avenir de Hin Mark Peng : des rois de trois grandes cités viendraient apporter une superbe expansion à Hin Mark Peng. Cette légende était liée aux trois grands rochers qui s'alignaient sur la rive du Mékong. (En fait, ils se confondent en une seule masse mais, de loin, on dirait qu'il y a trois rochers.) Le rocher du nord, en amont du fleuve, reviendrait à Luang Phra Bahng, celui du milieu à Bangkok et celui du sud à Ventiane.

Ces histoires me faisaient rire : qui voudrait jamais venir construire quoi que ce soit de valeur dans un tel endroit ! La jungle y était impénétrable, c'était le domaine des animaux sauvages que l'on trouvait encore quarante ans après ma première traversée du Mékong vers la fin de l'année 1964, quand je vins pour la première fois inspecter ce lieu. Je vis et entendis des cerfs et des perdrix, tandis que des singes gigantesques bondissaient de branche en branche, à ma plus grande joie.

Ce type d'air et de paysage étaient difficiles à trouver, aussi étais-je ravi d'avoir découvert un tel endroit et je résolus d'y revenir avec le Vénérable Kum Pan pour y passer la Retraite des Pluies. Je pensais pouvoir mettre un terme à tous travaux de construction et échapper à de nouvelles responsabilités. Certaines personnes pourraient trouver à redire à cette attitude mais, dans mon cœur, ma position était très claire : j'avais déjà réalisé beaucoup en termes de construction de monastères et j'avais enseigné de mon mieux tant à des moines qu'à des laïcs ; à l'avenir mieux valait que j'en finisse avec tout cela et que je concentre mes efforts sur la pratique en prévision de la mort. J'avais atteint un âge où l'on ne sait pas trop quand elle va arriver.

Je parlai donc au Vénérable Kum Pan de mon intention de m'installer avec lui et de prendre un repos réparateur. Cela signifiait que tout ce qui touchait aux travaux de construction et autres lui reviendrait entièrement, mais bien sûr je serais toujours heureux de donner des conseils sur la pratique du Dhamma. Il fut non seulement d'accord mais enchanté de cet arrangement. Il déclara qu'il n'avait pas la compétence requise pour trouver les ressources matérielles nécessaires à une éventuelle construction mais que, si des fonds

s'avéraient disponibles, il assumerait toutes les responsabilités. Je lui dis qu'il se pouvait bien que quelque chose arrive mais que je ne ferais rien de délibéré dans ce sens. Nous accepterions ce qui nous serait offert et, si rien ne venait, ma foi, ce serait aussi bien.

En 1966, des laïcs de Bangkok vinrent nous rendre visite par bateau. Ils furent si impressionnés par le site et les environs qu'ils lancèrent une collecte de fonds pour des rénovations et pour faire construire une grande salle d'étude en bois. Elle fut construite dans le style thaï avec deux étages, l'étage inférieur comprenant une véranda au sol bétonné sur trois côtés. La construction fut achevée le vingt juillet 1967 pour un coût de plus de quatre vingt mille bahts. Le travail manuel fut essentiellement fourni par les moines et novices. Le Vénérable Kum Pan souffrait d'une maladie des yeux ; il partit se faire soigner et ne revint jamais.

... Je tombai malade vers le 5 juillet 1971, juste avant la Retraite des Pluies. Au début, il s'agissait d'une grippe avec infection pulmonaire, à laquelle je suis sujet. On envoya chercher le médecin de la propriété de tabac voisine mais mon état ne s'améliora pas. Le docteur Tawinsree Amornkraisarakit, femme médecin et assistante du directeur de l'hôpital provincial de Nongkhai, ainsi que Khun Tawan, le responsable des finances de la province, firent venir une voiture pour me conduire à l'hôpital de la province de Nongkhai. Le docteur me soigna pendant cinq jours mais mon état ne s'améliorait toujours pas. Une radio décela congestion pulmonaire, pleurésie et pneumonie, de même qu'une zone infectieuse. Khun Dtoo Khovinta envoya alors un télégramme au Professeur Udom Posakrisna de Bangkok pour l'informer de la situation.

Quand le Professeur Udom en prit connaissance, il m'invita à aller à Bangkok où il pourrait me prodiguer ses soins à l'hôpital Siriraj. Le manque de soins spécialisés et de matériel adéquat à Nongkhai m'obligea à partir pour Bangkok. Thao Kae Kim Kai et le Dr Somsak, directeur de l'hôpital provincial de Nongkhai me mirent dans l'avion à destination de l'hôpital Siriraj. Là, je fus confié aux soins spécialisés du Prof. Udom ainsi qu'aux soins quotidiens du Dr Thira Limsila.

Tous les médecins se montrèrent efficaces et attentionnés. Par ponctions, ils purent extraire une grande quantité du liquide de mes poumons et, la première semaine, mon état s'améliora régulièrement. Mais, la deuxième semaine, je commençai à avoir des réactions

allergiques aux médicaments puis d'autres complications se produisirent. Peut-être était-ce dû au malaise que je ressentais à vivre dans de grands immeubles. Plus mon hospitalisation durait, plus mon état se dégradait : mon souffle devint très court et ma voix se réduisit à un murmure quasi-inaudible. Les médecins continuaient à extraire beaucoup de liquide de mes poumons, ce qui améliorait un peu mon état, mais mon sentiment général de faiblesse ne céda pas. Je priai donc les médecins de me permettre de quitter l'hôpital mais ils insistèrent pour que je prolonge mon séjour. Je ne pouvais pas accepter ce conseil et, le 15 août 1971, demandai à quitter l'hôpital.

Ce fut la période au cours de laquelle je devins désenchanté du corps, où j'en perçus l'aspect encombrant :

« Cette masse appelée corps, qui avait engendré la maladie et causé du souci à moi et aux autres. A quoi servait la minuscule portion de nourriture que je pouvais à peine avaler chaque jour ? Autant ne pas manger du tout. »

Je priai Mme Kantharat Sapying qui, chaque jour, m'apportait à manger, de ne pas m'apporter de nourriture car j'avais décidé de ne plus manger. En larmes, elle alla trouver le Dr Chavadee Rattapong, lequel fit appeler le Dr Rote Suwanasutth car le Prof. Udom avait dû partir en province. J'expliquai mon état au médecin en soulignant mon malaise dans les grands immeubles comme celui-ci. Le Dr Rote me donna alors la permission de partir et prit des dispositions pour qu'une voiture me conduise chez Mme Kantharat où je devais séjourner trois jours. Le Dr Banyat Paritnyanon vint m'examiner et me donna quelques conseils concernant mon traitement.

Le Dr Rote et le Dr Chavadee restèrent en contact étroit avec moi, m'apportant chaque jour des remèdes, et mon état s'améliora peu à peu. Au fond de moi, je pris conscience que je n'étais pas sur le point de mourir, même si mon entourage aurait pu le croire. Quelques « voyants » annoncèrent même que je mourrais dans les cinq jours. Quand le Prof. Ouay Ketusingh vint me rendre visite, je lui demandai son avis quant à un éventuel retour à mon monastère. Il me répondit que plus vite j'y retournerais, mieux ce serait. Ce fut une agréable surprise car j'avais déjà décidé que, si je devais mourir, ce serait mieux et plus convenable pour moi de mourir au monastère comme un vrai moine.

Thao Kae Kim Kai loua un avion spécial pour me ramener et il se remplit de moines et de laïcs qui voulaient aider à mon embarquement. Nous arrivâmes à l'aéroport de Nongkhai aux environs de midi. Le Mékong venait tout juste de rompre ses digues et, en raison de l'inondation, nous fûmes obligés de solliciter l'aide des N.P.K.¹⁴⁷ qui eurent l'amabilité de nous prêter un bateau du village de Kong Nang. C'est ainsi que nous arrivâmes au monastère Hin Mark Peng à cinq heures du soir.

Le Dr Chavadee m'avait accompagné et pris soin de moi tout au long du trajet de retour au monastère. Elle me prodigua encore ses soins pendant cinq ou six jours puis, quand elle vit que j'étais tiré d'affaire et que je récupérais bien, elle s'en retourna à Bangkok.

Pendant ma maladie, que ce soit à l'hôpital provincial de Nongkhai ou à l'hôpital Siriraj, de nombreux moines, novices et laïcs – certains que je connaissais et d'autres pas – avaient fait preuve envers moi d'un intérêt et d'une gentillesse extraordinaires. Ceci se manifesta par les foules qui vinrent me rendre visite tous les jours pendant tout le temps que je passai à l'hôpital de Nongkhai. Il en vint plus encore à l'hôpital Siriraj, à tel point que les médecins furent obligés d'interdire les visites.

Certaines personnes, qui étaient venues me rendre visite et ne furent pas autorisées à me voir, demandèrent la permission de me présenter leurs respects depuis la porte de ma chambre. C'était stupéfiant. Tant de monde vint me rendre visite quand j'étais malade alors que je ne connaissais pratiquement personne à Bangkok ! Certains visiteurs qui ne m'avaient jamais rencontré auparavant entraient et éclataient en sanglots avant même d'avoir eu le temps de me saluer.

Je tiens donc ici à rappeler la bonne volonté de tous et à exprimer ma reconnaissance pour la gentillesse de chacun que je n'oublierai jamais. Ceci s'adresse tout particulièrement aux personnes venues me rendre visite et participer aux soins au monastère Hin Mark Peng. Certains revinrent à plusieurs reprises malgré les conditions de voyage rendues difficiles, à ce moment-là, par suite des inondations. Cela signifiait voyager par bateau « à longue queue »¹⁴⁸ car tous les

¹⁴⁷ La patrouille marine du Mékong.

¹⁴⁸ Bateau long et bas dont l'arbre d'hélice est allongé.

carrefours étaient coupés. Il leur fallait voyager parfois trois ou quatre heures, aussi cela mérite-t-il la plus grande reconnaissance.

Dès que je fus de retour au monastère, mon état général s'améliora de jour en jour. De respectables et éminents personnages vinrent me rendre visite. Cependant ma Retraite des Pluies fut écourtée car je n'avais pas pu rentrer à temps.

Cette maladie fit grand bien à ma pratique de la méditation. Quand j'arrivai à l'hôpital provincial de Nongkhai, mon état se dégradait tellement que je m'étais aussitôt préparé à la mort. J'avais décidé de m'abandonner, de ne m'accrocher à rien. Je m'étais donné les instructions suivantes :

« Laisse ton corps et la maladie entre les mains du médecin et prépare-toi à la mort. Concentre ton esprit, mets en place une attention sans faille et étudie ton cœur pour le purifier complètement ».

Après quoi, mon esprit fut calme et paisible, sans la moindre perturbation.

Quand les médecins venaient me demander comment je me sentais, je répondais que j'allais tout à fait bien. Thao Kae Kim Kai était venu me chercher pour me mettre dans l'avion de Bangkok et je m'étais laissé faire. J'acceptai même l'hôpital Siriraj où les médecins m'interrogèrent sur mon état de santé, à quoi j'avais à nouveau répondu que « j'étais aussi bien que possible ». Cependant, vu de l'extérieur, on aurait pu penser le contraire. Mon séjour prolongé à l'hôpital avait eu ses conséquences, il commençait à me peser, les jours et les nuits semblaient interminables. Je dus alors me remémorer ma résolution de ne pas m'accrocher et, au contraire, d'accepter de tout abandonner.

« J'avais déjà renoncé à tout cela, n'est-ce pas ? Alors pourquoi est-ce que je me laisse entraîner là-dedans ? C'est leur affaire, pas la mienne. Cela doit suivre son cours en son temps. Ma mort, par contre, n'a rien à voir avec tout cela. Chacun de nous doit accomplir son devoir personnel de son mieux. »

Ma résolution de lâcher prise se mit en place dans le calme du *Dhamma du moment présent* jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune conscience du jour et de la nuit. Il n'y avait que l'éclat de l'esprit apaisé en unité avec lui-même. Plus tard, quand j'examinai l'état de mon corps et de mon esprit, je réalisai que le moment n'était pas

encore venu pour eux de se désintégrer et de disparaître. Mais si je devais rester à l'hôpital, je serais constamment soumis à des contacts sensoriels extérieurs qui exigeraient de ma part une vigilance constante de ma concentration et de ma sagesse pour les désamorcer. Pas question ! Mieux valait repartir et les combattre sur mon propre terrain, le monastère. C'est pourquoi j'y suis retourné, comme je l'ai raconté plus haut ...

31. CINQUANTE-ET-UNIÈME ET CINQUANTE-DEUXIÈME RETRAITES DES PLUIES - 1973-74

Wang Nam Mork devient un lieu de séjour pour les moines

J'ai participé au transfert de l'ancienne école des villages de Koke Sooak et Phra Bart.

A l'époque où nous déménagions l'école, je mis également en place un nouveau lieu de séjour pour les moines dans la forêt de Wang Nam Mork, à six kilomètres à l'ouest de Wat Hin Mark Peng. Cet endroit tenait encore de la jungle avec la montagne, des grottes et des cours d'eau. Il était donc idéal pour toute personne déterminée à approfondir sa méditation dans la solitude, sans compter que l'environnement naturel valait aussi largement la peine d'être préservé.

32. CINQUANTE-TROISIÈME RETRAITE DES PLUIES – 1975

Construction du monastère Wat Lumpini

Un laïc offrit environ un acre de terrain dans le district de Lumpini. Quand, suite à d'autres dons, la superficie s'étendit à cinq acres, il fut possible d'établir un nouveau lieu de solitude et de pratique. Wat Lumpini était semblable au monastère de Wang Nam Mork que je venais d'édifier, car il était entouré de cours d'eau sur ses quatre côtés. Il était destiné à ceux qui souhaitaient plus de solitude car Wat Hin Mark Peng n'était plus aussi paisible qu'autrefois.

A partir de 1974, il semble qu'un intérêt croissant se soit manifesté au sein de la population de Bangkok et du centre de la Thaïlande pour différents monastères du nord-est. Wat Hin Mark Peng reçut, lui aussi, davantage de visiteurs de Bangkok.

En 1975, Somdet Phra Nanasamvara, l'actuel Patriarche Suprême de Thaïlande, eut le projet d'envoyer les moines étrangers qui avaient été ordonnés à Wat Bovonarives, étudier le Dhamma dans différentes régions de la Thaïlande, et plusieurs vinrent ici passer la Retraite des Pluies. Ils étaient tous très engagés dans la pratique.

33. CINQUANTE-QUATRIÈME RETRAITE DES PLUIES - 1976 -77

Propager le Dhamma à l'étranger

Cette fois, mon voyage à l'étranger reçut le soutien et l'assistance de nombreuses personnes que l'enseignement du Dhamma, hors de nos frontières, intéressait. De plus, je désirais rencontrer les moines thaïlandais et étrangers qui étaient partis répandre l'enseignement du Dhamma. Je tenais à les soutenir et les à encourager.

Je trouvais amusant qu'à mon âge, et alors que je m'étais récemment préparé à la mort, je me retrouvais à faire des préparatifs de départ pour l'étranger, sans compter que je ne connaissais même pas la langue du pays où j'allais. En fait, je n'étais pas totalement en faveur de ce voyage car il y a trois choses que je garde toujours bien présentes à l'esprit :

Si l'on veut aller dans une région ou un lieu précis, il faut :

- en connaître la langue
- en connaître les coutumes et les traditions
- en connaître le mode de vie.

Tout cela permet un discours social et une communication adaptés aux personnes. Cependant l'absence de connaissance de la langue annule quasiment les deux autres points. Malgré cela, je reçus beaucoup d'aide de la part d'interprètes et de personnes qui étaient bien au fait de ces choses-là – cette aide me procurant une si bonne compréhension de la situation, que les barrières du langage disparurent et cessèrent presque d'être un obstacle.

Je savais bien que j'étais déjà très vieux, déjà très avancé en âge. Me déplacer ici et là ne m'attirait plus depuis longtemps – j'avais déjà énormément voyagé – et avoir trouvé un endroit aussi parfait que Wat Hin Mark Peng pour y mourir me paraissait idéal. C'est alors que Maa Chee Chuang de Singapour, dont la foi dans le bouddhisme l'avait

poussée à se faire nonne, venue passer la Retraite des Pluies à Wat Hin Mark Peng, m'invita à aller à Singapour, en Australie et en Indonésie.

Elle trouvait qu'étant donné mon grand âge et avec le flot constant de visiteurs venus me voir au monastère, je n'avais pas assez de temps pour me reposer. De plus, la plupart de mes visiteurs semblaient surtout désireux de me demander des numéros de loterie¹⁴⁹. Si je partais, cela me permettrait de prendre un peu de repos. Je réfléchis à cette proposition et en arrivai à la conclusion que, en dehors des problèmes causés par la différence de langue, ma « nouvelle tête » risquait d'éveiller là-bas la curiosité des foules. Comment alors parler de repos ?!

Mais, plus important, il me fallait étudier avec lucidité toutes les possibilités. J'étais d'un âge avancé et considéré comme relativement populaire, si bien que tout accident, maladie ou mort risquerait de créer des problèmes aux organisateurs et notamment à celle qui, la première, avait lancé cette invitation. On l'accuserait de « m'avoir emmené mais de n'avoir pas veillé sur moi ». Elle persista malgré tout dans ses efforts pour me convaincre d'accepter son invitation.

Elle fut appuyée en cela par son frère aîné – membre de la direction de la Société bouddhiste de Perth en Australie Occidentale – qui m'envoya une lettre m'invitant à aller rendre visite aux bouddhistes australiens. Après mûre réflexion, j'en arrivai à la conclusion qu'il y avait, cette fois, trois bonnes raisons pour accepter l'invitation.

La première raison était l'absence de moines « avancés » en Indonésie. Dans ce pays de plus de cent trente millions d'habitants, dix millions de Bouddhistes vivent isolés au milieu de Musulmans et d'Hindous. Lorsque j'eus connaissance de cette situation, je ressentis une profonde compassion pour eux. J'étais aussi ravi d'apprendre qu'ils aimaient méditer. (Toute religion incluant l'adoration d'une divinité exige que le fidèle s'assoie dans la paix de l'esprit et se concentre sur l'être divin).

La deuxième raison était que de nombreux moines d'Indonésie et d'Australie étaient venus se faire ordonner par Somdet Phra

¹⁴⁹ Pensant qu'il pouvait avoir vu les prochains numéros gagnants au cours de sa méditation.

Nanasamvara, l'actuel Patriarche Suprême de Thaïlande, à Wat Bovonarives. Avant le commencement de la Retraite des Pluies, cette année-là, le Vénérable Donald Riches, anglais de naissance, avait enregistré mes enseignements sur le Dhamma et pris des photos qu'il comptait montrer en Australie. Quand il sut que j'arrivais avec un petit groupe en Australie, il fit de tels préparatifs pour nous recevoir que bien des personnes devinrent très impatientes de me rencontrer. Il y avait un moine thaïlandais avancé, le Vénérable Bunyarit Paito, qui déjà vivait et enseignait là-bas. Ce moine avait beaucoup œuvré pour propager le bouddhisme en Australie et avait encouragé de nombreuses personnes à aller se faire ordonner en Thaïlande.

La troisième raison fut le résultat de mes propres réflexions. J'entrevois que, dans le futur, le bouddhisme se répandrait dans beaucoup d'autres pays. Il se pourrait qu'il soit disséminé selon le même schéma que les missions chrétiennes¹⁵⁰ et l'on risquerait de voir des moines thaïlandais partir pour ne répandre que les aspects les plus superficiels du bouddhisme. Tandis que si les personnes intéressées vivant à l'étranger venaient se faire ordonner en Thaïlande, elles pourraient être vraiment formées à pénétrer le sens le plus profond du bouddhisme. Elles pourraient alors répandre elles-mêmes l'enseignement réel, car c'est la seule façon d'atteindre l'essentiel.

Un moine indonésien, le Vénérable Sudhammo, qui avait été ordonné à Wat Bovoranives par Somdet Phra Nanasamvara, était ensuite venu passer la Retraite des Pluies de 1976 au monastère de Hin Mark Peng. C'était exactement le type de moine capable de répandre le bouddhisme – et il se trouvait en Indonésie, attendant ma visite.

Après avoir soupesé ces trois raisons en faveur du voyage, je pris une résolution :

« De toutes les manières possibles, puisse le reste de cette vie être dédié au progrès du bouddhisme ».

Cette décision me permit de mieux percevoir la valeur potentielle de ma vie et m'incita à renoncer à mon confort personnel dans l'intérêt du bouddhisme.

¹⁵⁰ La Thaïlande a toujours été ouverte aux missionnaires. Le roi est bouddhiste mais il protège toutes les religions.

J'avais déjà plusieurs fois été invité par divers personnages et groupes de Bangkok, à faire un pèlerinage sur les lieux saints du bouddhisme en Inde. Ils proposaient de veiller sur moi et de pourvoir à tous mes besoins, mais je n'avais jamais accepté. Pour éveiller mon envie d'y aller, j'avais souvent essayé d'imaginer ce voyage mais mon cœur y demeurait indifférent.

Je me disais que l'Inde avait été le berceau du bouddhisme et que, bien que je n'aie pas eu la chance de naître à temps pour rencontrer le Bouddha, ni à l'époque où le bouddhisme était florissant, les lieux saints étaient toujours là. Je devrais donc aller y présenter mes respects afin d'en retirer inspiration, compréhension et unité profonde. Cependant mon cœur restait toujours indifférent à cette idée. Peut-être ce manque d'enthousiasme provenait-il d'une vie antérieure en tant que moine bouddhiste en Inde, à l'époque où les hindous réprimaient les moines et les lieux sacrés¹⁵¹. Cette expérience avait peut-être été traumatisante au point de m'empêcher d'aller en Inde dans cette vie-ci.

Quiconque a la foi et l'occasion d'aller en pèlerinage dans les quatre lieux de pèlerinage¹⁵² gagnera un grand mérite. Le Bouddha a dit à ce sujet au Vénérable Ananda :

« Ces quatre lieux sacrés seront une grande source de mérite pour les gens après ma disparition. »

Je n'ai pas le mérite de m'y être rendu, aussi puis-je seulement les apprécier et les recommander. En tout état de cause, j'aimerais saisir cette occasion pour dire combien je me sens redevable envers le peuple de l'Inde dont le sol fut le berceau du bouddhisme.

Avant de partir pour l'étranger, j'allai séjourner dans la demeure des jardins pour moines du lieutenant général d'aviation Payon Yensootjai à Dorn Muang. Chaque soir, de plus en plus de monde venait écouter le Dhamma et s'asseoir en méditation. Je pense que les

¹⁵¹ Le bouddhisme, après avoir été la religion principale en Inde, déclina pour plusieurs raisons : les invasions musulmanes du nord-ouest, la résurgence hindoue et un déclin probable dans la pratique du Dhamma. Le célèbre temple bouddhiste de Bodh Gaya devint un temple hindou jusqu'à ce siècle, où un « renouveau bouddhiste » permit sa restauration.

¹⁵² Les lieux de la naissance du Bouddha, de son Eveil, de son premier discours sur le Dhamma et de sa disparition finale.

habitants actuels de Bangkok – nom qui signifie « Cité des Anges » – sont davantage conscients de leur situation : « Nous sommes nés dans une cité céleste, comme l’indique son nom, et pourtant nous restons des êtres humains qui se débattent et s’enfoncent dans la lutte sordide qui est le lot commun à toute l’humanité. »

Nous devrions donc nous transformer en anges « terrestres ». Les anges nés dans les cieux n’ont pas les mêmes occasions d’accomplir des actes justes et généreux que nous, dans ce royaume humain. Quand les anges ont épuisé leur stock de mérites obtenus au cours de leur vie terrestre, ils renaissent dans le royaume humain. Mais ce n’est pas toujours le cas : ils peuvent renaître dans des royaumes inférieurs. C’est différent pour le Noble Disciple, « celui qui pénètre dans le Courant »¹⁵³, par exemple, car après sa mort il est assuré de ne pas renaître dans une existence de souffrance.

Je ne suis qu’un vieux moine, né dans un milieu où les chances d’étudier étaient peu développées. Il m’est arrivé d’être invité à donner un cours sur le Dhamma à des gens très instruits et je me suis d’abord senti très réticent et embarrassé. Pourtant ceci cadre bien avec les principes bouddhistes qui consistent à ne pas faire de discrimination pour des raisons de niveau social ou de rang.

L’évaluation devrait être basée sur la vraie connaissance et la bonne conduite. Quand une personne instruite tourne mal, elle risque de provoquer plus de conflits et de difficultés dans le pays qu’une personne peu éduquée qui ferait la même chose. Un ignorant qui ne fait pas de mal vaut mieux qu’un homme instruit qui met son savoir au service du mal. Les gens peuvent n’avoir que des connaissances limitées mais si celles-ci sont employées à développer la bonté, elles bénéficieront à tous, depuis les personnes les plus proches jusqu’au niveau national.

De telles réflexions m’apportèrent plus de confiance en moi pour transmettre l’enseignement, sachant que plus mes auditeurs étaient instruits, mieux ils seraient à même de comprendre. L’enseignement du Bouddha sur le Dhamma met l’accent sur la connaissance de la nature de toute chose et ceci en accord avec les toutes dernières découvertes de la science.

¹⁵³ Celui qui a réalisé le premier des quatre degrés de l’Eveil.

Les bons chercheurs ne devraient explorer et rechercher que la connaissance en rapport avec des questions fondamentales et pleines de sens qui permettraient d'enrichir la vie des gens. Ils ne devraient pas rechercher le savoir pour rehausser leur position ou leur statut social. De nos jours, par exemple, les professeurs peuvent éduquer leurs élèves jusqu'à de hauts niveaux afin que, plus tard, à leur tour, ils reprennent ce savoir pour former d'autres enseignants. D'un autre côté, il y a les mauvais élèves qui, s'attachant à la moindre erreur du professeur ou opinion différente, s'ingénient à le faire renvoyer. Ils profitent des compétences de leur professeur et puis complotent ensemble pour le ou la forcer à partir et pensent même qu'ils ont accompli là une action honorable et admirable. Nous tombons alors dans une époque où la corruption et la méchanceté se développent, ce qui ne peut mener qu'au déclin.

33.1 Singapour – Première Etape

Notre groupe comprenait le Vénérable Steven, le Vénérable Chai Charn, le Dr Chavadee et Maa Chee Chuang. Nous quittâmes Bangkok le 7 novembre 1976 et arrivâmes à Singapour le jour même. Nous fûmes accueillis par un groupe de fidèles qui nous firent visiter la ville.

Singapour est une petite île. Elle n'a que trente kilomètres de long sur vingt-cinq de large et, avec plus de trois millions d'habitants entre l'île principale et les autres plus petites qui l'entourent, elle est surpeuplée. De grands immeubles de dix, vingt étages et plus ont donc été construits pour exploiter au maximum l'espace disponible. A voir tous ces hauts immeubles, on pourrait croire que tous les Singapouriens sont riches mais, à la vérité, ils sont comme tout le monde, dans tous les pays. Il y a des maisons toutes simples, avec des toits en tôle ondulée ou même en chaume, tout comme dans nos villages de Thaïlande.

Tant que les êtres humains souffriront de l'avidité, de l'aversion et de l'ignorance, toutes sortes de contrastes et de diversités continueront à coexister. Même si le gouvernement de chaque pays avait pour but de s'efforcer d'obtenir l'égalité, cela resterait impossible à réaliser. Je

ne connais pas un seul pays qui y soit parvenu. Les régimes à idéologie communiste assurent, d'après leur propagande, que tous leurs citoyens sont prospères, sans soucis et égaux. Pourquoi, alors, leurs habitants essaient-ils de s'échapper en cachette d'une soi-disant « terre promise » ? Pourquoi ? Parce que nos pollutions humaines sont trop profondément enracinées !¹⁵⁴

Le Bouddha a enseigné cela encore et encore, disant que chacun devait éprouver de la bienveillance et de la compassion pour son prochain, lui souhaitant toujours du bien ainsi qu'entretenant une parfaite harmonie mutuelle. Tout le monde le souhaite. Et cependant, quand il faut appliquer ce principe, les pollutions le voilent et le dissimulent insidieusement, si bien qu'on l'oublie et que l'on tombe une fois encore dans les mêmes comportements d'ignorance.

Il y avait à Singapour de larges routes adaptées aux besoins de la circulation, et les conducteurs observaient bien le code de la route – en d'autres termes, ils ne conduisaient pas de façon égoïste. Il n'y avait pas d'agents de la circulation aux carrefours et aux intersections mais, à leur place, des feux de signalisation. Les routes étaient proprement balayées, on ne voyait pas de groupes agglutinés dans les rues et les magasins avaient des devantures vitrées pour éviter la poussière.

De même que les hauts immeubles d'habitation, les maisons les plus ordinaires étaient toutes bien alignées, de façon très plaisante. Entre les maisons et le long des routes, on avait planté des arbres qui procuraient de l'ombre – tout cela était très agréable et méritait d'être vu. Partout où il y avait suffisamment d'espace entre les maisons, que ce soit dans le centre ou dans les faubourgs extérieurs, on en avait fait un jardin public, de taille variable, où les gens pouvaient s'asseoir et se reposer.

Des arbres avaient été plantés sur les plages qui étaient également équipées d'aires de stationnement. Il était évident que les habitants avaient plaisir à planter partout de belles variétés de fleurs. Le sol était bon et le climat favorisé par de fréquentes pluies qui maintenaient fleurs et massifs toujours verts et florissants.

¹⁵⁴ En d'autres termes, les problèmes fondamentaux ne sont pas les différences de classe ou de fortune mais l'avidité, l'aversion et l'ignorance (du Dhamma).

Singapour était peut-être une petite île surpeuplée, mais n'allez pas imaginer qu'elle n'avait plus de jungle. Il y avait des réserves, même au milieu de la ville car, conscients de leurs maigres ressources, ils en prenaient grand soin. Singapour semblait être un peu plus au-dessus du niveau de la mer que Bangkok et, de ce fait, n'était pas inondée aussi souvent et pouvait être maintenue propre plus facilement. Il faut dire aussi que les habitants observaient scrupuleusement les lois et les règlements.

Quelles que soient les circonstances extérieures, nous ne devrions pas perdre de vue notre condition. Dès notre naissance, dans des circonstances nécessairement impropres, nous sommes en contact constant avec des impuretés, à l'extérieur comme à l'intérieur. Malgré bains et douches, nous sommes de nouveau sales en un rien de temps et ce cycle ne s'achève qu'avec la corruption et la putréfaction de la mort. Si telles sont nos conditions fondamentales, où pouvons-nous trouver un lieu qui soit propre ? Cela n'est possible que lorsque tous les membres d'un groupe partagent la même compréhension de la vérité. Ils peuvent alors s'aider les uns les autres – suivant leurs obligations particulières – pour maintenir la propreté. Comment chacun de nous peut-il sauvegarder cette propreté intérieure ? Eh bien, en commençant par observer et maintenir la propreté de tout ce qui l'entoure.

Pour qu'une société devienne prospère et florissante, les quatre conditions suivantes sont requises :

1. Que la terre et le sol soient favorables aux gens qui y vivent.
2. Que les gouvernants et politiciens qui établissent les lois soient justes – ni trop laxistes ni trop opprimants envers la population.
3. Que toute la population participe au maintien et au respect des lois du pays.
4. Que les bureaucrates et les fonctionnaires soient honnêtes.

Une société qui jouirait de ces quatre conditions connaîtrait une prospérité totale. Qu'une de ces conditions vienne à manquer et toute prospérité demeurerait incomplète.

Il est inimaginable que Bangkok puisse devenir aussi propre que Singapour parce que sa situation géographique n'est pas propice : elle s'enfonce au-dessous du niveau de la mer. Aussi ne vous laissez pas bernier par ceux qui prétendent qu'ils peuvent résoudre les problèmes

de Bangkok, comme les journaux le proclament vainement. La meilleure façon est de maintenir la pureté dans nos vies et nos obligations. Je vous en prie, ne soyez pas aussi négligents et égoïstes dans vos affaires. Vous insulter mutuellement pour des bagatelles ternit votre conduite et vos bonnes manières, avilissant culture et raffinement et vous rabaisant au niveau de personnes incultes.

J'enseignai le Dhamma et la méditation tous les soirs pendant les dix jours que notre groupe passa à Singapour. Les réunions ne duraient pas plus de trois heures et attiraient chaque soir vingt à trente Singapouriens venus suivre la formation.

Cet enseignement du Dhamma, en réalité, ne faisait que mettre l'accent sur les calamités et les imperfections de la vie dans le monde. Quiconque est capable de voir la nature malfaisante du monde peut aussi voir le Dhamma, car le monde et le Dhamma sont inexorablement liés. A chaque fois que j'explique le Dhamma, les problèmes du monde sont systématiquement mis en lumière de tous côtés. Ces problèmes sont les mêmes partout et peuvent être résumés en trois points :

1. Les problèmes concernant la famille et les moyens d'existence.
2. Les problèmes concernant la recherche de l'inspiration.
3. Les problèmes concernant le dépassement et la transcendance de la souffrance.

Il n'est pas surprenant que des problèmes de la première catégorie surgissent. S'il y a un monde, il doit aussi y avoir des problèmes qui secouent le monde. Si nous attachons quelque chose autour de nous, nous devons bien être aussi capables de le détacher. Qui d'autre pourrait le faire ? A moins, bien sûr, que quelqu'un puisse vous aider en vous expliquant comment vous dégager.

Le poisson se prend lui-même à l'hameçon parce qu'il avale par erreur l'appât déguisé, il l'engloutit voracement. Mais quand l'hameçon l'accroche, il n'est plus question de manger, il ne reste que douleur et souffrance. C'est ainsi que le désir mène à la souffrance. Je vous propose de réfléchir à ces mots : « Faites sans ». Une fois que l'hameçon est en place, plus nous nous débattons, plus la souffrance augmente. C'est alors qu'interviennent regret et auto-commisération. Pourtant tout cela est parti de notre propre erreur fatale. Tout ce que

nous pouvons faire c'est attendre que le pêcheur chanceux nous emporte pour son repas du soir.

Quant au deuxième point, tant que nous gardons de l'espoir et des rêves, nous devons nous débattre constamment jusqu'au moment où tout aura été essayé et aura échoué. Le comportement d'un esprit non instruit est semblable à celui d'un animal sauvage récemment capturé. Il aura beau se démener et piétiner le sol, dans la mesure où ses liens sont solides et fermement attachés, il finira par se fatiguer et se calmer, conscient d'avoir été vaincu. Nous, êtres humains, sommes bien pareils. Lorsque l'objet de nos vœux ne répond pas à notre attente, notre cœur demeure insatisfait. Voilà comment on sait où l'esprit va chercher refuge. Il va rechercher le plaisir dans les objets extérieurs qui ne peuvent que lui procurer un semblant de bonheur, superficiel et faux.

Le vrai bonheur est celui de l'esprit paisible et serein qui ne connaît pas la lutte. Telle sera l'expérience de ceux qui découvriront le but du vrai bonheur. Leur cœur demeurera ancré dans la félicité, quelle que soit leur position ou leur activité. Malheureusement, tant que l'on n'a pas conscience de cela, il est difficile d'envisager une telle possibilité, car elle dépasse notre entendement.¹⁵⁵

En ce qui concerne le troisième point, je leur appris à revoir et à étudier sans cesse les deux premiers, jusqu'à ce qu'ils perçoivent que, hormis la sérénité du cœur, toute autre forme de bonheur est temporaire et fausse. Je leur recommandai ensuite de s'appliquer à activer et à développer ce bonheur et à poursuivre leur analyse jusqu'à y être très habiles. Devenus experts en cela, ils pourraient vivre selon leur cœur, quelles que soient les circonstances, car cette réalisation permet de vivre libre, dans la joie comme dans la peine.

D'après ce que j'ai entendu des Singapouriens, il semblerait qu'ils soient dotés d'une vision des choses et d'une mentalité vertueuses. Ils ont conscience du danger que représente la vie dans ce monde et considèrent cette existence comme fausse et trompeuse. Je n'avais pas idée que le peuple de Singapour avait une si bonne connaissance des principes fondamentaux de l'enseignement du Bouddha ... Quand ils reçurent le véritable enseignement bouddhiste, toutes leurs croyances

¹⁵⁵ Lit. « C'est comme jouer de la flûte à un buffle d'eau ».

précédentes semblèrent disparaître, de sorte que seule la vérité essentielle du Dhamma prévalut.

Il était admirable de voir comment ils exprimaient leur joie et leur ferme conviction dans leur compréhension du Dhamma. Étonnamment, certains semblaient même observer les Cinq Préceptes d'instinct et pratiquer la méditation *samadhi* afin de développer la connaissance d'eux-mêmes et des autres.

33.2 Vers l'Australie

Nous nous envolâmes de Singapour vers l'Australie le dix-sept novembre. Nous atterrîmes à Perth et, après y avoir séjourné, nous poursuivîmes notre voyage sur Melbourne, Sydney et Canberra. Il s'agissait là de grandes villes où s'était développé un grand intérêt pour le bouddhisme. Partout où il y avait un centre bouddhiste, j'étais invité à enseigner le Dhamma. Qu'ils fussent Thaïlandais, Laotiens, Birmans, Sri lankais ou Caucasiens, tous me réservèrent un accueil extraordinaire. Tous les membres de notre groupe souhaitent leur exprimer notre profonde reconnaissance pour l'aide qu'ils nous ont apportée.

Conversation avec un maître hindou

Alors que je me trouvais à Perth, un swami vint me rendre visite. Par swami j'entends une personne ordonnée dans l'hindouisme, qui porte des robes de couleur et de forme similaires à celles d'un moine tibétain. Il se présenta comme étant un « lama hindou ». L'Hindouisme a de nombreuses écoles ou sectes et de nombreuses divinités ; chacun peut adorer celle qu'il veut, à condition de ne pas oublier qu'elles proviennent toutes d'une divinité unique, cette divinité qui est supposée avoir créé le monde et qui n'a pas de corps visible.

Ce swami était ordonné depuis quarante-cinq ans et était âgé de soixante-seize ans. Il m'attendait déjà dans la salle de réception et quand il me vit, il me salua immédiatement de ses mains jointes en *anjali* et me fit un accueil amical. Je lui rendis la pareille avec

quelques mots de salutation. Un rapport cordial s'installa, si bien que je pus lui poser quelques questions sur sa religion et sa façon à lui de pratiquer. Il dit qu'il était un maître swami-lama qui enseignait l'hindouisme et que sa famille était hindoue. C'était un Hindou fervent et dévoué qui avait été ordonné très jeune. Il était allé autrefois trouver les moines Mahayana du Tibet.

Un autre swami vint me voir mais c'était un simple laïc qui, contrairement au premier, n'avait pas été ordonné. Il avait quatre-vingt-un ans mais toute sa personne était charmante – à son teint et à son sourire constant, on lui aurait plutôt donné soixante et un ans. Il m'attendait déjà et dès que j'entrai, il leva les mains en *anjali* comme l'avait fait le premier swami. Il me dit qu'à ma vue il avait immédiatement ressenti un grand élan d'amour pour moi (dans notre langage, nous dirions qu'il avait éprouvé un « sentiment de grand respect »).

Après quelques mots de bienvenue, je lui posai quelques questions sur sa religion, comme je l'avais fait avec le premier swami. Je lui demandai de m'excuser avant de poser mes questions, mais il me répondit que ce n'était pas nécessaire car nos *dhamma* étaient semblables (ce qu'il voulait dire par là est expliqué ci-dessous).

Il dit qu'il n'adhérait à aucune religion parce que « ce monde n'a qu'un seul dieu ». Les enseignements de toutes les religions dérivent d'un dieu – qu'il appelle *Brahma* – et quand nos actions sont justes et bonnes, nous atteignons le dieu originel. Il me dit qu'il avait étudié le yoga en Inde avec six professeurs qui lui avaient enseigné de nombreuses techniques. Il me cita en exemple les postures de yoga, le jeûne et le contrôle de la respiration (ceci prouve que ces techniques qui avaient cours avant l'époque du Bouddha, sont encore pratiquées de nos jours). Il possédait une grande connaissance et pratique de l'hindouisme et avait renoncé à tout (il n'avait pas de famille), c'est pourquoi les fidèles hindous le considéraient comme un swami.

Nos discussions furent harmonieuses et bien accueillies par tous – le Vénérable Steven faisait l'interprète – et, au moment de partir, ils me demandèrent la permission de s'incliner à mes pieds pour être bénis et que cela leur porte bonheur (c'était comme si j'avais été élevé au rang de divinité !). Cela m'embarrassa quelque peu car ils étaient eux-mêmes tellement âgés, méritants et vertueux. Je répondis donc qu'il était inutile de s'incliner car le fait que nos *dhamma* soient

semblables était déjà une grande bénédiction. En partant ils continuèrent à se tourner vers moi et me saluèrent en *anjali* encore et encore, me témoignant ainsi leur grand respect.

Bien que l'un des swami fût ordonné et l'autre pas, ils expliquaient leur cheminement vers le divin de la même manière car ils étaient tous deux hindous. Je les avais questionnés sur les techniques qu'ils employaient pour parvenir à Dieu et leur réponse avait été la même.

Le premier swami me dit qu'il répétait lentement le mantra « *om* » deux ou trois fois en évoquant le Divin dans son cœur. Il dit : « En conjurant le Divin au niveau du cœur, différentes images apparaissent. Le Divin enseigne alors le principe du bien et du mal ..., faire du bien et repousser le mal¹⁵⁶ ... quelquefois il peut y avoir seulement une voix et pas d'image ». (Selon les principes bouddhistes, ceci correspond à *rupajhana*¹⁵⁷ : « Celui qui voit le Dhamma me voit »¹⁵⁸ ... Le Dhamma est le grand maître qui, continuellement, nous montre l'attitude juste à avoir et comment éviter de mal faire.)

« Le Divin disparaît alors pour faire place à un état de vide et cela correspond à atteindre le *Seigneur Nirandorn*. »¹⁵⁹

(Ceci est l'*arupajhana*¹⁶⁰, état cultivé par les ermites Alara et Uddaka lorsque le prince Siddhattha quitta le palais pour étudier avec eux. Il finit par constater que, du fait de leur attachement à ces états de méditation, leur voie ne pouvait mener à la fin de la souffrance. « *Punnapapani pahiyati* »¹⁶¹ ... Ce n'est qu'après avoir abandonné le bon comme le mal que l'on peut aller au-delà de la souffrance ; en conséquence, il partit essayer la voie de l'extrême ascétisme.)

Le deuxième swami, non ordonné, expliqua sa technique de la même manière, mais sans mentionner de mantra. Peut-être était-ce un secret de sa secte qu'il ne souhaitait pas révéler. Cependant je pense qu'il utilisait un mantra tout comme le premier, parce qu'ils faisaient

¹⁵⁶ Les points de suspension de ce paragraphe sont dans l'original.

¹⁵⁷ Absorption méditative dans un objet.

¹⁵⁸ Paraphrase du Bouddha.

¹⁵⁹ *Nirandorn* signifie « éternité ».

¹⁶⁰ Absorption méditative dans un objet non matériel.

¹⁶¹ Quand le prince Siddhattha Gotama quitta son palais pour mener une vie errante, ils furent ses premiers maîtres, qu'il surpassa plus tard.

partie de la même secte. Il dit simplement que, lorsque l'on atteignait le Divin, il pouvait se manifester par des images différentes ou comme une voix qui donnerait un enseignement. Il ne parla pas du vide qui demeurerait après la disparition de ces visions et de ces voix, ni du moment où l'on atteint le *Seigneur Nirandorn*.

Les priorités fondamentales

Ceux d'entre vous qui s'intéressent à toutes les religions, trouvez-vous cela passionnant et agréable ? Que veux-je dire par là ? Eh bien, je vais essayer de m'expliquer en utilisant mes propres idées car je n'ai jamais eu l'occasion d'étudier les écritures d'une religion autre que le bouddhisme.

Il est dit qu'il faut une foi inébranlable en l'existence de la divinité, même si son corps n'est pas visible. Après avoir mis sa foi en cette divinité, on ouvre son cœur ou on l'incite à s'immerger dans la divinité jusqu'au moment où elle se manifeste. C'est la même chose dans le bouddhisme Mahayana.

Dans le bouddhisme Theravada, le Bouddha, lui, a un corps qui est celui du prince Siddhattha de la lignée des Sakans. Il partit mener une vie errante et, après beaucoup d'efforts, se libéra totalement de toutes les impuretés et des souillures du cœur et de l'esprit. Il réalisa l'état d'éveil en pratiquant à la perfection toutes les vertus du Dhamma.

Cependant ce ne fut pas le seul corps du prince Siddhattha qui devint le Bouddha. Les gens peuvent avoir foi et confiance dans les qualités vertueuses du Bouddha. Ils peuvent les recevoir dans leur cœur ou inciter leur esprit à s'immerger dans ces qualités saines, jusqu'à ce qu'il devienne pleinement et fermement établi dans la concentration.

Dans cet état, des images ou des sons divers peuvent surgir et, selon la foi en une divinité sans forme, cet état ne fait qu'un avec la divinité qui se manifeste pour enseigner sa vérité. L'enseignement bouddhiste maintient qu'il s'agit là d'images ou de visions – *nimitta* – provenant de la méditation et les sons représentent la voix lumineuse du Dhamma. Le Dhamma, étant lui-même sans forme, doit se manifester de cette façon pour s'adapter au corps des humains.

En résumé, chaque religion ou secte apprend à ses fidèles à abandonner le mal et à faire le bien, à accueillir les qualités vertueuses

de Dieu dans le cœur ou à donner son cœur au Divin. La façon d'atteindre Dieu est la même dans toutes les religions. Cependant, quand les fidèles d'une religion particulière ne comprennent pas la vérité sous-jacente, des suppositions erronées peuvent se développer.

Ils peuvent penser que, parce qu'une autre religion a des pratiques différentes, elle est dans l'erreur et que seule leur pratique est juste. Ils font de la propagande, critiquent et provoquent de l'agitation de façon à dominer la scène et attirer un plus grand nombre de fidèles. Ce n'est pas ce qu'un bon maître du Dhamma enseignerait et les sages doivent considérer de telles attitudes d'un oeil prudent. Quant à ceux qui pratiquent, je suis sûr qu'ils trouveront cette relation, entre les visions méditatives et l'approche du divin, digne d'être approfondie.

Quelques suggestions à l'attention du Vénérable Maha Samai

Mon voyage en Australie m'a non seulement permis d'enseigner le Dhamma à toutes les personnes intéressées mais aussi donné l'occasion d'échanger des points de vue avec d'autres moines, et en particulier avec le Vénérable Maha Samai qui avait été envoyé par le Collège Monastique Mahamakut pour prendre résidence au monastère Buddharangsee de Sydney.

Bien que Maha Samai fût originaire de Champahsak au Laos, il était allé vivre au monastère Sapatoom à Bangkok alors qu'il était encore enfant. Il avait été ordonné en qualité de novice puis de bhikkhu et avait été reçu à ses examens de pāli niveau cinq au Collège Monastique de Mahamakut, Wat Bovoranives. En 1959, il partit, pendant un an, enseigner les études générales au monastère Bodhisomphorn de la province d'Udorn-thani, puis il se porta volontaire pour aller propager le Dhamma en Australie. Il y était depuis deux ans – faisant partie du second groupe qui avait suivi Chao Khun Pariyat – et était le premier moine à séjourner dans le nouveau monastère Buddharangsee. Au moment où j'écris (1976) il est ordonné depuis treize ans et c'est un moine modèle, courtois et digne de respect.

Maha Samai peut être considéré comme un représentant du Sangha thaïlandais qui souhaite répandre le bouddhisme en Asie australe, car auparavant aucun moine Theravada n'y avait jamais séjourné. Les

gens du pays étaient fondamentalement chrétiens et c'était le premier monastère Theravada habité par des moines.

Les hommes et les femmes d'aujourd'hui, partout dans le monde, sont plus instruits, en particulier dans le domaine scientifique basé sur l'investigation de la vérité des choses. Le christianisme appuie ses enseignements sur la foi et n'admet pas l'analyse critique de ses enseignements. Ceci est en contradiction avec les principes modernes scientifiques ; un pape a même puni autrefois un homme dont les calculs tendaient à prouver que la terre était ronde. Et pourtant tout le monde, y compris les papes suivants, a fini par accepter et utiliser cette théorie jusqu'à nos jours.

L'enseignement bouddhiste donne entière liberté à l'investigation dans tous les domaines, y compris les enseignements bouddhistes eux-mêmes. Ceci parce que les principes sur lesquels le bouddhisme est fondé sont beaucoup plus élevés que ceux de la science. Il ne se contente pas d'observer et d'analyser les choses matérielles, mais il est capable de déceler la vérité fondamentale des phénomènes de l'esprit. Après avoir pénétré la vérité par la vision intérieure, cette vérité réalisée est employée uniquement pour la paix et le bien-être chez soi et chez les autres, sans causer de préjudice à personne. Certains peuvent l'appliquer de façon à pouvoir aller au-delà du monde, comme l'ont fait le Bouddha et les *arahants*.

Il est vraiment dommage que, malgré l'éducation supérieure que reçoivent les gens d'aujourd'hui, la plupart d'entre eux se contentent de terminer leurs études et de s'assurer d'un diplôme. Il ne leur vient même pas à l'idée que ces livres qui leur permettent d'étudier sont nés de la compréhension (dans l'esprit) de quelqu'un d'autre, compréhension plus riche que ce qu'ils ont pu trouver dans leurs livres. Leur apprentissage ne résulte pas d'une compréhension personnelle or la vraie connaissance ne peut s'acquérir qu'à travers l'expérience individuelle.

C'est ce que l'enseignement bouddhiste appelle *paccatta* –voir ou connaître clairement par soi-même. Cela émane de la force d'un esprit cultivé qui a atteint la tranquillité et le calme, lesquels mènent à la vision intérieure et à l'auto-transformation. Il s'agit là d'un changement véritable de notre ancienne nature à une condition vraie en accord avec les Nobles Vérités bouddhistes.

Quiconque aspirant à la claire vision pénétrante dans la vérité du bouddhisme se doit d'associer l'étude à la pratique. L'une ou l'autre seule n'est pas suffisante. A notre époque d'éducation avancée, il devient donc nécessaire, pour quiconque propage le bouddhisme, d'être formé dans ces deux domaines. S'il y a déficience en cela, les résultats ne seront pas aussi bons que ceux que l'on aurait pu espérer.

Mon autre conseil à Maha Samai fut qu'il devait propager le tout en vrac. Par cela, j'entends que, outre l'observation scrupuleuse des règles du *Patimokkha* – la petite taille du groupe ne permettait pas des classes d'études – les autres tâches et pratiques devraient aussi être maintenues, par exemple les pratiques *dhutanga* – notamment quêter sa nourriture, ce qui allège le budget des dépenses alimentaires.

Le développement du bouddhisme nécessite l'étude jointe à la pratique, afin de planter des racines qui pourront durer. Maha Samai et tous les moines furent de mon avis et décidèrent d'appliquer ces principes à l'avenir.

Je fis part à Maha Samai des trois critiques très courantes qui sont faites lors de la propagation du bouddhisme à l'étranger :

1. Les moines profitent de la communauté laïque en ne travaillant pas et en se contentant de quêter pour pourvoir à leurs besoins.
2. Les moines de l'Ecole Theravada, contrairement aux autres religions et sectes, sont « égoïstes » et ne se préoccupent que d'eux-mêmes, sans apporter d'aide à ceux qui sont dans le besoin ou la détresse.
3. Les moines Theravada mangent de la viande, tout en interdisant de tuer des animaux.

Quiconque va à l'étranger faire connaître le bouddhisme se heurtera inévitablement à ces critiques. Je conseillai donc à Maha Samai de préparer des réponses et des explications appropriées. Il serait ainsi en mesure de répondre instantanément à n'importe laquelle de ces critiques.

Un risque encore plus grand réside dans le fait de partir propager le bouddhisme sans être familiarisé avec les habitudes et les coutumes des gens du pays. Ceci peut provoquer des malentendus lors des contacts avec eux et entraîner découragement et déception. Pire encore, un moine risque d'oublier sa mission et de se laisser détourner de sa voie pour jouir du plaisir de « l'intégration ».

Quelques réflexions sur l'Australie

Comme nous le savons tous, l'histoire de l'Australie relate comment ce pays autrefois sauvage, aux peuplades indigènes, a accueilli les forçats et les bandits dont l'Angleterre voulait se débarrasser ; comment, par la suite, les nouveaux habitants s'organisèrent, développèrent l'agriculture avec énergie, puis exportèrent des matières premières aux industries en expansion dans le monde jusqu'à ce que leur prospérité actuelle soit solidement établie. L'Australie est dotée de nombreuses ressources minérales naturelles et d'une immense superficie tandis que sa population n'est que de treize millions d'habitants. Les Australiens ne se contentent pas de profiter de leur bien-être mais continuent au contraire à le développer toujours plus.

Regardons maintenant de plus près notre « cité des anges » thaïlandaise. Si nous nous promenons en ville, impossible d'y rencontrer le moindre ange car les rues sont remplies de badauds et de paresseux. Les gens ne se sont pas « développés » et ne savent même pas ce que ce mot veut dire. Ils pensent à tort que, lorsqu'ils terminent quelque chose, ils n'auront plus besoin d'y travailler dans le futur. Les enfants sont ravis de devenir adolescents. Ce n'est qu'en vieillissant qu'ils réalisent qu'il ne s'agissait que d'une étape sur le chemin de la vieillesse.

Les matériaux doivent être déplacés – et sont donc perdus pour un certain lieu – afin d'être transportés pour construire une jolie ville bien dessinée avec régulation du trafic routier. Ceci montre comment certaines choses sont récupérées ici pour en améliorer d'autres là-bas. Nous avons grandi grâce à la nourriture, même si cela signifiait détruire la vie d'autres animaux et des récoltes. En poursuivant notre chemin, nous ne nous préoccupons que d'atteindre notre destination, sans penser que la base et l'origine d'où nous sommes partis s'éloignent de plus en plus. Ne regardez pas seulement devant vous avec vos « yeux d'en face », faites aussi usage de sagesse pour observer ce que vous laissez derrière vous. C'est alors que nous apparaîtra la vérité qui nous libérera des concepts erronés et nous apportera les Nobles Vérités des enseignements du Bouddha.

33.3 Visite en Indonésie

D'Australie, nous reprîmes l'avion pour Singapour et, le vingt-quatre décembre 1976, poursuivîmes notre voyage jusqu'en Indonésie. Tous les gens que je connaissais semblaient s'y trouver : Chao Khun Suviranan, Phra Khru Dhammadhornsombat, le Vénérable Sudhammo, le Vénérable Aggapalo et le Vénérable Khemiyo. Ils s'étaient tous rassemblés pour m'accueillir à l'aéroport de Jakarta, de même que les membres de la Société bouddhiste locale. Outre Jakarta, j'eus l'occasion de visiter plusieurs sites comme par exemple Bandung, Jogjakarta, Mendut, Samarang, Surabaya et Bali.

Je visitai les Sociétés bouddhistes et les monastères bouddhistes établis par nos moines venus de Thaïlande pour propager le bouddhisme. Chao Khun Vidhoondhammaporn était responsable de l'organisation qui avait fait construire des monastères, dont le monastère Majjhimasasanawong, voisin du Mendut Chedi, le monastère Dhammapadiparam à Badoo, Malang et Surabaya. Je découvris chacun de ces sites avec ravissement et remarquai que les bouddhistes locaux, femmes et hommes, jeunes et vieux, ne manquaient pas de venir faire les récitations au monastère chaque soir, après quoi, un moine faisait un discours puis les guidait dans une méditation.

Quelques-unes de mes observations

Lors de mes différents déplacements en Indonésie, je découvris des lieux et des objets sacrés qui avaient les caractéristiques d'une religion syncrétique, amalgame de diverses religions et traditions. Je ne pus m'empêcher d'en être attristé et me mis à réfléchir sur la situation en Thaïlande. Qui niera la valeur immense des monuments commémoratifs et des lieux sacrés ? Il suffit de regarder l'Indonésie : tous les moines et toutes les Ecritures ont disparu, il est même impossible de dire quand c'est arrivé mais, malgré tout, des lieux sacrés demeurent pour les minorités bouddhistes.

Mes pensées retournèrent à la Thaïlande, à son immense richesse en objets religieux et lieux saints bouddhistes, plus nombreux encore

qu'en Indonésie. Quel que soit le nombre de monuments stupéfiants en Indonésie, ils ne peuvent rivaliser de beauté avec nos lieux de pèlerinage et nos salles *Upasatha*. On ne trouve nulle part ailleurs dans le monde des lieux aussi admirables et inspirants. Je suis absolument convaincu que, si seulement le peuple thaïlandais étudiait le bouddhisme et parvenait à une véritable compréhension, cette bonne pratique rendrait impossible à d'autres sectes et idéologies de faire disparaître le bouddhisme de Thaïlande.

Chao Khun Suviranan, Phra Khru Dhammadhornsombat et le Vénérable Sudhammo prirent soin de nous et nous servirent en même temps de guides, tout au long de notre périple en Indonésie. Bien que Chao Khun Vidhoondhammaporn fût à Bangkok à ce moment-là, je pus constater de toute évidence combien il était respecté là-bas, car même les petits enfants qui entendaient prononcer son nom savaient qu'il était. Ceci me donne foi dans son dévouement et dans les sacrifices qu'il a faits pour les enseignements du bouddhisme – ce qui fait de lui un atout important pour Somdet Phra Nanasamvara, l'actuel Patriarche Suprême de Thaïlande.

De nombreux siècles se sont écoulés depuis que la première délégation thaïlandaise de moines partit répandre le bouddhisme au-delà des mers. La tentative actuelle en Indonésie me paraît la plus efficace et la plus fructueuse depuis l'époque où Chao Khun Phra Upāli, de la période Ayutthaya¹⁶², conduisit un groupe de quinze moines pour aider à ré-établir le bouddhisme au Sri Lanka ... Il est très regrettable qu'il y ait si peu de moines capables, car ils sont d'un grand bienfait pour le bouddhisme et pour la communauté internationale où ils sont très demandés, de nos jours. « Quand le donneur possède quelque chose qui est demandé, ne doit-il pas le donner à ceux qui en ont besoin ? » Ou bien est-ce que le Sangha thaïlandais, qui compte des dizaines de milliers de moines, est si appauvri qu'il n'a rien à offrir ?!

Il y a, en ce moment, des gens, en Indonésie, qui retrouvent l'inspiration dans le bouddhisme et s'y consacrent entièrement. Même quand les moines n'ont pas pu leur rendre visite, ils se sont regroupés en Sociétés bouddhistes, certains que le renouveau du bouddhisme

¹⁶² Ancienne capitale de Thaïlande de 1569 à 1767 ; elle fut détruite par l'invasion des forces birmanes.

continuerait dans le futur, en accord avec une légende vieille de cinq cents ans.

Puissent tous les moines dignes et vénérés répandre leur affectueuse bonté en Indonésie, en hommage à la religion bouddhiste, et se remémorer la grande compassion du Bouddha.

33.4 Mes impressions sur ces voyages outre-mer

Après avoir voyagé dans ces différents pays – Australie, Indonésie et trois passages à Singapour – nous rentrâmes à Bangkok le 24 janvier 1977, soit après une absence d’un peu plus de deux mois. Bien que cela puisse paraître court, cette expérience fut pour moi beaucoup plus enrichissante que je ne l’aurais cru.

De nombreuses personnes, à Singapour et en Australie, ont fait preuve d’un intérêt sincère dans l’étude du Dhamma. Ceci fut particulièrement évident en Indonésie où l’enthousiasme et la ferveur s’étaient encore accrus suite aux enseignements que j’avais pu prodiguer. Après être allé constater cela par moi-même, je ne pouvais m’empêcher d’éprouver une grande sympathie pour ces fidèles. Bien qu’ils n’aient que peu d’enseignants, la plupart d’entre eux font de leur mieux pour poursuivre leur pratique.

J’ai écrit un opuscule sur ces enseignements intitulé : « *Questions et réponses sur le Dhamma outre-mer* », ainsi qu’une description beaucoup plus détaillée de notre voyage dans « *Compte-rendu d’un voyage à l’étranger* ». Toute personne intéressée peut consulter ces publications¹⁶³.

Le durian¹⁶⁴ est un fruit à la peau épaisse dont les épines pointues protègent la chair à l’intérieur. Pour le manger, il faut le tourner avec précaution pour trouver la fente entre les segments et suivre cette ligne pour l’ouvrir. Vous avez peut-être déjà goûté à ce fruit de choix et apprécié son goût délicieux. Qu’y a-t-il en ce monde qui soit parfaitement bon et bien en tous points ? Tout comme l’art d’atteindre

¹⁶³ Aucune traduction n’est disponible.

¹⁶⁴ *Durio zibethinus (malvacaea)* : le durian ou « fruit de la civette » est généralement très prisé et l’un des fruits les plus chers.

la bonne partie du durian, il existe des sages qui savent travailler sur eux-mêmes et pratiquer afin de développer la vertu parfaite.

Parmi les êtres humains de tous genres, âges, races ou langues – et ceci est valable aussi pour le règne animal – vous n'en trouverez pas un qui nierait son désir de bonheur et, parallèlement, son horreur de la souffrance. C'est à cause de ces deux conditions que tous les êtres du monde pourvu d'organes sensoriels se débattent pour trouver un moyen d'échapper à la souffrance détestée et atteindre l'état de bonheur auquel ils aspirent.

Cette lutte devient parfois visible dans les efforts déployés en faveur du développement et du progrès. Bien que ce développement puisse paraître logiquement programmé, une observation minutieuse fait apparaître que ce progrès n'avantage que certains tandis que d'autres tombent dans la dégradation et la régression. L'expérience de la souffrance est très enrichissante sur la voie du progrès et du développement (elle donne l'impulsion qui oblige à devenir plus astucieux pour pouvoir survivre). Cependant, en même temps, et de multiples façons, elle augmente le tumulte et la détresse du monde.

Je n'étais jamais parti à l'étranger auparavant, excepté mon excursion en bateau pour quêter ma nourriture sur l'autre rive du Mékong dans la cité laotienne de Vientiane. Mais voilà qu'avec un pied dans la tombe, je m'étais embarqué, avec quelques personnes, dans un voyage outre-mer. Je ne peux pas dire que j'y aie découvert quoi que ce soit de particulièrement exaltant, hormis le fait d'observer le mode de vie des hommes et des animaux dans chaque pays. Les conditions étaient fondamentalement identiques à celles que j'avais connues en Thaïlande et au Laos, à l'exception de quelques différences minimes liées aux préférences locales. Toutes s'accordaient sur l'unique point essentiel : l'horreur de la souffrance et la lutte pour en venir à bout.

La situation est donc la suivante : aucune créature ne souhaite souffrir et pourtant nous sommes nés cernés par cette condition. En conséquence, nous devons réfléchir sur la façon dont nous devons mener nos vies dans les trois domaines que je vais aborder plus bas. Chacun de nous doit vivre de manière juste et morale sur la Voie du Dhamma. Si on ne comprend pas cela et que l'on s'éloigne de la Voie, le résultat n'est pas seulement l'impossibilité d'atteindre le bonheur

pour soi et les autres, mais également l'intensification de la souffrance et du tumulte pour soi comme pour les autres.

Qu'ils soient puissants, intelligents ou savants, qu'ils soient riches ou pauvres, ils ont tous les mêmes excuses en parlant des vertus du Dhamma et de ses exigences en matière de morale : « J'ai agi ainsi à cause de la pression sociale. C'était ce que l'on attendait de moi ». Reconnaissez le fait que la société est corrompue et commencez à vous interroger sur le rôle que vous avez à y jouer – pourquoi chacun de nous ne pourrait-il pas aider à redresser les choses ? Pourquoi ne pourrions-nous pas nous opposer aux mauvaises influences et développer une société bonne et bénéfique ?

La famille - la société - les moyens d'existence – ces trois domaines seront vécus sans heurt et progresseront de façon paisible et régulière, si leur développement est en accord avec les principes du Dhamma pour les laïcs¹⁶⁵ tels qu'ils ont été énoncés par le Bouddha. Sans cette harmonisation le sens de la vie perdra toute sa valeur et il n'y aura que des conflits. C'est le Dhamma, avec sa vertu, qui guide le monde vers le bonheur. Le développement de toute nation, idéologie ou système – qu'il s'agisse d'un progrès matériel ou administratif – dépourvu de cette vertu du Dhamma, n'apportera pas le bonheur complet du cœur et de l'esprit. Le Dhamma exige que chacun abandonne toute mauvaise conduite et craigne de se comporter de façon malhonnête. Tel est le réel et souverain progrès pour la famille, pour la société, pour l'amélioration du niveau de vie et pour la nation tout entière.

Mon voyage fut facilité en tous points grâce à la direction et au personnel de la compagnie aérienne Thai International Airways ; en particulier, grâce au lieutenant général Choo de l'armée de l'air et à Khun Supharp Sutthichot qui m'ont aidé dans les formalités de passeport et de visa, et m'ont prodigué, tout au long du voyage, une assistance exceptionnelle. Une mention spéciale pour Khun Sutthiphon Kansut et à son épouse (Khun Dtik) qui ont tant fait pour nous à Jakarta en nous procurant les billets d'avion et en veillant sur moi jusqu'à Singapour et, plus tard, en Indonésie. Donc, tous mes remerciements à ceux qui ont aidé notre groupe.

¹⁶⁵ Ce *dhamma* inclut générosité, vertu et méditation.

Environ deux mois après notre retour, les fidèles laïcs de Singapour m'invitèrent à retourner voir s'il y avait un site approprié à la construction d'un monastère qui servirait de centre d'enseignement de la méditation. Je m'y rendis mais, bien que nous ayons visité une bonne dizaine de lieux, aucun ne semblait convenir. Dans un sens c'était une bonne chose, parce que si on avait effectivement construit un monastère, j'en aurais encore eu la charge !

34. CINQUANTE-CINQUIÈME ET CINQUANTE-SIXIÈME RETRAITES DES PLUIES – 1977-1978

L'ensemble des agrégats du corps¹⁶⁶ est la roue, perpétuellement en mouvement, de la vie et de la mort. L'esprit d'une personne sans discernement devra tourner avec elle, tandis que celui qui a pratiqué finira par se lasser de tout cela. C'est dans cet état que se trouvait mon corps quand, en 1964, j'avais quitté notre groupe à Phuket. Même quand j'étais assis tranquillement, ma gorge était devenue si sèche et ma voix si rauque que je ne pouvais plus parler.

Cela se reproduisit quand quelques moines récemment ordonnés – (étudiants en médecine de l'Hôpital Siriraj) – vinrent pratiquer sous ma conduite. Tout de suite après leur départ, mes anciens symptômes se manifestèrent à nouveau et je dus m'aliter, suite à divers malaises légers. Ma voix était faible et rauque et elle n'est jamais redevenue la même depuis. Le Dr Rote m'invita à aller à l'Hôpital Siriraj à Bangkok pour un bilan médical complet. Les tests ne firent apparaître aucune maladie particulière autre que la maladie de l'âge – telle est la nature du cycle des naissances et des morts. C'est ce qui arrive à tous les phénomènes corporels et mentaux – seules les circonstances diffèrent.

¹⁶⁶ *Khandha* du corps (voir Glossaire).

35. CINQUANTE-SEPTIÈME RETRAITE DES PLUIES À CE JOUR 1979-1991

Vingt-sept ans au monastère Hin Mark Peng

Je repense à ces vingt-sept années passées à Wat Hin Mark Peng – comme cela paraît long ! Dans le même temps, un laïc aurait eu tout le loisir de s'établir confortablement dans la vie et de mener grand train. Etant moine et âgé, je prends soin du monastère, ce qui est, partout, le rôle normal des vieux moines. Je ne peux me déplacer comme autrefois mais, même si je le pouvais, il ne reste plus de forêts pour faire *tudong* comme par le passé. Elles ont toutes été abattues.

D'autre part, le nombre de fidèles¹⁶⁷ semble se multiplier chaque jour et, où que j'aille, davantage d'« enfants » apparaissent – nés de la parole sinon des entrailles. Ils m'ont suivi depuis 1978, quand le général de l'armée de l'air Harin Hongsakum m'invita à aller dans la solitude d'Orb Luang, dans le district de Jormtong, province de Chiang Mai. Une foule de gens me suivit et, au lieu de profiter de l'occasion pour me limiter en nourriture et comforts matériels et me consacrer à la méditation, c'est le contraire qui se produisit : ils me procurèrent un divan avec des coussins et un lit somptueux pour dormir !

Quand les Quatre Nécessités (vêtements, nourriture, abri et remèdes) deviennent extravagantes et surabondantes, elles peuvent représenter un obstacle au développement de la méditation du débutant. Un monastère très riche où règne l'abondance risque de causer des dissensions, un manque d'harmonie et l'étude du Dhamma n'y progressera pas comme elle le devrait. C'est la même chose dans le monde ordinaire : un excès de richesse et d'abondance peut devenir une menace pour toute la société. Les gouvernants et les fonctionnaires se laissent corrompre et escroquent les gens et le

¹⁶⁷ Lit. « enfants et petits-enfants ».

gouvernement, pillant le pays et se partageant le butin. Ensuite des disputes éclatent parmi eux quand leurs intérêts personnels cachés entrent en conflit. Tout commerçant influent ou citoyen qui se met en travers de leur route est tué ; les victimes sont ainsi innombrables. C'est pourquoi le Bouddha disait : *Sakkaro kapurisa hanti*, c'est-à-dire « la puissance et le pouvoir détruisent les hommes de peu de sagesse ».

Plus on s'attarde dans un même lieu, plus on s'y enracine. Les laïcs viennent au monastère et constatent que tout n'y est pas tout à fait parfait ou beau, aussi sont-ils amenés à construire des structures de remplacement plus durables et mieux conçues. Ces beaux bâtiments ont ensuite besoin d'être entretenus, sinon ce serait une entorse à la discipline des moines. Est-il nécessaire de demander qui en est responsable ? C'est ce vieux moine, bien sûr ! Enseigner, apprendre à tous les moines et novices qui viennent ici comment s'asseoir, s'allonger, manger, quêter sa nourriture et toutes les différentes tâches et obligations, y compris les obligations liées aux études – tout cela retombe sur les épaules de ce vieux moine. Vous avez le titre de « Maître en Charge » et le mot est parfaitement approprié car vous êtes vraiment surchargé ! Mais c'est inévitable et il faut s'accommoder de la situation de son mieux jusqu'à la fin de sa vie.

Vertus et mérites du bouddhisme

J'évoque mes maîtres et les grands initiés du passé, dont le Bouddha est le meilleur exemple, et comment ils ont conduit et guidé l'Enseignement. Il me vient à l'esprit que, moi aussi, j'ai, petit à petit, contribué à poursuivre ce développement. Ma naissance en tant qu'être humain n'a pas été inutile. De plus, j'ai été ordonné moine bouddhiste et j'ai dûment rempli mes obligations.

Chaque fois que l'on m'a rendu hommage ou fait des offrandes, je me suis dit : « Que vénèrent-ils ? Eux et moi sommes identiques dans la mesure où nous sommes tous un agglomérat des quatre éléments : la terre, l'eau, le feu et l'air. Ils doivent, par contre, rendre hommage à l'habit couleur safran qui est l'emblème et la bannière des *arahants*. C'est ce type de foi qui soutient la religion et, même si leur conviction intérieure est tiède, ils ont foi en ce qui leur a été transmis ».

Je suis pleinement conscient de la vertu et de la valeur immenses du bouddhisme. Depuis la cérémonie de mon ordination, j'ai été constamment soutenu et nourri pour devenir un homme bon et vertueux. L'Enseignement ne m'a jamais conduit à commettre la moindre action immorale.

Malgré tout, il faut toujours que nous résistions ; nous sommes récalcitrants et continuons à mal agir. Notre logement et notre lit, nos matelas, oreiller et moustiquaire et même la nourriture que nous mangeons – tout ce que nous prenons ou utilisons chaque jour, tout cela appartient à l'enseignement du Bouddha. Les remèdes, destinés à soigner toute maladie que nous pourrions avoir, appartiennent aux fidèles pratiquants bouddhistes qui nous en font don généreusement.

Au début, lorsque nous sommes ordonnés moines, nous sommes complètement dépendants de la robe safran, emblème des Nobles Etres, que notre précepteur et nos maîtres nous accordent. (Précepteurs et maîtres sont simplement les représentants des enseignements bouddhistes puisqu'ils ont tous, sans exception, pris refuge dans le Triple Joyau). Lorsque vous avez reçu ce vêtement incomparable, les gens s'inclinent devant vous avec respect et vous soutiennent par de continuelles offrandes. J'ai pu survivre jusqu'à ce jour grâce à cet enseignement. Le bouddhisme a apporté des bénédictions infinies et une vertu inouïe, à moi personnellement ainsi qu'à nous tous dans le monde.

En venant vivre ici, et partout où j'ai vécu auparavant, j'ai toujours fait tout ce que j'ai pu, tant que ma santé me l'a permis, pour poser la base de constructions solides et durables pour le bouddhisme. Maintenant que je suis vieux et que je n'ai plus la force de me lancer dans des projets de construction, des fidèles laïcs ont l'inspiration voulue pour financer les constructions qui me représenteront à l'avenir. Toutes les sommes restantes sont réparties entre les autres monastères.

Malgré tout, je ne deviendrai jamais l'esclave des briques, du béton et du bois parce que je sais que ces matériaux ne sont que des objets extérieurs. En dépit de leur beauté et de l'élégance de leurs lignes et, indépendamment des millions qu'ils coûtent, si nous nous conduisons de manière immorale, tout cela devient creux et complètement dépourvu de sens.

Le vrai noyau, ou « cœur du Bouddha », ne réside pas dans les choses matérielles mais dans les actes des individus. Tel a été mon principe fondamental. Le fait de s'avancer pour être ordonné s'appelle *nekkhama* ou renonciation parce que cela représente le renoncement à toutes les formes de sensualité. Après avoir pris la résolution de s'instruire selon la Noble Vérité de l'enseignement du Bouddha pour échapper à toute souffrance, il serait absurde de s'enterrer sous une pile de briques et de ciment.

... Ce type de projets de construction risque d'entraîner de nombreuses complications et des difficultés, et il arrive souvent qu'ils échouent par manque de ressources adéquates et, pire encore, par manque de vertu morale. La réussite de ces projets apporte bonheur et satisfaction, tandis que l'échec entraîne crises et agitation. Je ne me suis jamais permis d'éprouver de tels sentiments vis-à-vis de mes projets et je suis resté tout à fait impartial et détaché quant à leur aboutissement.

Je considère chaque projet comme faisant simplement partie des devoirs de la religion. Les fonds proviennent tous des laïcs car je n'ai moi-même aucune fortune. Quand la tâche est accomplie, elle profite au bouddhisme et apporte beaucoup de mérite aux fidèles laïcs. Il ne devrait pas être nécessaire de solliciter des fonds. Cela ne fait qu'embarrasser les gens, qui se lassent ensuite de ce genre de choses.

J'ai pu réaliser tous les projets grâce aux dons venus de partout, y compris ceux d'outre-mer. Toutes les offrandes ... en faveur de Wat Hin Mark Peng ont été spécifiquement mises de côté à cet effet ... tandis que toutes les contributions qui me furent données pour être destinées à mon usage personnel – qu'il s'agisse d'un baht, de dix, cent et même de millions – je les ai toutes réparties entre les différents projets de la communauté ci-dessus mentionnés. Ces fonds n'ont jamais cessé d'affluer et je constate toujours un grand intérêt pour soutenir mes projets ... Il ne me semble pas avoir, moi-même, régressé à cause de cela et tout s'est passé en douceur. *Sadhu ! Sadhu ! Sadhu !* (Tout est bien !) Le mérite passé m'a probablement permis de mener à bien ces missions.

Je ne suis jamais parti en quête de fonds pas même pour un sou ; l'argent est venu à moi de toutes les directions, si bien que je suis devenu une espèce de « banque de réserve centralisée » pour les bouddhistes qui veulent que leur argent soit affecté à ce qui sera le

plus bénéfique au bouddhisme ... Administrer ces fonds est parfois difficile car il n'y a pas de comptabilité officiellement tenue ... mais, quoi qu'il en soit, j'ai réussi à les gérer en douceur ... en accumulant peu à peu, pour un projet de construction précis, des sommes suffisantes ... pour achever le travail, puis en soldant complètement le compte.

Tout moine engagé dans ce type de gestion doit être absolument certain de sa compétence et de son incorruptibilité ou ne pas s'y impliquer. Aller à l'encontre de ce principe porterait préjudice au bouddhisme tant respecté et conduirait à sa propre perte. On en trouve des exemples partout. L'argent peut être terriblement dangereux et il a déjà détruit beaucoup de monde.

N'avoir pour seul but que le bien du bouddhisme et l'intérêt commun, sans en retirer de profit personnel, sera très profitable, bénéfique, tandis qu'entreprendre une action pour des motifs égoïstes apportera des résultats désastreux. Il serait très préjudiciable d'essayer de tirer un profit personnel en entreprenant des projets liés au bouddhisme. Ceci est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de ces « moines » qui, après s'être investis dans des travaux de construction, se laissent emporter par eux au point d'en abandonner leur travail spirituel et leur discipline. Ils construisent au dehors mais ne réussissent pas à construire leur réalité intérieure, et ceci mène à un terrible déclin.

36. EN RÉSUMÉ

Il y a maintenant près de soixante ans que j'ai vu cette forêt pour la première fois et c'est en 1964 que je suis venu m'installer dans ce monastère. Je l'ai sans cesse développé depuis et vous pouvez en voir les résultats de vos propres yeux. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que tout ceci est né de la foi et de l'énergie de mes disciples, aussi bien moines que laïcs, qui ont contribué selon leurs possibilités, en travail ou en argent. Ils sont trop nombreux pour que je puisse les citer tous ici.

Le Patriarche Suprême de Thaïlande (le défunt Somdet Phra Vasana Mahathera) vint gracieusement officier à la cérémonie d'ouverture du *mondop*. Il fut très heureux de ce qu'il vit et déclara officiellement Wat Hin Mark Peng « monastère modèle » dans le domaine du développement. Il m'en donna la reconnaissance officielle le vingt-six mai 1982. Ce fut un grand honneur pour le monastère.

J'espère sincèrement que Wat Hin Mark Peng continuera à être un lieu où les moines pourront pratiquer pour le bien durable du bouddhisme. En conséquence, puissiez-vous tous, vous qui avez participé à l'élaboration de ce monastère, être heureux, prospérer longtemps et être fermement établis dans le noble enseignement bouddhiste.

Je suis moine depuis soixante-huit ans maintenant et j'ai essayé de ne pratiquer que pour mon bien et celui des autres, en commençant par moi-même et en poursuivant ensuite pour le bien des autres. Par cela, je veux dire que je pus aller en *tudong* avec de grands maîtres de méditation dès ma toute première année de moine. Etant fermement décidé à pratiquer selon les instructions de mes maîtres et libre de toute responsabilité qui eut pu me distraire, je fus en mesure de me consacrer entièrement à cette tâche.

Plus tard, je pus m'éloigner d'eux mais il me fallut alors accepter de nombreuses responsabilités. Un groupe de moines commença à me suivre et je dus instruire les laïcs régulièrement. A cette époque,

comme il y avait très peu de moines de méditation, quand des laïcs voyaient quelqu'un suivi par un groupe de moines, ils le considéraient immédiatement comme un « Ajahn », un maître, et s'accrochaient à ses basques. Même dans ces situations, je n'ai jamais ralenti mes efforts de méditation ; j'y trouvais, au contraire, une stimulation pour pratiquer avec encore plus d'ardeur et cela s'avéra ensuite bénéfique, tant pour moi-même que pour les autres.

Pour apporter quelque chose aux autres, il faut d'abord s'apporter à soi-même. On est alors en mesure de partager ce que l'on a avec les autres. Si personne d'autre ne semble s'y intéresser, du moins n'a-t-on rien perdu. Cette attitude a fait partie intégrante de ma pratique depuis que j'ai été ordonné.

A l'occasion de l'anniversaire de Sa Majesté le roi, le cinq décembre 1990, je reçus par son ordre le titre ecclésiastique de Vénérable Phra Raja-nirodharangsee Gambhirapannavisit' Yatigasorn Bowornsangharam Aranyavasee. J'ai déjà dit ce que je pensais de ces titres ecclésiastiques et je n'ai pas changé d'avis, mais il me fut expliqué que c'était la façon habituelle du roi de Thaïlande de témoigner son appréciation pour le travail et les responsabilités assumées par les doyens des moines – et quand ils augmentent leurs bonnes œuvres, leur titre s'élève. Je suis un simple moine de forêt et je ne peux que retourner cette gracieuse faveur et offrir ma bénédiction – *anumodana* ! – à Sa Majesté le roi.

36.1 Bénédiction et bienfaits des parents

Nous croyons que, étant nés ensemble dans ce monde, nous nous devons tous aide et soutien mutuels. Les enfants sont redevables à leurs parents et les parents ont de nouvelles obligations envers leurs enfants. Chacun se souvient de sa dette envers l'autre sans jamais songer à la rappeler. Pourtant se rappeler l'étendue de sa dette vis-à-vis de ses parents permet de s'en acquitter selon la perception que l'on a de cette dette – pour certains, elle sera immense, pour d'autres, petite. Nous nous engageons dans cette forme de dette par nos propres actions, sans y être contraints par personne et c'est pourquoi personne d'autre ne peut l'assumer à notre place.

Certaines personnes reconnaissent la dette qu'ils ont envers leurs parents de plusieurs façons. Ils n'oublient jamais que, de leur premier jour jusqu'à leur dernier, ils ont été et seront toujours entourés d'amour et de dévouement. Ils ont dû, par exemple, compter sur leur père et leur mère pour apprendre à s'asseoir, à s'allonger, à se mettre debout, à marcher et à parler – pour tout. Quand il arrivait à leurs parents de se mettre en colère après eux et de les battre, ils se retenaient tout de même en pensant : « C'est mon enfant », et parfois ils ne pouvaient pas se résoudre à le faire.

Il existe un instinct naturel chez tous les êtres qui fait que les parents aiment leur progéniture, et ceci est également valable pour les animaux. Ils aiment sans réfléchir, sans savoir pourquoi ni ce qu'ils peuvent y gagner, et les enfants réagissent de la même manière. Le lien entre les animaux cependant est de courte durée et n'existe que lorsque les petits sont encore jeunes ; avec la maturité, ce lien disparaît. L'amour et l'affection humains sont infinis. Ils perdurent jusqu'à la mort et même au-delà. Celui qui n'a pas conscience de la bonté et de la bienveillance de ses parents et qui ne leur rend pas leur gentillesse est indigne et pire qu'un animal.

Je vais me vanter un peu ici : Je suis né leur fils mais, ayant été ordonné moine alors que j'étais encore jeune, je n'ai pas pu pourvoir aux besoins matériels de mes parents comme chacun le fait généralement. Cependant ma vie de moine m'a permis de soutenir et de nourrir les aspirations et la bonté de leur cœur et c'est ce qu'ils appréciaient plus que tout. Ils pouvaient se dire à n'importe quel moment : « Notre fils est moine ». Peu importait la distance, que nous soyons proches ou éloignés, même à mille kilomètres, ils pouvaient toujours se réjouir et être satisfaits car leurs aspirations avaient été comblées.

Quand mes parents prirent de l'âge, je suis allé vers eux pour instruire et fortifier leur foi jusqu'à ce que tous deux décident d'être ordonnés et de porter la robe blanche (naturellement, ils avaient déjà la foi. Je n'eus qu'à les encourager et à renforcer cette foi pour qu'ils se sentent suffisamment en confiance pour se faire ordonner). Leur méditation leur apporta de nombreuses expériences remarquables qui renforcèrent encore davantage leur foi. Je leur parlais de la voie qui mène au bonheur et ils m'écoutaient attentivement comme des élèves

écoutent leur professeur. Ils recevaient l'enseignement le cœur ouvert, sans se soucier du fait « qu'un fils enseignât à ses parents ».

Mon père porta les vêtements blancs pendant onze ans avant de disparaître à l'âge de soixante-dix-sept ans. Ma mère fut une nonne à robe blanche pendant dix-sept ans et mourut après mon père, à quatre-vingt-deux ans. J'ai pu leur apporter l'Enseignement jusqu'à leurs derniers instants, leur offrant tous les conseils que je pouvais et je crois sincèrement avoir ainsi entièrement payé ma dette envers eux. Je n'avais pas d'autres dettes importantes. J'ai organisé les cérémonies de funérailles qui convenaient à leur position et en rapport avec ma condition de moine.

Le fait d'être ordonné moine bouddhiste depuis si longtemps m'a permis de voir le changement qui s'opérait dans ce corps vieillissant ainsi que les transformations du monde extérieur. J'ai vu beaucoup de choses, bonnes et mauvaises, et tout cela a grandement contribué à développer ma sagesse et ma connaissance. Je ne pense pas avoir gaspillé ma naissance dans ce monde. Je considère être redevable à ce monde car j'ai pris ses éléments – la terre, l'eau, le feu et l'air – pour former un corps. Pour maintenir ce corps en vie, j'ai dû consommer et utiliser les choses du monde, car absolument rien ici ne m'appartient. Après la mort, tout doit être abandonné derrière soi, dans ce monde.

Certaines personnes ne réfléchissent jamais à tout cela et tombent ainsi dans le piège qui consiste à s'accrocher obstinément aux choses : « Tout est à moi ! » Epoux, épouse, enfants et petits-enfants, maison : « Ils sont tous à moi ». Et jusqu'à la fin, même quand ces choses disparaissent ou sont brisées, ils continuent à s'accrocher à elles comme étant à eux.

36.2 Ce qu'il ne faudrait pas faire. Kamma qui ne devrait pas être engendré

Il y a des choses qu'il ne faudrait pas faire et cependant, du fait que nous soyons nés, elles doivent être entreprises. Nous sommes nés avec ce « moi » que l'on dit « conditionné »¹⁶⁸ et, de ce fait, tout naturellement, nous devons vieillir, être malades et mourir. Nul ne souhaite devenir vieux et décrépi jusqu'à ne plus pouvoir se déplacer. Nul ne souhaite mourir, ne plus revoir le visage de ses enfants et petits-enfants. Après la mort, ceux qui restent, même les enfants du défunt, ne garderont pas le corps à la maison plus de quinze jours et la plupart des gens le feront incinérer.

La voici, « la chose qu'il ne faudrait pas faire ». On les respecte tellement et puis on les jette dans les flammes – et pourtant c'est un acte nécessaire, impossible de garder le corps à la maison.

« Le *kamma*¹⁶⁹ qui ne devrait pas être engendré » se produit après la mort de quelqu'un. Peu importe qu'il s'agisse de son père, sa mère, ses frères, sœurs ou autres parents ou maîtres vénérés, il faut qu'il y ait des rites funéraires. Cela nécessite beaucoup plus de travail et d'organisation matérielle qu'une naissance, laquelle ne nécessite que la mère et le père pour réussir parfaitement.

Les rites funéraires obligent à recevoir et à nourrir des invités, laïcs et moines et à trouver des offrandes pour les moines. Pour les proches du défunt, s'ils ne sont pas bien riches, le fardeau n'est pas mince. Quand ils n'en ont pas les moyens, ils empruntent à leurs parents et amis et s'enfoncent ainsi davantage dans les dettes. Cette sorte de dette n'apporte rien de bon, seulement des pertes. Mais si l'on pratique la générosité, on considèrera ceci comme une action méritoire, ce qui est une façon d'en bénéficier. De toutes les manières, il s'agit tout de même de « quelque chose qu'il ne faudrait pas faire » et cependant quand les survivants sont confrontés à cette situation, ils s'y sentent obligés.

¹⁶⁸ *Sankhara* : voir Glossaire.

¹⁶⁹ Action commise intentionnellement. Voir Glossaire.

36.3 Naissance et mort

La naissance et la mort sont deux choses différentes pour les êtres humains de ce monde. A la naissance, il y a une période de dépendance vis-à-vis des parents. Celui qui est né avant est appelé « l'aîné » et celui qui est arrivé après « le plus jeune ». C'est différent pour la mort. Le fait de mourir avant ou après dépend du *kamma* de chacun. Parfois le plus jeune meurt avant l'aîné ou vice versa. D'autre part, après la mort, on ne revient pas nécessairement sur terre sous la forme d'un nouveau-né. Là encore, cela dépend des résultats du *kamma*. Celui qui a commis des méfaits peut renaître comme un *preta* ou tomber dans un enfer encore plus profond, dans l'*avici*¹⁷⁰. Ceux qui ont purifié leur cœur et leur esprit, qui ont dépassé l'obstacle de la souffrance, s'élèveront même jusqu'au *nibbana*. Tout dépend.

Je crois que j'ai complètement payé ma dette envers mes parents décédés J'étais leur plus jeune fils et j'ai rempli envers eux tous les devoirs incombant à un moine. Eux-mêmes en pensaient certainement autant et ne me considéraient plus comme redevable car tout s'est passé selon leurs vœux.

Ajahn Kumdee Ree-o-rahng, mon frère aîné, m'aimait beaucoup et j'ai regretté qu'il meure alors que je passais la Retraite des Pluies dans la province Chantaburi. Il ne me fut pas possible d'organiser pour lui des funérailles à la mesure de l'affection qu'il me portait. Du vivant de mes autres frères et sœurs aînés, j'ai eu l'occasion de leur enseigner la vertu et le Dhamma, chacun selon son tempérament et ses possibilités, si bien qu'au moment de la mort, ils ont trouvé un refuge dans leur cœur. Ils ont fait bon usage de leur vie car, suite à leur rencontre avec les enseignements du Bouddha, ils ont pratiqué au maximum de leurs aptitudes.

Mme Ahn Prahphahn, ma sœur la plus âgée et second enfant, mourut en 1974 à l'âge de 88 ans.

Mme Naen Chiang-tong, ma sœur aînée et troisième enfant, mourut en 1978 à l'âge de 90 ans.

¹⁷⁰ Le *preta* est la sphère où vivent fantômes affamés ; *avici* est l'un des enfers les plus affreux. Ne pas oublier cependant qu'on n'y demeure jamais éternellement.

M. Plian Ree-o rahng, mon frère aîné et quatrième enfant, mourut en 1972 à l'âge de 80 ans.

Mme Noo-an Glah Kaeng, ma sœur aînée et cinquième enfant, mourut en 1973 à 79 ans.

Le Vénérable Phra Gate, mon frère aîné et sixième enfant, mourut en 1946 à l'âge de 48 ans, dont quatorze années passées en tant que moine.

Mme Thoop Dee-man, ma plus jeune sœur, mourut le 16 Mai 1990 à l'âge de 86 ans.

J'ai veillé à ce que tous mes frères et sœurs aient les funérailles qu'ils auraient souhaitées, en particulier ma plus jeune sœur, Mme Thoop Dee-man qui, dans les dernières années de sa vie, vint recevoir une formation auprès de moi en qualité de nonne à robe blanche à Wat Hin Mark Peng.

Il me semble qu'elle a acquis de bons résultats dans sa pratique de la méditation et que cela lui fut d'un grand secours quand elle tomba malade, à la fin de sa vie. Ses enfants la firent hospitaliser dans la province de Sakhon Nakorn pour qu'elle reçoive des soins. Ils me racontèrent qu'elle était restée présente et consciente jusqu'au dernier instant. Elle décrivit ce qu'elle ressentait à ses enfants et petits-enfants qui l'entouraient, notamment comment ses pieds refroidissaient, comment le froid atteignait ses mollets, ses genoux puis sa poitrine. Ensuite, elle concentra fermement son attention sur sa poitrine et sa respiration devint de plus en plus faible jusqu'à finalement s'arrêter.

Maintenant, je dois compter sur moi-même car tous mes parents et maîtres de méditation ont disparu. Je continuerai à faire le bien jusqu'à ce qu'aucune vie ne demeure car, après notre mort, nul ne peut faire de bien ou de mal pour nous.

Cette autobiographie m'a conduit à ma quatre-vingt-neuvième année et je crois que je vais m'arrêter là.

APPENDICE A

Sila : les préceptes

Ceci a été ajouté par l'éditeur de la version anglaise pour les personnes qui ne seraient pas familiarisées avec les préceptes bouddhistes.

Ces indications de base à propos de la façon d'agir et de parler recommandée aux bouddhistes peuvent être appréciées par tout un chacun, indépendamment de toute religion. Il est à noter qu'il ne s'agit pas là de dogmes, mais de suggestions pour mener une vie simple où l'on évite de faire du mal à toute créature.

Ces préceptes ne sont pas non plus des commandements. Ils sont pris volontairement par la personne et c'est le choix de la personne de transformer une liste de préceptes en une façon de vivre. Dès lors on est de plus en plus sensible et attentif à ses actions et ses paroles et cela mène facilement à la méditation.

Il y a cinq préceptes de base pour les laïcs et huit préceptes pour ceux qui séjournent ou vivent dans un monastère, ou encore pour ceux qui souhaitent affiner leur pratique tout en vivant dans le monde. On « prend » ces préceptes en déclarant simplement :

« Je m'engage à suivre le précepte de ... »

Liste des Cinq Préceptes :

1. S'abstenir de prendre la vie.
2. S'abstenir de prendre ce qui n'a pas été donné.
3. S'abstenir de toute inconduite sexuelle.
4. S'abstenir de mensonge ou de mauvaises paroles.
5. S'abstenir de prendre des drogues ou de l'alcool pour garder une pleine et claire conscience.

Liste des Huit Préceptes :

1. S'abstenir de prendre la vie.
2. S'abstenir de prendre ce qui n'a pas été donné.
3. S'abstenir de toute activité sexuelle.
4. S'abstenir de mensonge ou de mauvaises paroles.
5. S'abstenir de prendre des drogues ou de l'alcool pour garder une pleine et claire conscience.
6. S'abstenir de manger après midi.
7. S'abstenir de danser, chanter, de musique et de spectacles ; également d'utiliser des parfums, des bijoux ou tout autre chose pour chercher à s'embellir.
8. S'abstenir d'utiliser des meubles trop confortables.

APPENDICE B

La communauté des moines bouddhistes, le Sangha, a une lignée qui remonte à vingt-cinq siècles. Dans ce monde de grandeur et décadence, il est souvent nécessaire de réformer les principes quand ceux-ci ont dé péri. Historiquement, de telles réformes ont eu lieu dans le bouddhisme soit lorsqu'un souverain a invité des moines érudits à enseigner à des moines ignorants, soit par un processus interne.

Dans le chaos qui suivit la chute de l'ancienne capitale thaïlandaise, Ayutthaya, le niveau général de compréhension et de conduite des moines a décliné. Quand le prince Monkut (qui allait devenir le roi Rama IV) devint moine et apprit le pāli, il découvrit de grandes différences entre ce que disaient les textes et ce qui se pratiquait alors. Il réunit un groupe de moines qui se penchèrent sur la question du *Vinaya* et sur les moyens de faire respecter plus sévèrement ce code de discipline dicté par le Bouddha. Quand son fils devint roi (Rama V), il reconnut officiellement ce groupe de réforme en lui donnant le nom de *Dhammayut Nikaya*. Tandis que l'influence de ce mouvement de réforme se propageait, il devint le catalyseur d'une réforme générale. Ainsi le groupement majoritaire de moines, le *Maha Nikaya*, se reforma-t-il de lui-même et l'ensemble de la communauté monastique fut revitalisé.

Ce livre recouvre la période où le premier mouvement de réforme se répandait et il montre l'impact que cela a pu avoir sur les moines *tudong* dans les forêts.

GLOSSAIRE

Acariya-vat' : services rendus par les jeunes moines et nonnes à leur maître. Cela fait partie de l'entraînement monastique prescrit par le Bouddha.

Ajahn (thaï) ou Acariya (pāli) : maître ou enseignant. Maître de méditation. Titre respectueux donné aux moines et nonnes de plus de dix ans d'ancienneté dans la Communauté. Parfois utilisé aussi pour les maîtres d'école, etc.

Anjali : geste de lever les mains jointes devant soi en signe de respect.

Anatta : non-soi, absence d'un moi personnel. Il n'existe pas de soi, pas d'âme sous-jacente qui serait éternelle, pas de continuité à l'être. C'est l'une des Trois Caractéristiques de l'existence révélées par le Bouddha.

Annica : impermanence, mouvement continu des choses. Il est dans la nature de tous les phénomènes d'apparaître puis de disparaître. C'est l'une des Trois Caractéristiques de l'existence révélées par le Bouddha.

Arahant : « l'être noble », pleinement éveillé, c'est-à-dire libéré de l'avidité, de l'aversion et des concepts erronés.

Asubha : méditation sur les aspects laids du corps et de ses composants. Cette technique est utilisée comme antidote quand le corps paraît trop attirant.

Bhavanga : mot que l'on utilise en thaï pour décrire un état méditatif proche de la transe où l'attention dysfonctionne. C'est aussi le flux sous-jacent du subconscient.

Bhikkhu : moine bouddhiste qui quête sa nourriture.

Bhikkhuni : nonne bouddhiste ayant reçu la pleine ordination.

Brahmacariya : la vie « sainte », la vie consacrée. Le strict célibat.

Bouddha : titre donné au prince Siddhattha Gotama lorsqu'il a atteint l'Eveil total par lui-même. Synonyme de « l'Eveillé », celui qui est purifié de toutes les souillures.

Chedi (thaï) : stupa, pagode. Monument religieux pour honorer un Bouddha, un arahant ou un grand monarque.

Dhamma (pāli) ou Dharma (sanskrit) : les enseignements du Bouddha, la Vérité ultime.

dhamma (les) : objets, phénomènes, nature, condition.

Dhammayut : l'une des deux écoles du Theravada en Thaïlande. Voir appendice B.

Dhatu : les éléments naturels que sont la terre, l'eau, le feu et l'air.

Taht (thaï) : les processus psychologiques, les « humeurs » élémentaires du corps, mouvement d'énergie dans le corps.

Dhutanga, Tudong (thaï) : pratiques d'austérité visant à « secouer » ou retirer les souillures. Traditionnellement, il s'agit de : porter un vêtement fait de pièces cousues ensemble ; n'avoir que trois vêtements ; ne manger que la nourriture qui a été offerte ; quêter sa nourriture de maison en maison ; ne manger qu'une seule fois dans la journée ; ne manger que dans son bol ; ne pas accepter de nourriture une fois que l'on a commencé son repas ; vivre dans la forêt ; vivre au pied d'un arbre ; vivre en plein air ; vivre dans un cimetière ; accepter tout abri qui sera offert. Ce mot se réfère aussi souvent au mode de vie des moines de forêt ou à ses pérégrinations.

Dukkha : ce qui est difficile à supporter, insatisfaisant, douloureux, angoissant. Toute forme de souffrance mentale ou physique. La première des Quatre Nobles Vérités et l'une des Trois Caractéristiques de l'existence. Il y a trois formes de dukkha : 1) sentiments et sensations douloureuses, 2) ce qui est inhérent à tout phénomène psycho-physique et 3) du fait de l'impermanence.

Quatre Nobles Vérités : La synthèse la plus brève de tous les enseignements du bouddhisme : 1) la vérité de la souffrance (dukkha) ; 2) l'origine de la souffrance ; 3) l'extinction de la souffrance et 4) le chemin qui mène à l'extinction de la souffrance.

Jhana : Absorption méditative par concentration sur un objet unique. Concentration totale pendant laquelle il y a, temporairement, suspension complète des cinq activités des sens et des obstacles à

l'Eveil. C'est un état de conscience qui est malgré tout plein de vigilance et de lucidité.

Kamma (pāli) ou karma (sanskrit) : intention ; parole ou action délibérée qui peut être bénéfique, malsaine ou neutre.

Kammatthana : le « terrain de travail » ou sujet de contemplation en méditation. Le Bouddha en a décrit quarante. Ceux qui sont mentionnés dans ce livre sont : *Anapanasati* (l'attention à la respiration), *Buddhanussati* (se remémorer les vertus du Bouddha) et *Kayagatasati* (l'attention aux corps : ses différents composants, ses postures, ses impuretés, les éléments qui le composent, son origine, la mort et la décrépitude).

Khandha : les agrégats ou les catégories. Ce mot se réfère à chacun des cinq composants de l'existence psycho-physique : le corps, les sensations et sentiments, les perceptions, les formations mentales et la conscience sensorielle. Ce sont les cinq groupes d'attachement, d'identification à un « moi ». L'existence « individuelle » est simplement un processus incluant tous ces phénomènes.

Khun (thai) : équivalent de monsieur, madame ou mademoiselle.

Kilesa : les souillures, les impuretés, ce qui obscurcit le cœur et le mental. Cela inclut : l'avidité, l'aversion, les concepts erronés, l'orgueil, la vision fautive, le doute, la paresse, l'agitation, l'absence de toute honte, l'absence de tout intérêt pour la morale.

Krot : très grand parapluie, généralement fabriqué à la main au moyen de bambou et de tissu. Les moines de forêt s'en servent comme d'un abri en y accrochant leur moustiquaire.

Kuti : hutte ou logement très simple pour les moines et les nonnes.

Luang Por : Vénérable père. **Luang Poo** : Vénérable grand-père. Façon de s'adresser à de grands moines vénérés.

Luang Dtah : terme moins respectueux, souvent appliqué à un moine qui s'est fait ordonné tard, qui peut aussi avoir une famille.

Maa Chee (thai) : nonne en robe blanche qui suit huit ou dix préceptes. Voir appendice A.

Mahanikaya : la plus grande des deux écoles du bouddhisme Theravada en Thaïlande.

Nyana ou ñana : connaissance, sagesse, vision intérieure, compréhension.

Nibbana (pāli), nirvana (sanskrit) : littéralement « extinction », libération du désir, Eveil. Le but ultime de toutes les aspirations. Libération de l'avidité, de l'aversion, de l'ignorance et de l'attachement à l'existence. Délivrance du devenir avec ses renaissances suivies de la vieillesse, la maladie, la souffrance et la mort. La paix ultime.

Nimitta : image ou vision qui apparaît parfois en méditation.

Nirodha-samapatti : l'état de concentration le plus élevé où la conscience, les activités mentales et les fonctions corporelles sont temporairement suspendues. Condition nécessaire et préalable à la maîtrise des huit *jhana* et à la réalisation de l'état d'Eveil dit de « non-retour ».

Parajika : les quatre offenses les plus sérieuses au code de discipline des moines, celles qui justifient une exclusion automatique du statut de moine. Ce sont : les relations sexuelles, le vol, le meurtre et se réclamer à tort d'avoir atteint des niveaux de réalisation supranormaux.

Parami ou Paramita : « perfection ». Les dix qualités qui conduisent à l'état de Bouddha : la générosité, la moralité, le renoncement, la sagesse, l'énergie, la patience, l'honnêteté, la détermination, la bienveillance pour tous les êtres et l'équanimité.

Patimokkha : la liste des 227 règles observées par les moines. Elle est récitée par un seul moine en présence de toute la Communauté les soirs de pleine lune et de nouvelle lune.

Pavarana : rassemblement annuel et formel des moines qui marque la fin de la Retraite des Pluies. Les moines demandent à leurs compagnons de leur faire publiquement leurs reproches pour toute transgression à la règle qu'ils ont pu faire.

Phra ou Tahn : Vénérable.

Phra Thera : moine de plus de dix ans d'ancienneté.

Pindapata : nourriture reçue dans le bol à aumônes ; également le fait d'aller quêter sa nourriture.

Préceptes : voir appendice A.

Puja : offrande dévotionnelle d'objets matériels comme des fleurs, des bougies ou de l'encens. Egalement les pratiques spirituelles comme la

récitation des enseignements et la méditation en hommage au Bouddha, au Dhamma et au Sangha.

Retraite des Pluies ou Pansah (thaï) ou Vassa (pāli) : les trois mois de mousson où les moines et les nonnes ne sont pas censés voyager. C'est aussi le moyen de mesurer l'ancienneté d'un moine ou d'une nonne.

Samadhi : concentration, le fait de centrer son esprit sur un objet unique. C'est aussi l'état de l'esprit concentré et paisible.

Samana : reclus ; ascète ; saint homme ; moine ou nonne.

Sangha : la Communauté. Ce mot s'applique aux Nobles Etres qui ont atteint l'un des quatre stades de l'Eveil. C'est le troisième des Trois Refuges ou Trois Joyaux du bouddhisme.

Sankhara : phénomènes conditionnés. Toutes choses, physiques ou mentales, façonnées par des causes et des conditions. Egalement « formations mentales » dans le cadre des cinq *khandha*.

Sappaya : conditions favorables au développement mental : logement, environnement, nourriture, climat, compagnons et posture appropriés ; et puis la parole juste.

Sila : vertu, moralité, préceptes. Voir appendice A.

Sima : toute réunion formelle d'une communauté de moines nécessite un lieu de réunion officiellement reconnu et désigné. En Thaïlande, cet espace est délimité par des pierres qui, généralement, font le tour de la salle *Uposatha*.

Somdet, Chao Khun, Phra Khru : titres ecclésiastiques officiels. Quand on monte dans la hiérarchie, le titre change et d'autres moines peuvent alors avoir ce titre, ce qui crée parfois des confusions, c'est pourquoi on ajoute souvent le nom thaï entre parenthèses.

Thaï : noms de lieux parus en langue thaïe dans ce livre :

- **Bahn** = village
- **Dong** = forêt tropicale
- **Nakorn** = ville
- **Nah** = champ
- **Nong** = lac marécageux
- **Phra Bart** = empreinte du pied du Bouddha
- **Poo** = montagne
- **Tam** = grotte

Uposatha : jour d'observance lunaire.

Uposatha (pāli) ou Bot (thāi) : dans les monastères bien établis, il y a généralement une salle spéciale où se trouve la plus grande statue du Bouddha et où se déroulent toutes les activités formelles du *Sangha*. Pour les monastères de forêt, la règle autorise des arrangements moins formels.

Vinaya : discipline monastique. Recueil des Ecritures relatives aux règles monastiques et à leurs commentaires.

Wat (thai) : monastère ou temple.